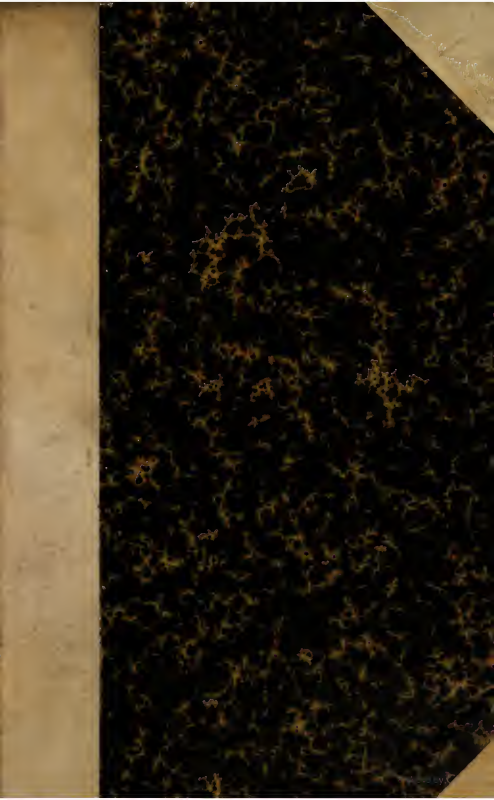










ÉTUDE
SUR
LE RÔLE POLITIQUE
DE LA FRANCE

PAR
ANTOINE ARAGO

22

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÈANS, 13

1859



254.02.2.15

ÉTUDE
SUR
LE RÔLE POLITIQUE
DE LA FRANCE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, Fils et Comp^{te}, rue Jacob, 56.

254.129 15

ÉTUDE
SUR
LE RÔLE POLITIQUE
DE LA FRANCE

PAR
ANTOINE ARAGO.



PARIS
DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÈANS, 15.
1859

Broché soie.

AVIS DE L'AUTEUR.

Si je me décide à publier ce petit ouvrage, ce n'est pas que je m'avengle sur ses graves et nombreux défauts ; c'est parce que j'en crois le fond utile et que je désespère d'en améliorer la forme. Voilà plus de deux ans, en effet, que je diffère de le livrer à l'impression, tantôt pour laisser passer un moment défavorable, tantôt pour remplacer des considérations ayant perdu leur à-propos par d'autres plus en rapport avec les événements du jour. Mais, à mesure que j'attends et que je corrige, mon travail perd de son opportunité et le plan en devient moins clair. Voilà ce dont je

m'aperçois enfin, et ce qui me décide à présenter telles quelles ces pages au public.

Mon but, en faisant ces confidences au lecteur, n'est point de solliciter son indulgence. Solliciter l'indulgence du lecteur et prétendre qu'on écrit dans l'espoir d'être utile implique contradiction, attendu que, pour tirer profit d'un livre, il faut nécessairement le juger. Je ne vise donc ici qu'à une chose : mettre le lecteur en garde contre l'impression que pourrait faire sur lui le défaut d'ordre et de méthode résultant des circonstances que je viens de citer, afin qu'il aperçoive mieux l'idée-mère de l'ouvrage. Si cette idée est juste, vingt autres en déduiront mieux que moi les conséquences.

..

ÉTUDE

SUR

LE RÔLE POLITIQUE

DE LA FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA PAIX ET DE SES CONDITIONS,

I

Me trouvant à Paris il y a quelque temps, j'entrai un soir dans un café avec un ami intime que j'appellerai Léopold. A peine fûmes-nous assis, que cet ami aperçut à peu de distance de nous deux hommes de sa connaissance qui paraissaient discuter en-

semble avec beaucoup de gravité et d'attention.

— « Voilà Charles M... et le docteur L... qui rompent des lances humanitaires, à ce que je suppose, » dit-il en m'indiquant du regard ces deux messieurs. « Ma foi, mon cher, puisque nous n'avons pas de projets pour la soirée, je te propose de venir passer quelques instants à juger des coups. Je connais beaucoup Charles M... et le docteur, et, d'après le goût que je te sais pour les spéculations politiques et philosophiques, je suis sûr que leur conversation t'intéressera. Il faut cependant que je t'avertisse du genre d'idées que tu entendras débattre. Charles est saint-simonien, non-seulement très-convaincu, mais exceptionnellement fidèle au point de vue aventureux qui attirera l'attention publique sur son école il y a environ vingt-cinq ans. Le docteur L... n'a pas d'opinion, si ce n'est celle peut-être que toutes les opinions sont

fausses, ce qui fait qu'il les attaque et les défend toutes à tour de rôle. Du reste, il discute avec un esprit de critique qui ne manque pas de sagacité. Ma proposition te va-t-elle ? » — « Parfaitement, » répondis-je. Nous quittâmes nos places et nous dirigeâmes vers les deux personnes ci-dessus dépeintes, après avoir dit au garçon qui nous apportait, au même moment, ce que nous avions demandé, de nous suivre. Quelques instants après, nous étions quatre autour de la même table de marbre ; les compliments voulus étaient échangés, et l'entretien reprenait, par les soins de Léopold, la direction dans laquelle nous l'avions interrompu.

II

— « Si je ne me trompe, vous étiez en controverse philosophique quand nous

vous avons abordés, » dit mon compagnon au docteur.

— « Philosophique, politique et religieuse, » reprit celui-ci. « Vous savez bien que Charles ne perd jamais de vue les trois points cardinaux de son horizon. Il était en train de me démontrer comme quoi nous sommes en l'an de grâce 25 ou 26 de l'ère de la paix universelle et perpétuelle. »

— « Quand donc vous guérirez-vous, docteur, de ce triste besoin de parodier tout ? » répliqua Charles avec quelque vivacité. « Je ne sais si nous sommes en l'an 25 ou 26 de l'ère de la paix universelle ; mais ce qui me paraît certain, c'est que rien ne distingue aussi essentiellement l'époque où nous vivons de toutes celles qui l'ont précédée, que cette aspiration générale vers le règne de la paix dont les symptômes, bien que vagues, intermittents, mal assurés, subjuguent cependant le regard des penseurs les moins visionnai-

res. La paix est le besoin commun des nations civilisées. La pensée de son intronisation dans les habitudes internationales a quitté les limbes de l'utopie pour s'emparer du terrain de la pratique. La diplomatie la prend ostensiblement pour base de ses combinaisons.

« Quant à la source morale de ces tendances pacifiques, elle n'est autre, je vous l'ai dit, que l'esprit des divins préceptes de l'Évangile inculqué dans les âmes par dix-huit cents ans de prédication. Vous ne comprenez pas, me répondez-vous, pourquoi le véritable sens de ces préceptes a tardé si longtemps à se faire jour, et d'où peut venir maintenant leur matérielle et soudaine efficacité : il me suffira pour vous le faire concevoir, de fixer un instant votre attention sur le fait matériel le plus considérable de notre temps, savoir, l'élan irrésistible des peuples européens vers les régions orientales.

« Pour trouver l'origine de ce mouvement remarquable des Européens, il faut remonter à la découverte de l'Amérique. Rien d'aussi important que ce fait n'avait pris place, depuis le déluge, dans les annales de notre espèce. Les événements antérieurs n'étaient que les péripéties d'un phénomène incessant, et qui datait de la naissance des temps historiques : la double expansion de la famille humaine vers l'Orient et vers l'Occident du tombeau de Noé. L'invasion du Nouveau-Monde par l'Europe marquait la fin, l'accomplissement de cette expansion. Les enfants de Japhet venaient de se heurter contre les descendants de Sem. Les convenances géographiques, les nécessités sociales et une certaine logique des choses indiquaient désormais aux uns et aux autres un mouvement en sens contraire. C'est celui qui s'opère depuis bientôt quatre siècles, et ramène vers le berceau d'Adam, où elles

vont se rencontrer encore, les deux branches principales du genre humain.

« La première rencontre des enfants de Sem avec ceux de Japhet n'avait pu être qu'un choc terrible et destructeur, en raison des circonstances qui caractérisaient l'expansion dont elle était le terme. En effet, la surface du globe terrestre est répartie en deux bassins principaux par l'arête dorsale de la terre, immense enchaînement de montagnes qui s'étend du cap de Bonne-Espérance au cap Horn en passant par le détroit de Behring. La direction à peu près nord-est sud-ouest de cette chaîne, dans l'ancien continent, fait que les deux versants qui en dérivent ne contrastent pas moins par le sens général de leur pente et de leur exposition que par leurs climats, leur flore, leur nature et leur ciel. La race blanche et la race jaune, en s'avancant toujours le long de ces deux pentes contraires, avaient dû contracter

des mœurs et des idées de plus en plus différentes. Deux civilisations de polarité inverse, antinomiques, par rapport à la nature édénienne de l'homme, en étaient résultées. Chacune d'elles, d'ailleurs, par cela seul qu'elle s'éloignait, dans l'un ou dans l'autre sens, de l'état normal dont Adam avait présenté le type en sortant des mains de Dieu, violentait des éléments vitaux qu'avait légitimés le vœu du Créateur lui-même ; de sorte que, des deux parts, une fatalité pareille plaçait toute question, tout droit et tout intérêt entre deux épées. Aussi, quand les deux civilisations se virent face à face dans la personne des Incas et des Cortès, au centre de l'arête dorsale du nouveau continent, elles rugirent ensemble d'étonnement et de haine, et leur contact résuma, sous un crêpe ensanglanté, tout le passé du genre humain.

« Cet aperçu nous montre quelle fut et quelle est encore la cause essentielle de la

guerre. Les deux civilisations s'étaient développées, depuis leur formation jusqu'à leur rencontre sur le sol américain, de manière à s'empreindre de plus en plus chacune de l'un des deux principes qui composent la nature de l'homme, l'esprit et la chair. De là une division générale de l'humanité en deux fractions, l'Occident et l'Orient, fatalement hostiles l'une à l'autre, et dont chacune violentait et subalternisait dans son sein le principe qui prédominait chez sa rivale. Dire que la guerre, d'homme à homme, de famille à famille et de peuple à peuple, fut la conséquence de cet état de choses, c'est dire qu'elle ne fut que la manifestation, dans l'humanité, de la divergence croissante et de la lutte de mieux en mieux systématisée de l'esprit et de la chair.

« C'est quinze cents ans avant le terme de cette phase douloureuse que parut le Christ. Prophétiser et préparer dès lors la

cessation de la lutte était déjà divin; la réaliser était absolument impossible. Aussi la doctrine du Christ fut-elle, avant tout, un symbole, et ne put-elle engendrer qu'une société spirituelle, mystique, viable seulement en Occident, et pour qui le mot *paix* fut toujours synonyme de *vie future*.

« Mais que se passe-t-il maintenant? Les deux civilisations reviennent sur leurs pas, et remontent la scène de leur histoire non moins que le théâtre de leur première évolution. Les deux principes se font face et s'avancent de concert vers les domaines de l'antique Éden. C'est là qu'au but commun de leur double et nouvelle marche, aux lieux mêmes où s'étaient séparés jadis les enfants de Noé, brille, pour les guider, un phare alimenté par l'éclat toujours vivant des plus grandes manifestations de la volonté divine. Leur rencontre au-dessous de ces clartés sera-t-elle encore une

lutte atroce et fratricide? La conclusion logique des prémisses que nous venons de poser repousse une telle hypothèse. S'il n'y a plus maintenant dispersion de l'humanité sur le globe, et tendance divergente des deux principes, mais au contraire convergence et complètement mutuel de l'Occident et de l'Orient, comme de l'esprit et de la chair, il est incontestable qu'à la cause fondamentale des guerres qui ont si longtemps désolé le monde, doit succéder bientôt une cause non moins fondamentale de conciliation et de paix.

« Oui, bientôt, car comment ne pas voir que le mariage de l'Occident et de l'Orient est sur le point de se consommer? Comment n'en pas reconnaître les gages dans ces combinaisons puissantes qui viennent à chaque instant activer et multiplier les rapports des deux parties? Qui n'éprouve une sorte de fascination en contemplant les résultats probables du percement de l'isthme

de Suez, et d'où vient le prestige de ces résultats, sinon du grandiose hymen qu'elles contribueront plus que toute autre chose à parfaire ? Il est d'autant moins possible de refuser de croire à cette alliance prochaine des deux moitiés du monde, que les territoires sur lesquels s'en élaborent les nœuds semblent doués par nature d'une puissance d'unification qui serait une dérision de la Providence, si l'avenir, pas plus que le passé, ne devait lui trouver un but. Est-il rien de plus merveilleux que la facilité avec laquelle se répercute dans tous les sens chaque fait de quelque importance qui se produit sur un point quelconque de ce massif de contrées ? Le contre-coup de la chute de Sébastopol est presque aussitôt senti aux bouches de l'Amour que dans l'assiette politique des nations occidentales. Qu'une pierre remue dans l'édifice caduc de l'empire ottoman, et tous les regards se fixent sur elle avec la plus vive anxiété.

« Est-il besoin maintenant de montrer que cette union intime et définitive, en train de se former entre les deux versants opposés de l'ancien monde, tend à établir partout l'équilibre entre l'esprit et la chair, c'est-à-dire entre les intérêts intellectuels et les intérêts matériels ? Il suffit évidemment, pour qu'un tel équilibre se produise, que, dans chaque société, l'élément méconnu soit relevé et protégé par la force des choses, jusqu'à ce qu'il atteigne à peu près le même degré de développement que son rival. Cette réhabilitation respective est en effet ce qui a lieu. En Orient, l'intelligence, et en Occident, la matière, sont tirées de l'état de subalternité dans lequel elles avaient jusqu'à présent vécu. Sous forme de marchandises, d'ambassades, de missionnaires, d'explorateurs, c'est la puissance de l'idée que nous portons aux Orientaux. Elle prendra infailliblement place tôt ou tard dans leurs mœurs et leurs consti-

tutions sociales. Quant au développement qu'acquièrent, de leur côté, chez nous, les intérêts matériels, par l'effet de nos relations avec l'Orient, il est tellement clair, tellement excessif même, que beaucoup de gens s'en effrayent. Mais c'est là une alarme puérile, et qui prouve que l'on ne comprend pas le sens de la grande révolution qui travaille le sein de l'humanité. Le matérialisme, chez les Européens, ne peut avoir qu'une prédominance passagère, parce qu'il est contraire au vœu de leur organisation physique et de leur climat. En attendant, si l'on veut se convaincre que son influence actuelle est un bienfait du ciel, on n'a qu'à observer de quelle nature sont les choses qui contribuent le plus efficacement aujourd'hui à répandre l'esprit de solidarité parmi les peuples : ce sont des canaux, des chemins de fer, des ports, des opérations financières, des entreprises par association, en un mot, des

œuvres et des intérêts matériels. Spectacle étrange ! L'union matérielle se réalise ; l'union spirituelle en retard s'accroche au char rapide de sa sœur jadis tant dédaignée, et c'est à ce moment, après deux mille ans d'attente, que la prophétie du Christ va s'accomplir !... Il est donc bien vrai que l'esprit et la chair sont égaux en droits et en importance dans la vie humaine, et que l'accord entre eux est indispensable pour que l'harmonie existe, réelle et vivante, dans le domaine de chacun d'eux. Mais il fallait, vous venez de le voir, l'achèvement de l'évolution commencée au seizième siècle pour amener cet accord et cette harmonie. L'heure solennelle arrive ; chacun la sent d'instinct, et de là cette aspiration générale des peuples civilisés dont je vous parlais tantôt. Comment croire qu'un tel vœu ne soit que l'effet d'une satanique amorce jetée à des millions de créatures de Dieu ?



« Un argument qui résume et éclaire à merveille tous ceux qui précèdent se présente à ma pensée : il ressort du rôle admirable que joue en ce moment dans le monde notre glorieuse patrie. Voilà bien des siècles que la France existe, et sa destinée constante semble avoir été d'entrer pour quelque chose dans celle de tous les autres peuples ; mais jamais son influence n'avait été aussi puissante, aussi générale, aussi manifestement providentielle qu'aujourd'hui. Rien de grand ne se fait sur la terre, qui ne rende témoignage de sa bienfaisante mission. Nous parle-t-on du service de navigation qui va rattacher aux eaux du fleuve Amour une immense portion des côtes du Pacifique et livrer à la Russie un marché de plusieurs centaines de millions d'âmes : nous sommes aussitôt frappés de l'ardeur inattendue avec laquelle cette puissance, si longtemps occupée à effrayer l'Europe, tourne maintenant son activité vers le dé-

veloppement de son industrie et de son commerce. Nous cherchons la date et la cause de cette importante révolution, et nous les trouvons dans l'épisode à peine clos de la guerre de Crimée, cette utile leçon qui a fait comprendre aux czars que le commerce et l'industrie étaient désormais les seules armes que Dieu voulût laisser à l'esprit de conquête. Plusieurs drapeaux se sont illustrés dans cette guerre, mais il y en a un qu'elle a sacré entre tous, c'est celui de la France. Les rivages chersonésiens gardent encore un éclatant reflet de ses harmonieuses couleurs; nos cœurs de fils s'élancent pour l'y contempler, et déjà un bruit retentissant de victoire appelle notre attention sur les rives méridionales du Céleste-Empire. Notre œil franchit le continent asiatique dans sa plus grande largeur; nous regardons, et notre esprit est saisi d'un étonnement indicible: c'est la muraille de la Chine qui s'écroule.

Deux nations européennes ont opéré ce prodige. L'une d'elles, retirée depuis longtemps de la scène du monde oriental, y a reparu tout à coup pour consacrer aux yeux de la postérité le grand événement : à ce trait nous reconnaissons la France. Plus près de nos foyers, une œuvre qu'ont rêvée, pendant le cours de trois mille ans, les plus vastes génies et les potentats les plus illustres, le percement de l'isthme de Suez, est à la veille de se réaliser. Elle éclot à point pour rendre hommage au génie et à l'ascendant français. En même temps, l'exécution du canal de Nicaragua, œuvre pareille dans une semblable position, se prépare. Ce beau projet a devant lui, comme obstacle, l'ardeur des convoitises qu'allume l'importance de ses résultats politiques et commerciaux; mais il a pour défenseur l'intérêt général des peuples, et la bannière de cet intérêt brille des sympathies et de l'étoile de la France. Il

semble que la terre entière se fasse piédestal pour élever dans une atmosphère de gloire le nom de notre pays.

« Mais quel est donc l'objet providentiel de la grande mission que poursuit la France avec tant d'éclat ? Est-ce l'extension du progrès, l'implantation des principes du droit et des bases d'une prospérité pacifique dans toutes les parties de l'humanité ? Si vous n'acceptez pas cette hypothèse, l'esquisse que je viens de tracer a indubitablement alarmé votre patriotisme au lieu de lui sourire. Vous n'y avez pu voir qu'une carrière d'aventures faite pour mettre à chaque pas notre existence nationale en question, et d'autant plus pénible à supposer qu'elle apparaît comme une folie sans motif et sans précédent, aussi inexplicable de nos jours que le renouvellement des exploits de don Quichotte. Mais quel sagace instinct, au contraire, dans la politique de la France !

quelle parfaite entente du soin de sa sûreté comme de sa grandeur, aux yeux de ceux qui croient au triomphe à venir du droit et de la paix parmi les hommes ! Ceux-là ne pourront qu'admirer la courageuse prévoyance qui lui fait prêter appui à toutes les aspirations généreuses et progressives qu'elle aperçoit autour d'elle ; car ils comprennent que le rôle qu'elle se donne ainsi est pour elle une voie de salut non moins qu'un honneur, une nécessité de sa situation non moins qu'un besoin de sa conscience.

« Il n'est aucune des nations existantes qui ne participe, à sa manière, au travail de pondération organique qui s'accomplit dans l'ensemble de l'humanité. Mais la France est privilégiée sous ce rapport. Elle est le cerveau du monde ; toute la vie de celui-ci vient s'y figurer et s'y peindre. C'est ce qui fait que, chez elle, les partis, les systèmes, les intérêts, tout se divise en

deux camps avec un cachet de généralité, d'alternativité et de profondeur qui est un des faits les plus remarquables de notre époque, et que l'apaisement des antagonismes qui la travaillent est le plus impérieux de ses besoins.

« Or quel est le moyen de pourvoir à ce besoin? La France, ai-je dit, est le cerveau du monde; mais le cerveau n'est pas le corps, et la France, reine de l'Occident, où n'ont jamais existé que des civilisations plus ou moins spiritualistes, exprime l'état du monde sans cesser de se distinguer de lui par sa nature essentiellement intellectuelle. Aussi le débat, chez elle, est-il bien moins entre les deux principes, l'esprit et la chair, qu'entre deux formulations contradictoires de leurs rapports mutuels. C'est une querelle théorique, dogmatique, à laquelle ne peut rien, au moins directement, l'évolution phénoménique qui verse la conciliation dans la masse entière du

genre humain. Il faut donc, dans notre pays, que les éléments opposés, c'est-à-dire l'ordre spirituel et l'ordre matériel, se transmuent en quelque sorte dans leur substance pour que l'accord devienne possible entre eux, et cette transmutation ne peut résulter que d'une influence venant de l'extérieur. Voilà pourquoi la France a incessamment besoin d'un grand rôle hors de chez elle. Elle n'a pas de meilleur moyen d'avancer sur son propre sol la solution du problème, en substituant dans les mœurs le goût des questions pratiques à la fureur des théories, et dans les théories elles-mêmes des termes réels à d'arbitraires conceptions.

« Observez d'ailleurs comme, par suite des circonstances générales qui lui ont fait sa place et son génie, la voie où nous la voyons marcher lui est conseillée par ses intérêts les plus palpables, après lui avoir été inspirée par ses instincts sympathiques

et le soin de sa tranquillité intérieure. Je vous ai déjà cité plusieurs fois le canal de Suez; il est encore ici le plus éloquent exemple que je puisse choisir pour vous faire comprendre ma pensée. Certes, elles sont nombreuses dans le monde les œuvres de progrès qui se réalisent sous l'égide de la France et attacheront un jour à sa couronne le prix du généreux secours qu'elles en auront reçu; mais aucune autant que celle-là n'a été puissamment secondée par la chaleur de ses vœux et de ses sympathies. Eh bien, mesurez les avantages que promet ce magnifique travail à notre activité mercantile et manufacturière, par cela seul qu'il solidarise tous les intérêts et rapproche toutes les civilisations et toutes les races. L'isthme de Suez ouvert, c'est l'Asie aux portes de l'Occident. L'industrie des nations occidentales va prendre un accroissement énorme dans les veines opulentes de ce marché aux hor-

nes inconnues. Mais quelle est celle de ces nations qui possède le rang industriel de la France, si elle n'a point à envier les avantages de sa position géographique ? quelle est celle qui peut se dire aussi heureusement située, si elle possède la même force de production?... »

L'orateur s'arrêta, et son compagnon prit à son tour la parole.

III

— « Il est certain, dit-il, que l'activité et l'industrie de l'Europe occidentale s'épanchent aujourd'hui vers l'Orient avec une passion extraordinaire, et que cet entraînement peut logiquement être regardé comme la suite, peut-être comme l'essor final d'un mouvement de reflux qui s'opère, depuis la découverte de l'Amérique,

dans toute la portion de notre espèce placée à l'Occident de l'ancien monde. Il en résulte entre l'extrême Asie et l'extrême Europe des relations chaque jour plus nombreuses, plus vivantes, plus étendues, et auxquelles des moyens de communication d'une rapidité et d'une commodité assurément inconnues dans les temps anciens semblent promettre encore un développement incalculable. Mais, lorsqu'à ces relations vous décernez les titres d'*union*, d'*alliance*, de *mariage*, devant donner naissance au règne de la paix et de la concorde entre tous les peuples de la terre, permettez-moi de vous dire que vous abusez un peu des prérogatives de la synthèse. Je n'abuserai point, par représailles, des armes de l'analyse ; mais j'ai absolument besoin d'observer d'un peu plus près les données que vous mettez en œuvre, et de voir dans quel sens elles marcheront raisonnablement, derrière le char

du vieux Saturne, dès qu'elles auront perdu le féérique appui des ailes de votre imagination.

« J'ai reconnu tout d'abord avec vous l'entraînement remarquable des peuples européens vers l'Orient. Mais les sociétés orientales éprouvent-elles un entraînement semblable du côté de l'Europe? C'est ce que vous ne pourrez prétendre. Vous vous hâterez de m'avertir, pour maintenir horizontale cette merveilleuse balance à laquelle vous donnez l'occident et l'orient du globe pour plateaux, que ces deux versants ne représentent pas seulement, l'un vis-à-vis de l'autre, l'esprit et la chair, mais encore, et par suite, l'élément mâle et l'élément femelle; qu'il est naturel que l'Occident, représentant de l'élément mâle, joue, dans le rapprochement des deux parties, un rôle initiateur; que la vitalité ardente des Européens, en attirant à elle les marchandises et la pensée des Orien-

taux, travaille à les attirer eux-mêmes, à la suite de tout cela, et qu'il n'est point nécessaire qu'une attraction ait les mêmes effets des deux parts pour être réciproque. Nous allons voir ce que valent ces philosophiques raisons. En attendant, je prends note du caractère sentimental, peu positif et encore moins actuel, qu'elles assignent à votre système de convergence universelle vers les régions centrales du monde habité. Ce n'est point pour le moment sur ce terrain intermédiaire, mais bien sur le sol de l'extrême Asie, que s'effectue le contact des enfants de Sem avec ceux de Japhet.

« Ce contact, maintenant, est-il bien, comme vous le pensez, le résultat d'une attraction réciproque, et présente-t-il les apparences d'un acheminement vers l'union des deux parties? Ou je me trompé fort, ou vous êtes plus près que moi, en remarquant que les cadeaux de noce envoyés par le

futur à sa future peuvent bien être offerts par des ambassadeurs, mais que ce sont des soldats et des canons qui les introduisent; ou je me trompe fort, dis-je, ou vous êtes plus près que moi d'appeler cela un procédé digne des temps barbares. Il est de fait que l'ascendant excessif, pour ne pas dire tyrannique, que les nations européennes exercent sur la majeure partie de l'Asie, projette une vilaine ombre sur votre perspective de conciliation des deux principes, de concorde internationale et de pacification. Vous pouvez bien reconnaître que cet ascendant est indispensable momentanément pour faire prévaloir le génie progressif de la civilisation moderne sur l'esprit immobile ou rétrograde des civilisations asiatiques, essentiellement entées sur le passé; mais vous souffrez de cette exploitation dévorante de certaines sociétés malades, affaiblies, par d'autres sociétés abusant de leur force; il tarde à votre cœur

qu'elle cesse d'être la condition *sine quâ non* du réveil intellectuel et moral des peuples qui la subissent, et ce n'est, je le sais, conformément au vœu de vos doctrines, que par les voies légitimes de l'échange libre et volontaire que votre imagination se plaît à faire pénétrer les peuples latins *dans les veines opulentes de ce marché aux bornes inconnues*. En autres termes, vous comptez sur l'avantage mutuel que trouveront tôt ou tard des contrées où la production matérielle abonde, et d'autres contrées où domine la production intellectuelle, à vivre en bons rapports et à échanger leurs richesses respectives. Eh bien, je vous en demande mille fois pardon, mais je n'aperçois, quant à moi, ni raison ni moyen d'échange entre des produits intellectuels et des produits matériels, de même que je ne vois aucun terme de comparaison, aucune pondération possible entre l'intelligence et la matière. Si

quelque lien rapproche ces deux choses, il est fait de contrainte ou de sacrifice ; il est emprunté à la foudre de Jupiter ou à la croix de Jésus-Christ. Ne serait-ce pas pour cela que l'intelligente Europe ne peut faire pénétrer sa civilisation en Orient qu'à la suite de ses soldats et de ses missionnaires, et ces deux catégories d'hommes ne sont-elles pas, n'en déplaise aux marchands, les véritables instruments de sa mission?... Mais je vous vois prêt à m'interrompre pour m'expliquer que l'intelligence ne serait susceptible de nul effet sur l'homme, et ne pourrait pas plus être transmise par la contrainte ou la vertu du sacrifice que par l'échange, si elle ne prenait des formes matérielles, ce qui veut dire que ce sont ces formes qu'il faut appeler produits intellectuels. L'explication est pratique, mais vous allez voir qu'elle ne résout la difficulté que dans la mesure juste où elle élimine la part de l'intelli-

gence dans ce que vous appellerez produit intellectuel. Elle reponse, en effet, toute distinction absolue entre les deux genres de produits. L'*Iliade* est un produit matériel, et la fourche en bois que j'ai achetée six sous à la dernière foire de ma commune est un produit de l'intelligence. Il y a un peu plus d'intelligence dans l'*Iliade*, un peu plus de matière dans la fourche, voilà tout. C'est une affaire de classement. Fort bien ; mais, ce classement opéré, que remarquons-nous tout d'abord ? Que, plus un objet, — je veux dire un article, — se trouvera près du bout de la liste ayant pour titre : Intelligence, plus son évaluation et sa transmission seront difficiles, alors même qu'il n'exposera pas son auteur au supplice, à la risée ou tout au moins au dédain. Rien de facile à placer comme un picotin d'avoine, rien de dangereux comme la découverte de Galilée. Je n'étais donc pas si loin de la question

que vous me paraissiez le croire, quand je vous dénonçais le peu d'échangeabilité des produits respectifs de l'intelligence et de la matière, à propos des grands résultats que vous attendez de la dissemblance de ces deux genres de produits pour l'extension de notre commerce et l'amélioration de nos rapports avec les Orientaux. Comme producteurs intellectuels, nous ne pouvons être que leurs maîtres. L'intelligence, encore une fois, s'impose à la matière et ne s'échange pas contre elle.

« Allez-vous croire, à ces derniers mots, que je condamne les Orientaux à subir *in sæcula sæculorum* la domination des Européens? Ce serait imaginer que j'accepte sans autre examen le parallélisme organique que vous établissez entre les deux binomes : Occident et Orient, et intelligence et matière ; en cela, certes, vous vous tromperiez fort. Mais, avant d'entamer cette question, un mot encore sur les éléments

d'échange que présente la nature entre l'Europe et l'Asie.

« En Asie, — le commerce entend toujours par ce mot l'Asie méridionale, — la terre produit plus et l'homme produit moins; en Europe, c'est le contraire. Il y a, d'un côté, abondance de matière première, et de l'autre, abondance d'objets manufacturés. Dans ces termes-là, rien de plus naturel et de plus facile que l'échange; rien de plus raisonnable que d'attendre de l'influence du progrès un croisement de plus en plus actif des deux sortes de production; si vous prétendez que j'exprime votre pensée, et qu'il n'y a qu'une nuance entre les mots de production manufacturée et ceux de production intellectuelle, je vous répondrai que cette nuance est un abîme, et un abîme dont la vérité et la chimère forment les bords. Que contiennent ces deux caisses faisant partie de votre pacotille pour Canton? L'une, me répondez-

vous, contient des poupées trop mal fabriquées pour être vendues en France; et l'autre, de la librairie, à titre d'essai. — A titre d'essai?... Vous savez donc déjà que les livres se vendront moins facilement que les poupées, fussent-ils traduits en chinois et dorés sur tranche, traitassent-ils à fond du jeu de la poupée, comme l'*Amour* de M. Michelet?... »

IV

« Arrivons au degré de créance que mérite votre systématique corrélation de l'Occident avec l'intelligence, et de l'Orient avec la matière. Les raisons naturelles que vous en donnez sont inestimablement instructives. La direction nord-est sud-ouest de l'arête dorsale de l'ancien continent, dites-vous, fait que les deux versants qui

en dérivent ne contrastent pas moins par le sens général de leur exposition que par leur nature et leur ciel. Voilà une remarque aussi juste qu'importante. Mais pourquoi, de ces deux expositions, de ces deux natures, de ces deux ciels, faites-vous l'Occident et l'Orient, au lieu d'en faire le Nord et le Midi? Je trouverais, je vous l'avoue, l'antithèse infiniment plus saisissante et plus fondée, attendu que du Nord au Midi, la différence de nature est l'*a b c* des connaissances humaines, tandis que du levant au couchant, sur un arc de grand cercle de 4,000 lieues de longueur, on ne sait vraiment ce que signifie cette différence d'exposition dont vous parlez.

« Or, au Nord et au Midi, nous voyons très-bien deux genres de productivité qui se complètent, mais nous ne voyons nullement deux variétés de l'organisme humain qui s'équivalent, l'une se distinguant par une supériorité intellectuelle, et l'autre par

une supériorité matérielle. Ces deux ordres de supériorité se trouvent généralement ensemble et dans les mêmes races; s'ils se séparent, et que l'un d'eux disparaisse au profit de l'autre, chez tel individu ou telle société, il en résulte infailliblement un état anormal qui amène plus ou moins vite une décadence sous tous les rapports. Il ne suffit donc pas de dire, en comparant les races septentrionales aux races méridionales, que les premières sont plus intelligentes : il faut dire qu'elles sont supérieures, car leur supériorité intellectuelle est bel et bien, sauf accident ou anomalie, une supériorité d'organisation. Vous placez comme à plaisir la question sur un nuage, en opposant l'une à l'autre la race blanche et la race jaune. Ce qui concerne la race jaune a longtemps exercé sur l'esprit des Européens le prestige de l'inconnu, et ce prestige n'est peut-être pas entièrement dissipé. Mais voulez-vous

soumettre votre théorie à une vérification sérieuse : mettez en parallèle les Francs ou les Anglo-Saxons avec les Noirs : vous m'étonnerez bien si vous trouvez de bonnes raisons pour ne pas accorder aux premiers la palme de la force physique et de la beauté, après celle de l'énergie morale et de l'intelligence.

« Il est bon maintenant que nous nous rendions compte des raisons qui ont pu vous conduire à remplacer la dualité Nord et Midi par celle Occident et Orient, de même qu'à rattacher à ces deux termes deux ordres de qualités antithétiques. Ce soin nous fera, j'espère, discerner clairement ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a de faux dans votre système.

« C'est dans les régions septentrionales, viens-je de dire, — et sans vouloir donner à cette assertion un sens absolu, — que la nature a fait naître les races les plus puissantes. Mais la civilisation, qui développe

dans une mesure si surprenante les facultés naturelles de l'homme, trouve dans les zones tempérées son milieu le plus favorable. Les premières sociétés civilisées semblent en effet avoir pris naissance sous une latitude moyenne et au centre de l'ancien continent. De cette contrée, la civilisation a dû nécessairement suivre, pour se répandre sur le reste de la terre, les directions qui répondaient le mieux à ses besoins, et ces directions étaient avant tout le prolongement, vers l'est et vers l'ouest, de la zone qui l'avait vue éclore. Pourquoi, en Occident, inclina-t-elle vers le nord, et, en Orient, vers le sud ? Il y a à cela un motif beaucoup plus simple que celui de la direction de la chaîne dorsale et de ses prétendues conséquences ; c'est qu'en Occident elle trouvait le désert au sud, tandis qu'en Orient elle le trouvait au nord. Quoi qu'il en soit, la civilisation donnait aux peuples qui la nourrissaient une va-

leur intellectuelle et morale bien autrement grande que celle que tenaient de la simple nature les races les mieux partagées, de quelques climats qu'elles fussent issues, et c'était la zone tempérée qu'elle avait généralement choisie pour patrie.

« Cependant il n'y a qu'à jeter les yeux sur une mappemonde, et à considérer quels stimulants et quelle facilité offrait au développement de la vie sociale, en Occident, la présence de toutes ces mers, de tous ces golfes, de tous ces ports, de tous ces cours d'eau qui se rattachent à la Méditerranée, pour comprendre que la civilisation ait dû briller, de ce côté, d'un éclat qu'elle ne pouvait atteindre sur le versant oriental. Dès les temps de la Grèce et de Rome, les Européens, emportés par un torrent de péripéties sociales, étaient rompus aux jeux de la pensée comme les Asiatiques ne le seront peut-être pas dans cent ans. Quand le Christ fut mort, ce fut logique-

ment Rome, reine de la Méditerranée, qui attira ses apôtres comme elle avait attiré le génie même de la civilisation, et à plus forte raison encore, puisqu'à l'avantage de sa position géographique elle joignait maintenant celui d'être civilisée.

« Ainsi c'est en même temps comme races septentrionales et comme peuples occidentaux que nous sommes actuellement en rapport avec les Asiatiques. Aux deux titres nous leur sommes supérieurs, mais non pas de la même manière. Notre supériorité comme hommes du Nord est organique, physique, matérielle, et disparaît à peu près dès que l'échange remplace le combat. Dans ce cas, la valeur personnelle de l'homme se subordonne nécessairement à la convenance de la marchandise ; ce ne sont pas des hommes blancs et des hommes jaunes qui sont en présence, ce sont des denrées de climats chauds et des denrées de pays froids.

« Au contraire, notre supériorité comme Occidentaux, supériorité acquise, fruit du travail et présent de Dieu, est essentiellement intellectuelle. Celle-là ne s'éclipse pas devant l'éclat d'un lingot d'Australie; mais aussi qu'est-ce que l'avantage qu'elle nous donne, en regard des devoirs qu'elle nous impose? Quelle voie lui serait ouverte en Orient — c'est une réflexion que je ne me lasse pas de vous remettre sous les yeux — si elle n'avait des soldats et des missionnaires pour éclaireurs?

« Après ces explications, les raisons de votre système sont faciles à mettre à nu. Vous aviez à constater un dogme, celui de l'égalité de l'intelligence et de la matière, ou de l'esprit et de la chair. Pour le constater, vous avez pris l'histoire, et elle vous a montré la civilisation s'avancant, depuis le déluge jusqu'au quinzième siècle, vers l'est et vers l'ouest de l'arête dorsale du globe. Le mouvement vers l'ouest avait été,

de toute évidence, un admirable développement de l'esprit humain. Alors que fallait-il faire du mouvement vers l'est ? Un développement de la chair, cela coulait de source. Peu de gens, je suppose, prendront cela pour une sérieuse constatation.

« Cependant il fallait motiver le contraste, avec égalité dans les deux sens, que vous imaginiez. Ce contraste, considéré comme fait normal, résultant des lois générales qui relient la vie de l'homme à celle de la terre, ne pouvait prendre forme qu'à l'aide de caractères dus à l'influence différente des climats chauds et des climats froids ; aussi est-ce à cette différence que vous empruntez tous les traits saillants de vos deux figures. De plus, comme il faut absolument, pour justifier votre dogme, qu'il y ait en double progrès, développement antinomique, dans la masse de l'humanité, et que l'histoire assigne à la marche du progrès l'est et l'ouest pour directions, vous

avez donné un coup de pouce à la ligne magistrale de la boussole; le Nord s'est abattu sur l'Occident et le Midi sur l'Orient; les qualités organiques se sont confondues avec les qualités acquises, et la barbarie est devenue pour vous un mode de civilisation. Ce procédé était d'autant plus fait pour vous tenter, qu'en faisant prédominer les effets, avant tout physiques, de la qualité du sol et du climat, sur les effets supérieurs en essence de la configuration superficielle de l'astre où nous séjournons, vous obteniez effectivement, comme je l'ai indiqué plus haut, une sorte d'équilibre entre les contrées que vous mettiez en parallèle, sinon entre les peuples qui les habitent; car vous n'aviez plus pour balance que ce mot essentiellement terrestre, productivité, et dès lors peu importait que ce fût l'homme ou la terre qui produisît; les deux productions s'équivalaient, c'était là votre affaire : exemple

entre mille qui devrait vous prouver que l'égalité de la matière et de l'intelligence n'est rien autre que du matérialisme fourvoyé. Vous en faut-il une preuve plus frappante encore? Réfléchissez sur le sens de cet indissimulable sentiment de satisfaction avec lequel vous levez le rideau sur le *spectacle étrange d'une union matérielle qui se réalise, et d'une union spirituelle en retard qui s'accroche au char rapide d'une sœur jadis tant dédaignée*. Voilà, ce me semble, un char qui a bien du rapport avec celui du soleil... au moment où Phaéton en prit les rênes. Vous allez, d'ailleurs, en juger.

V

« C'est au nom de l'union matérielle du genre humain, n'est-ce pas? que vous fixez vos regards avec un enthousiasme marqué

sur les conséquences probables du service de navigation qui s'organise en ce moment sur les eaux de l'Amour. L'immense échange de marchandises et le prodigieux croisement de relations et d'intérêts que ce service paraît devoir inaugurer répondent à coup sûr à votre idéal de développement pour notre espèce. Les climats les plus opposés, les denrées les plus diverses et les races les plus longtemps ennemies vont y figurer ensemble. Or, quelle est la puissance qui entreprend cette œuvre féconde ? Est-ce la Grande-Bretagne, par hasard, cette naturelle représentante de la suprématie européenne en Asie, où elle n'a pris la tête des nations d'Occident que parce qu'elle en est la plus occidentale ? Non, c'est la Russie, ce colosse aux pieds dissemblables, qu'il est tout aussi bien permis d'appeler asiatique qu'européen. Grande leçon, s'il en fut, que celle que donne à l'Europe, depuis quelques années,

cet indéfinissable empire ! Sa destinée envahissante frappe si clairement les regards du plus vulgaire observateur, qu'on est à peine guéri de la crainte de le voir déborder sur nos contrées et porter le bout de son knout jusqu'aux colonnes d'Hercule. Ce n'est point cependant vers l'Europe que la force des choses le pousse à s'épancher, c'est vers l'Orient et le midi de l'Asie, depuis les bouches de l'Amour jusqu'au golfe Persique, c'est-à-dire dans la largeur entière de ce continent. Je ne sais si vous voyez dans ce fait quelque chose de très-favorable à l'accroissement de notre commerce avec les Asiatiques ; quant à moi, la situation qui en résulte pour l'Angleterre me paraît grosse d'avertissements à l'adresse de tous les États européens. La révolte des cipahis a vulgarisé, depuis peu d'années, une prévision qui datait déjà, dans la pensée de quelques hommes munis de données exceptionnelles, d'environ un

quart de siècle ; c'est celle de la ruine des établissements anglais dans le Bengale et l'Indonstan. On s'est certainement trompé quand on a vu dans la haine des Indiens le péril le plus grave qui menace, en Asie, la domination britannique. La fatalité qui se dresse au-devant de cette domination résulte d'un ensemble de circonstances dont chacune, sans doute, peut être appelée à porter le coup mortel, mais dont une seule a ce caractère de constance, de progression naturelle et de rigidité qui appartient aux lois d'airain sous lesquelles s'anéantit la volonté humaine : je veux parler de l'épanchement des peuplades tartares vers le sud de l'Asie. La vague agitation qui se manifeste déjà d'un bout à l'autre de cette dernière région n'est que la conséquence de cet effort expansif, et lui donne, contre l'ascendant des nations occidentales, un nouveau degré de force et d'hostilité.

« Vous n'êtes pas, j'imagine, de ceux qui croient pouvoir séparer, dans l'extrême Asie, la cause de l'Angleterre de celle des autres États d'Occident. Il n'y a évidemment là, entre ces diverses puissances, que des différences de plus et de moins. Ceux qui n'aperçoivent pas cette solidarité ne se rendent pas compte de la tendance générale et des proportions du travail qui remue le sein de l'ancien monde. Au plus fort de la révolte des cipahis, quelques publicistes français semblaient vouloir exciter notre pays à profiter de l'occasion pour arrondir ses possessions d'outre-mer. On voit tout de suite le rapport qu'avait ce conseil avec l'idée qui faisait du soulèvement des Indous le foudre prédestiné à renverser, en l'an de grâce 1857, la domination anglaise. Dans des camps d'une tout autre couleur que celui où figurent ces publicistes, j'ai vu formulés, il y a quelques jours à peine, des con-

seils analogues à propos du Japon; seulement, cette fois, il ne s'agissait pas de faire pièce à l'Angleterre, il s'agissait de se prémunir contre les conséquences de l'extension continuelle de la Russie. On croit entendre des gens qui crient au propriétaire d'une tente dressée sur le bord de la mer de s'y installer bien vite parce que la marée monte.

VI

« Quant à vous, j'en conviens, les illusions de ce genre ne me paraissent pas être ce qu'il y a à vous reprocher. Votre point de vue large, malgré ses erreurs, vous en préserve. Vous aurez, au surplus, d'autant moins de peine à reconnaître le danger que l'expansion tartare fait peser sur la suprématie européenne, à l'autre bout du

grand continent, que votre profonde confiance dans l'attrait magique qui pousse dans les bras l'un de l'autre l'Occident et l'Orient vous montrera dans l'avenir une heureuse compensation à cette suprématie. — Qu'importe, direz-vous, que la tutelle des Occidentaux sur les populations de l'extrême Asie dure un peu plus ou un peu moins longtemps, et qu'elle cesse par des moyens un peu plus ou un peu moins conformes à leurs préventions égoïstes? Peuvent-elles au fond souhaiter rien de plus favorable à la prospérité de leur industrie que le réveil des peuples asiatiques? — Ceci est justement le point capital de la question, et je suis bien aise, au moment de l'aborder, de vous trouver si accommodant touchant le réveil de peuples placés à quatre mille lieues de nous par leur situation géographique, et à cent mille par leurs mœurs et leur caractère; car j'ai à vous parler du réveil d'autres

populations moins éloignées, et qui ont droit, de notre part, à infiniment plus de sympathie : ce sont celles, de races et de religions diverses, qui composent l'empire ottoman ou y confinent.

« Vous avez très-bien fait ressortir le caractère pivotale du massif de territoires que ces populations occupent. Oui, comme vous le dites, tout fait de quelque importance qui se produit sur tel ou tel point de ce massif, se répercute jusqu'aux antipodes avec une étonnante facilité. Mais une propriété de ce genre est nécessairement double, et il est logique de croire que ces faits dont le contre-coup arrive si facilement du massif central à toutes les autres parties du globe, résultent eux-mêmes du contre-coup de ce qui se passe dans ces autres parties. De là l'irrésistible puissance des intérêts de toute nature qui travaillent à sillonner les territoires ottomans de voies de communication mer-

veilleusement fécondes. On a contesté, on conteste encore, à la grande honte de notre pauvre espèce, les avantages du canal de Suez. Il n'y a pas de thèse si absurde qu'elle n'ait son côté instructif. Ce qu'ont d'instructif les oppositions dont je parle, c'est qu'elles sont généralement faites par les auteurs ou patrons intéressés de projets ayant absolument le même but que le canal, celui d'activer et d'abrégér les communications entre les extrémités occidentale et orientale de l'ancien continent. La réalisation de ce but est donc une chose immanquable, forcée, et susceptible de proportions incontestablement très-vastes; car il y a de la place pour bien des combinaisons de transit, depuis la mer Rouge jusqu'aux embouchures du Don et du Volga.

« Placés sur le passage du grand mouvement commercial qui doit bientôt s'établir ainsi, personne ne s'attend sans doute

à ce que les peuples du Levant s'abstiennent d'y prendre part. Or, pour qui connaît l'aptitude à la navigation de quelques-uns de ces peuples, tels que les Syriens et les Grecs, et le génie mercantile de tous, depuis l'Arabe des bords de la mer Rouge jusqu'à l'Arménien qui hante les bazars de Smyrne et de Constantinople, il est indubitable que leur part de bénéfices, dans le commerce dont il s'agit, ne tardera pas à être des plus satisfaisantes. N'est-il pas clair encore que, plus cette part deviendra grosse, plus ils aspireront à l'augmenter, et plus aussi ils auront de chances d'y réussir? Les Occidentaux compteraient en vain, pour poser une limite à cette prospérité rivale de la leur, sur leur supériorité dans les arts maritimes et la perfection de leur industrie. En vingt-cinq ans de pratique sérieuse et lucrative des voyages de long cours, les Grecs les auront vraisemblablement égalés dans l'art

de la navigation. Quant à la supériorité des Occidentaux dans les arts industriels, elle semble, au premier abord, constituer un avantage plus solide; car elle tient à un outillage, à une abondance de capitaux, à un niveau intellectuel, bref, à un concours de conditions que des contrées à demi barbares pourraient à peine réaliser en cent ans, outre qu'il n'est pas à croire que les races gallo-latines se laissent jamais atteindre par aucun peuple sur la voie des progrès scientifiques et de l'industrie mécanique. Mais il y a en industrie deux genres de supériorité : celle qui résulte de la finesse et de la beauté des produits, et celle qui provient de leur bon marché et de leur convenance à la consommation. C'est celle-ci que les nations d'Occident sont indubitablement exposées à perdre. Les provinces ottomanes abondent en agents et éléments industriels de toute sorte : bois, houilles, métaux,

tout s'y trouve. Elles ont généralement, avec cela, la fertilité territoriale qui facilite l'alimentation et abaisse le prix de la main-d'œuvre. Comment imaginer que de telles ressources ne leur inspirent pas tôt ou tard le désir de joindre, dans une certaine mesure, le gain que procure la production des denrées à celui de leur colportage? Or, il importe peu qu'elles approchent plus ou moins, dans cette tentative, de l'habileté manufacturière des fabricants européens, et qu'elles soient même à jamais dans l'impossibilité d'aborder la confection de certains articles. Une fois assurée leur prépondérance maritime, — et ceci est une chose que rien ne peut empêcher d'arriver au bout d'un temps plus ou moins long, — quelque petite que soit en outre leur part dans la fabrication, les chances d'ascendant sont d'autant plus en leur faveur, que tout se tient dans les éléments de la richesse, et

que les Levantins ont, dès à présent, avec les Asiatiques des affinités d'instincts, de traditions et de coutumes qui les aideront puissamment à servir le goût et les besoins de ces peuples arriérés.

VII

« Vous conviendrez, mon cher ami, que si ces diverses observations ne sont pas dépourvues de toute justesse, elles rendent assez étrange votre sécurité touchant l'avenir de nos relations commerciales avec les Asiatiques. Je vous ai fait voir qu'à l'égard de ces populations, notre titre de races septentrionales et notre titre d'Occidentaux exprimaient deux qualités parfaitement distinctes, et nous assignaient deux rôles très-différents; que le premier de ces titres était le seul d'où naquit un motif réel de réciprocité et d'échange entre les

Orientaux et nous, et cela parce qu'il représentait des facultés et une productivité relativement matérielles. De là à chercher s'il n'existait pas, sous la même latitude que nous, quelque État beaucoup mieux placé, quoique moins civilisé, pour exploiter le commerce du midi de l'Asie, il n'y avait qu'un pas. Nous avons trouvé cet État dans le nord du même continent : c'est l'empire russe. Dans un grand nombre de branches de commerce, l'Inde, la Chine et le Japon ont évidemment plus de profit à attendre de leurs rapports avec les Russes qu'avec nous; et la préférence d'instinct que ces divers pays accordent déjà à nos rivaux s'explique d'autant mieux qu'elle est en parfaite harmonie avec leur désir d'échapper au joug que nous leur imposons. Ces circonstances ne troublent pas votre quiétude; vous envisagez sans effroi la cessation de la prépondérance exclusive des Occidentaux dans l'ex-

trême Asie, parce qu'à défaut de sceptre et de privilège, vous voyez entre leurs mains l'arme plus puissante encore de l'activité commerciale, laquelle garantit suffisamment à vos yeux l'accroissement de leurs débouchés : eh bien ! cette arme, les Levantins la leur enlèveront avant cinquante ans, il ne faut qu'y songer pour en être convaincu.

« Dans ces conditions, vous allez voir que les relations entre l'Orient et l'Occident, loin d'être une cause de pacification internationale, ne sont qu'une source de conflits, et la plus formidable qui existe de nos jours. La suprématie des Occidentaux est menacée, principalement sur deux points de la ligne au moyen de laquelle ces relations ont lieu, savoir : à l'extrémité orientale de cette ligne, par l'épanchement de l'empire russe, et dans son centre, par une pression du même empire jointe à la ranimation manifeste des peuples levan-

tins. Comment expliquer le caractère général et constant de cette double menace? Par ce fait bien simple que, pendant que l'Occident invoque, pour légitimer et cimenter son union avec l'Orient, la logique des intérêts matériels, à l'appel de cette même logique, le Nord et le Midi se cherchent et travaillent à miner la ligne qui s'interpose entre eux. Je vous défie de me citer une éventualité de guerre un peu considérable qu'on ne puisse rattacher logiquement à cette loi. Il y a là, entre les communications parallèles à l'équateur et les communications le long des méridiens, une lutte dans laquelle sont intéressées, à divers titres, toutes les nations du monde, notamment la Russie et l'Angleterre, la première de ces deux puissances personnifiant l'expansion du Nord vers le Midi, et la seconde, celle de l'Occident vers l'Orient. Je regarde comme indubitable, à cause précisément du matérialisme dont

vous nous peignez avec emphase le triomphe éclatant sur toute la terre, que les communications latitudinales finiront par avoir le dessus. La paix sera-t-elle faite alors? Accepter une telle espérance, ce serait vous imiter, et compter sur les vertus de la matière pour réaliser l'union entre les hommes : autant vaudrait poser sur la croûte d'un borbier les bases d'un édifice qui doit toucher au ciel!... Mais admettons que la lutte puisse finir un jour : en est-il moins évident qu'elle sera longue et sanglante en proportion de la résistance des intérêts qui défendent la prépondérance actuelle des communications parallèles à l'équateur, et que, par conséquent, votre prétendue source de paix et de concorde est l'officine même de tous les ferments de guerre que nous apercevons autour de nous?

VIII

« Un mot maintenant sur le fait d'observation qui sert de point de départ à toute votre théorie politique, savoir, le mouvement de reflux qu'éprouve, depuis le seizième siècle, la civilisation occidentale. Il faudrait n'avoir jamais lu un volume d'histoire pour ignorer que ce reflux n'est point un fait nouveau dans les annales de notre espèce. Il s'est produit plusieurs fois, et d'une manière à peu près périodique, pendant la durée du mouvement d'expansion auquel la rencontre de l'Amérique a mis fin. Une réaction, un retour momentané vers l'Orient a invariablement marqué l'apogée d'activité et d'éclat de tous les foyers de civilisation successifs qui jalonnet derrière nous l'enchaînement de

l'histoire. Sésostris, Alexandre et César personnifient les trois plus saillantes de ces réactions, qui, par une particularité qu'il est bon de remarquer en passant, présentent toutes des intérêts commerciaux comme inspireurs des expéditions militaires. Ce constant effet s'explique très-naturellement, du moins en ce qui concerne la race blanche. La fécondité était toujours moindre sur les terrains que venait de conquérir l'avant-garde de cette race que sur ceux qu'elle avait laissés derrière elle. Dès lors donc qu'elle avait acquis assez de force, dans son nouvel établissement, pour aspirer à se procurer les jouissances dont elle avait dépassé la source, elle revenait sur ses pas, et ce mouvement rétrograde, fait dans un état de civilisation plus parfait, avec un objet plus positif et des vues plus sensuelles, plus matérialistes, que le mouvement en avant, devait avoir un autre caractère que ce der-

nier, et présenter une ébauche confuse de celui qui s'accomplit de nos jours sous des proportions si considérables.

« Mais les expéditions de Sésostris, d'Alexandre et de César ont eu pour résultat le plus net d'aller réveiller les barbares, et de leur apporter le parfum tentateur des civilisations nouvellement écloses. Sans croire possible que notre sol soit jamais envahi par les barbares, je ne vois pas non plus pourquoi les mêmes symptômes qui ont précédé autrefois la chute de plusieurs grands empires n'annonceraient pas pour nous une prochaine décadence. A défaut de peuplades étrangères et sauvages, les partis sociaux qui se disputent le sang et la chair de toute l'Europe occidentale ne suffisent-ils pas pour justifier une telle crainte? Vous citez la France comme exemple de la conciliation que tendent à amener entre ces partis les rapports actifs de l'Occident et de l'Orient, et surtout l'essor

industriel qui caractérise notre époque : selon moi, il n'est pas de pays dont la situation morale puisse mieux servir à démontrer le contraire.

IX

« Vous l'avez dit : en France, ce sont moins des éléments que des systèmes qui sont en lutte. Or, les systèmes tendent de leur nature à l'absolu. De là vient que, de tous les partis existants, les deux plus importants, ceux qui dominent et absorbent tous les autres, sont les deux plus absolus : le parti démocratique et le parti catholique.

« On s'étonne d'avoir à donner à des partis de telles dénominations ; car enfin, la France est catholique, il n'y a pas besoin d'une bannière pour le faire savoir au monde ; et elle est démocratique aussi, de-

puis le trône jusqu'à la plus humble chaumière, c'est une chose que chacun sait encore. D'où viennent donc ces expressions étranges : parti catholique et parti démocratique ? C'est ce que nous allons bientôt nous expliquer.

« Le seizième siècle de notre ère, en ôtant à l'Église catholique l'énorme part d'influence dont elle était en possession depuis mille ans dans toute la vie sociale des peuples gallo-latins, lui avait ouvert en échange un champ incomparablement plus vaste, l'évangélisation des peuples innombrables que la pensée chrétienne n'avait pas encore éclairés. L'Orient surtout conviait son rôle apostolique aux plus importantes conquêtes. L'Église se mit à l'œuvre immédiatement. Mais elle sentit que son succès, en Orient, dépendait du point d'appui plus ou moins solide qu'elle conserverait chez les Occidentaux ; que le secours dont elle avait besoin de leur part

était principalement matériel ; que la piété sincère des peuples et des gouvernements européens, si désirable qu'elle fût, lui était cependant moins indispensable que leur adhésion et leur concours effectifs ; en un mot, que l'œuvre de prosélytisme qui s'offrait à elle, en Amérique et en Asie, lui commandait, en Europe, de viser, avant tout, à maintenir sa discipline : un jour viendrait, dut-elle penser, où la pratique entretenue chez les uns et la foi allumée chez les autres s'édifieraient mutuellement, et lui rendraient plus entier qu'en aucun temps l'ascendant qui lui échappait dans la société latine.

« Ce calcul ne manquait assurément ni d'une certaine justesse, ni d'une véritable grandeur ; mais il se basait en principe sur la légitimité absolue et le retour possible de la suprématie sociale que l'Église avait exercée pendant le moyen âge, et là était son côté malheureux ; car il accolait au

machinalisme qui était devenu la tactique obligée du clergé catholique, en Occident, et à son attitude postulante, une prétention dans laquelle il n'était possible de voir qu'une contradiction de la part de ce clergé ou une humiliation pour les générations contemporaines. Ce spectacle ne fit qu'aider le progrès des dissidences religieuses, desquelles devait naître un jour un ennemi bien autrement redoutable pour le catholicisme, la philosophie moderne.

« Il s'ouvrit donc une lutte qui ne pouvait que s'envenimer de jour en jour. Dans le sein de l'Église, une milice ardente et présomptueuse s'organisa pour la soutenir. C'est cette milice qui, après avoir changé souvent de nom, de procédés et de formes, mais jamais de pensée, depuis trois cents ans qu'elle a pris naissance, montre aujourd'hui, sous le nom de parti catholique, une verdeur si généralement inattendue.

« L'opinion publique ne me paraît guère plus habile à discerner la cause de ce réveil soudain qu'elle ne l'avait été à le prévoir. Cette cause, on la cherche tout près de soi, dans tels ou tels événements accomplis naguère sous nos yeux, tandis qu'elle n'est autre que le succès obtenu, à des milliers de lieues de nous, par la propagande catholique. Il semble que les prévisions de la milice romaine se réalisent : l'Orient réagit sur l'Occident ; de hautes intelligences, émus de ce fait, croient voir poindre le jour d'un triomphe qui tiendrait du miracle ; et les masses, dominées comme toujours par la force de l'exemple, s'arrêtent dans une attitude ébahie qui encourage les espérances d'un prosélytisme entreprenant.

« Je suis bien convaincu que ce prétendu triomphe de la milice catholique anra, d'un moment à l'autre, une suite analogue à celle qu'appela si naturellement le dé-

bordement des doctrines démocratiques en 1848; mais il n'en est pas moins vrai qu'Ignace de Loyola et ses compagnons avaient compris avec une justesse singulière l'effet naturel des relations qui devaient infailliblement s'établir, à partir du seizième siècle, entre les branches les plus distantes de la descendance de Noé. Plus un cercle de rapports humains comprend d'étendue territoriale, de sociétés diverses, de variétés d'hommes et de coutumes, plus le lien qui rattache tout cela, à quelque degré qu'il se forme, est nécessairement, inévitablement *spirituel* : tenez cela pour autrement vrai et autrement logique que le mariage de l'esprit et de la chair.

« Quant au parti démocratique, je dois vous avouer avant tout que je ne comprends pas très-bien le mot dont est dérivé l'adjectif qui lui sert d'épithète, savoir, le mot *démocratie*. L'étymologie de cette expression présente à mes yeux une idée im-

possible, un non-sens. Mais il est des temps où ce ne sont pas les mots qui servent à expliquer les faits, ce sont les faits qui servent à interpréter les mots. Je cherche donc autour de moi un fait, une chose à laquelle puisse s'appliquer l'expression biscornue de démocratie, et je n'en vois pas d'autre que ce vœu si vif et si répandu parmi les peuples d'Europe, que les gouvernants soient maintenus par une force extérieure à eux dans une ligne de conduite toujours conforme aux intérêts et aux besoins des gouvernés. Que les peuples se trompent en demandant à des feuilles de papier ce qui ne peut résulter que des mœurs, ce n'est pas ce dont il s'agit; au demeurant, le vœu dont je parle est très-réel, très-légitime, et je consens volontiers à l'appeler *sentiment démocratique*, puisque démocratie il y a. Mais il n'en sera que mieux entendu que le parti démocratique est à ce sentiment ce que le

parti catholique est à la masse de l'Église, c'est-à-dire une fatale faction.

« Le sentiment démocratique a pris germe dans l'importance acquise par les intérêts matériels de la société après la découverte du nouveau monde. De sa nature, il est peu généralisateur, et s'en tiendrait volontiers à savoir des pays lointains, Martinique ou Japon, ce qu'ils produisent. Mais comme la société qu'il était destiné à transformer reposait sur une base intellectuelle aussi profonde que solide, il appela à son aide la puissance de l'idée, et se créa une philosophie, véritable armure de combat, sous laquelle il en est venu lui-même à se méconnaître, tant il était parfaitement travesti. Les théories et théoriciens composant ce qu'on appelle aujourd'hui le parti démocratique sont les pièces offensives de cette armure.

« De là cette différence capitale entre le parti démocratique et le parti catholique,

que, pendant que ce dernier, tout en interprétant fort mal le catholicisme, lui est cependant homologue, son antagoniste n'a pas le moindre rapport de nature avec le sentiment qu'il est censé représenter. Observez en lui-même, et dans les masses, ce sentiment, — celui, s'entend, auquel je suis forcé d'appliquer le nom de démocratisme, pour que ce nom signifie quelque chose à mes yeux, — vous le trouverez grand ami d'actualité et de pratique; vous verrez qu'il a besoin de faits plus que de formules, et que, trouvât-il, tout arrangé devant lui, le régime social que son instinct le pousse à chercher, il faudrait qu'il y mordit et le dégustât pour le reconnaître. Le parti démocratique est dans des conditions tout opposées; il ne vit que d'hypothèses, de doctrines, de formulation, de généralisation; c'est là son élément, si vous l'en sortiez, vous le tueriez. Il était impossible qu'avec ce besoin de généraliser et de dog-

matiser, le parti démocratique ne fût pas dominé, à son insu, par toutes les thèses doctrinales des Loyola, celle, entre autres, de la solidarité providentielle de l'Occident et de l'Orient du monde.

« Ces derniers mots me font faire une réflexion assez curieuse : je voulais constater une différence entre le parti démocratique et le parti ultramontain, et ce que je constate en réalité, c'est un rapport, tant est grande l'analogie des passions qui mettent face à face ces deux enfants chéris de l'intolérance et de l'orgueil. Aussi, voyez-les à l'œuvre ! ils travaillent si bien de concert à fomenter l'individualisme et à éteindre le sens moral, qu'ils semblent ne s'être partagé la société que pour mener plus rondement la besogne.

« Je me garderai d'entrer à ce sujet dans une critique de détail qui dégénère toujours en diatribe, et que rend d'ailleurs assez superflue l'échange édifiant de véri-

tés réciproques qu'ont fait, depuis quelques années, les deux partis qui nous occupent; mais il faut pourtant que nous sachions jusqu'à quel point la conciliation à laquelle vous prétendez qu'ils marchent est de nature à nous rassurer sur l'avenir des nations occidentales.

« Les démocrates sont divisés entre eux par bien des systèmes; mais, grâce à la fureur de généralisation que nous avons déjà reconnue chez eux, tous ces systèmes se réduisent à un, l'humanitarisme.

« L'humanitarisme a beau rêver des institutions applicables à l'humanité tout entière, il n'en est pas moins obligé de fractionner celle-ci, sous peine de n'avoir plus qu'un corps inerte entre les mains. Or, comme son unité sociale est la plus grande possible, il faut, pour la rendre maniable à souhait, que la fraction en soit la plus petite possible par compensation. Aussi l'humanitarisme ne compte-t-il pas, en

général, par nations et par familles, il compte par individus. Il a, pour s'autoriser dans cette manière de procéder, la logique et le fait. L'individu est l'antinomique rationnel de l'humanité : voilà ce que dit la logique. Les rapports entre les extrémités du corps humanitaire, ayant lien communément par l'intermédiaire d'individus de même sexe associés ensemble, rarement par celui de familles entières, tendent à désagréger la famille : voilà le fait. Tous les plans, toutes les combinaisons des démocrates se ressentent plus ou moins de ce point de vue, au su ou à l'insu de leurs auteurs. Prenez l'organisation du travail de M. Louis Blanc ou le phalanstère de Fourier, vous êtes toujours sur la même pente. C'est ainsi que le parti démocratique, tout en s'ingéniant à découvrir des formes et des procédés d'association, développe l'individualisme, et n'associe pas.

« Or, que fait, pour remédier à cet individualisme, le parti catholique ? Il songe peu à convertir les humanitaristes, rationalistes et libres-penseurs. S'il discute avec eux, c'est dans un tout autre but que celui de les convaincre : le sarcasme et la métaphysique font de l'effet sur la galerie, c'est là ce qui alimente sa verve. Devant Dieu, en effet, toute âme est une âme. Si donc les gens simples, en qui le virus philosophique contenu depuis le seizième siècle dans presque toute espèce d'enseignement n'a point affaibli l'empire du cœur et des sensations, sont plus faciles à convertir que les philosophes, c'est à ceux-là, de préférence à ceux-ci, qu'il faut s'adresser pour apporter au Seigneur une plus abondante moisson. D'autre part, quel est le philosophe sur les convictions duquel les sentiments de ceux qui l'entourent et la disposition de ses propres sens n'exercent aucune espèce d'influence ?

N'est-il pas clair qu'il n'est ni personne ni chose sur laquelle on ne puisse avoir prise, pourvu qu'on ait toujours soin de prendre par un certain côté?... De ce raisonnement résulte évidemment un système de conduite qu'on pourrait définir ainsi : agir sur la femme plutôt que sur l'homme, sur l'enfant et le vieillard plutôt que sur l'âge mûr, sur les sens plutôt que sur la raison. Il était impossible, ayant à choisir, pour y appuyer son levier, entre l'intelligence et la matière, de donner plus résolûment la préférence à celle-ci.

« Qui n'aperçoit les conséquences d'un tel système? La doctrine catholique détache l'homme du monde et l'isole en lui-même pour l'élever à Dieu ; c'est la pensée de Dieu qui vient combler le vide fait autour de lui et forme son dernier lien avec ses semblables. Mais si son âme, rapetissée par l'esprit de coterie et la superstition,

n'a pas la force d'atteindre cette pensée , l'isolement , l'individualisme restent , et , les pratiques matérielles aidant , cet individualisme prendra les caractères les plus terrestres et les plus grossiers. Il deviendra tantôt une sécheresse de cœur jalouse et soupçonneuse , tantôt une sensualité discrète , prudente et raffinée , plus fréquemment un grand désir de gagner des écus pour pouvoir donner des sous aux pauvres , et toujours , par-dessus tout cela , une antipathie marquée pour les combinaisons hardies et les grandes proportions dans tout ce qui est nature. Voulez-vous un spécimen saisissant de la physionomie que le progrès de ces divers sentiments tend à donner à notre société ? Arrêtez-vous quelques minutes devant une de ces imageries qui font le luxe de certains quartiers de la capitale : vous croirez contempler un autel , et vous serez sur le seuil d'une boutique.

« Les deux partis sont donc d'accord , comme je vous le disais , pour fomenter l'individualisme et éteindre le sens moral dans toute la société franco-latine , mais en particulier dans notre malheureux pays. Est-ce là le genre de conciliation d'où vous attendez pour nous une prospérité si brillante et pour le monde entier le règne de la paix ?... Mais , mon pauvre ami , regardez donc autour de nous les événements qui marchent , l'imprévu qui se multiplie , les difficultés qui se résolvent un instant pour renaître l'instant d'après. Voyez donc comme tout se prépare , en Amérique aussi bien qu'en Asie , pour nous susciter cette concurrence commerciale et maritime que je vous ai montrée si redoutable pour la portion de l'Europe que nous habitons. En vérité , j'ai beau faire , je ne vois que plaies et pas un remède dans notre situation morale. Je puis bien admettre que nous traversons sans encombre , pendant

trente, quarante, cinquante ans, les embarras accidentels qui s'élèvent au-devant de nos vues politiques; mais, quand j'observe les illusions et l'amour du bien-être qu'allume chez nous l'éclat de nos prospérités actuelles, en regard de la désorganisation qui résulte de cet amour et de la vanité profonde de ces illusions, je n'envisage qu'avec effroi l'avenir de notre puissante et magnifique patrie.

« La paix ! le progrès ! ne sont-ce pas là de grands mots, bien sonores et bien vides, au bruit desquels la terre se débat vainement sous le poids d'une irrémissible malédiction ? Nous parlons de progrès, et déjà la décadence nous enveloppe. L'expansion de l'humanité sur la surface du globe s'est effectuée de tout temps par vibrations intermittentes, ainsi qu'a lieu toute expansion vitale, croissance dans l'animal, essor de la sève dans les végétaux. Ces vibrations successives se mani-

festent par une alternative d'action et de réaction, de flux et de reflux. Jusqu'à la découverte de l'Amérique, le flux a été le plus fort : c'était la phase de croissance, le temps de la sève ascendante. Si maintenant le reflux l'emporte, qu'en conclure, sinon que la phase de décroissance a commencé, que la sève redescend et diminue ? Si cela est, l'humanité a franchi l'âge mûr ; elle va décliner ; ses extrémités se refroidiront, et, par rapport aux contrées qui ont été le berceau et sont demeurées le métacentre de notre espèce, les extrémités comprennent indubitablement l'Europe occidentale. Le monde latin, et la France à sa tête, sont donc menacés d'une prochaine agonie.

« Au fait, voilà bien des siècles que le cœur de la terre habitable, l'officine de ce fluide de vie qu'on appelle l'humanité, a presque cessé de battre. Encore quelque temps d'une pareille atrophie, et l'humana-

mité s'éteint, la terre devient un astre mort. Il faut donc que la chaleur et la vitalité reviennent à leur point de départ. C'est en effet ce qui a lieu, et ce dont nous voyons tout autour de nous les symptômes. Déjà le Portugal et l'Espagne, ces points reculés de l'ancien continent, se meurent d'un mal inexplicable. L'Angleterre, la France et l'Italie en éprouvent les premières atteintes; et, dans le trouble fatal de leur malaise, elles ont naguère détourné de leur propres mains le courant moscovite du côté de l'Asie, pour rendre libre aux Autrichiens l'accès de la mer Noire. Toute force, toute vie reflue ainsi vers sa première source. La situation de l'Occident rappelle celle du Bas-Empire : une croûte ignoble de vices, de vénalité et de superstition sera le seul résidu de ses aspirations ambiieuses. C'est le lit moral sur lequel se sont endormies tour à tour Ninive, Babylone, Memphis, Athènes, Alexandrie et Rome la

Superbe; c'est celui sur lequel dormait encore naguère le céleste Empire, quand nous avons troublé son sommeil pour lui annoncer le règne de la paix... »

Cette tirade fut interrompue par Léopold.

X

— « Maintenant, dit-il, vous faites des phrases, mon cher docteur, et c'est dommage; car votre critique avait débuté par quelques observations qui m'ont paru fort justes. Il y a, sans aucun doute, beaucoup d'enfantillage à faire de la paix une espèce de fée vivante et agissante, demeurée cachée à la vue des hommes jusqu'à un temps prédestiné qui se trouve être précisément le nôtre, et sur le point d'apparaître avec éclat sur la scène du monde, en vertu de

l'évocation de tel ou tel magicien. Ce qui aurait dû avertir les auteurs de cette conception mythologique qu'elle jurait un peu avec l'esprit de leur époque, c'est le besoin qu'ils éprouvaient de l'étayer de quelques arguments. Vous avez, selon moi, très-bien jugé le plus captieux et le plus considérable de ces arguments, celui qu'ils tirent de l'activité croissante des rapports commerciaux de l'Europe occidentale avec l'extrême Asie. Loin qu'il y ait rien de favorable au maintien de la paix dans ces rapports, ils sont au contraire, ainsi que vous l'avez dit, l'officine des plus redoutables ferments de guerre que nous apercevions autour de nous, et cela, à cause de l'effort que font simultanément des lignes qui se traversent et s'excluent pour accaparer les échanges. Mais vous ajoutez, ce que jecrois vrai dans une certaine mesure, que les lignes latitudinales doivent finir par l'emporter sur les

autres; et, sans vous aviser de la nouveauté, de l'importance et du sens logique de ce fait, vous allez concluant, par une exagération non moins étrange que celle à laquelle vous répondez, que la paix et le progrès sont de vains mots... Prenez donc garde à l'horreur des systèmes; c'est encore un système et le plus mauvais.

« A quelque degré qu'on la suppose probable, la supériorité à venir des lignes latitudinales sur les lignes longitudinales, en ce qui concerne les échanges, implique, comme vous allez le voir, une tendance des choses tout à fait contraire à celle qui gouverna les temps anciens. A l'origine des sociétés, quand le genre humain se réduisait encore à quelques tribus groupées autour du berceau d'Adam, le commerce de peuple à peuple ne put devoir sa naissance qu'à la différence d'aptitude productive de certains pays, c'est-à-dire, en général, à la différence de leurs climats

et de leurs latitudes. Tout le monde sent que les principales artères commerciales, à cette époque, devaient être dirigées dans le sens du méridien; mais, à mesure que les petits-fils de Noé s'avancèrent vers l'Orient et vers l'Occident, et s'éloignèrent de leur berceau, ces artères s'inclinèrent de plus en plus pour se rapprocher de la direction de l'équateur. La plus ancienne grande voie commerciale connue est celle que composaient par leur enchaînement l'Indus, l'Oxus, la mer d'Aral, la mer Caspienne et les affluents qui mettent cette mer en communication avec l'Arménie. Sa direction générale était du sud-est au nord-ouest, et partageait par conséquent en deux parties égales l'espace angulaire du méridien à l'équateur. Plus tard, l'Indus, l'Oxus et la mer d'Aral sont délaissés, le désert du Khorasan les remplace. La partie méridionale de la mer Caspienne est seule utilisée pour les échanges, qui vien-

nent déjà aboutir à la mer Noire et au Bosphore de Thrace. Bientôt la Méditerranée entre elle-même en rapport avec les fertiles rives du Gange et de l'Indus, et le poids de sa participation au mouvement commercial fait subir une nouvelle inclination à l'artère principale de ce mouvement, qui s'approprie les routes de la Perse, le cours du Tigre, celui de l'Euphrate et celui de l'Oronte. Enfin, la Méditerranée s'est bordée de nations puissantes ; sa prépondérance maritime et commerciale sur le reste du globe est désormais incontestée ; les vaisseaux phéniciens, grecs et carthaginois ont créé des marchés et des débouchés sur tout le pourtour de ses côtes, depuis Péluse jusqu'aux colonnes d'Hercule. Alors le Tigre est à peu près abandonné ; l'Euphrate n'est plus suivi que dans la partie inférieure de son cours ; les caravanes se chargent du service de sa partie supérieure, et font la fortune

de Tyr et de Palmyre, d'Antioche et d'Alexandrie. On voit que, dans ces conditions, la principale artère des échanges suivait, à peu de chose près, la direction est-ouest. C'est celle que le cours des événements, jusqu'à une époque relativement récente, a de plus en plus consacrée, à mesure que le flambeau de la civilisation s'avavançait vers l'Occident.

« Durant ce mouvement, la civilisation restait attachée à une zone d'une certaine largeur, comprenant la Méditerranée, la mer Noire, la mer Caspienne, le golfe Persique et la mer Rouge. L'heureux enchaînement de tous ces bassins, l'excellence du climat, la richesse du sol, la disposition artérielle de la terre, tout concourait à favoriser tour à tour la formation et le déplacement des sociétés sur cette bande de l'ancien continent. Cependant, il est bien évident qu'à chaque nouveau pas de la civilisation vers l'Occident, les distances

qu'avaient à parcourir les denrées échangeables entre cette dernière partie et l'extrême Orient devenaient plus considérables, ce qui nécessitait un plus grand effort de la part des Occidentaux pour vaincre la pression latérale que le Nord et le Midi, par certains méridiens, faisaient peser sur la grande artère de leur commerce. En outre, ils se sentaient les plus forts : leurs affinités septentrionales leur donnaient une supériorité dont chaque page de l'histoire fournit les preuves, en intelligence, en énergie physique et en courage. Sous l'empire des principes fatalistes qui présidaient alors aux relations mutuelles des peuples, il était impossible que les Occidentaux trouvassent entre leurs mains un pareil avantage sans en abuser. Aussi, que furent en définitive, et sous prétexte de commerce, les rapports de l'Occident et de l'Orient, non-seulement dans l'antiquité, mais jusqu'à la fin

du moyen âge? Une longue et effroyable spoliation de la seconde région par la première. Phéniciens, Grecs, Carthaginois, Romains, Vénitiens, Génois et Catalans ont tous fait, du plus au moins, le métier de flibustiers bien plutôt que celui de marchands. En un mot, l'échange, je veux dire la circulation des produits le long de l'artère qui nous occupe, n'a eu et ne pouvait avoir lieu que grâce à l'intervention de la force des armes.

« Naturellement, les intérêts froissés résistaient; et leur défense opiniâtre est une des principales causes de ces retours en arrière de la civilisation occidentale que vous rappeliez tantôt. Dans la série de ces efforts rétrogressifs, il en est un qui présente un caractère tout à fait à part, c'est celui que le douzième siècle de notre ère vit commencer sous la bannière des croisades. La puissance des mahométans lui opposa une barrière qu'il ne put percer et

que la guerre sainte eut pour résultat de rendre encore plus compacte et plus solide. Le fanatisme religieux semble, au premier abord, être le seul motif qui ait pu pousser les musulmans à barrer alors aux Occidentaux la route des Indes. Mais, en y regardant de plus près, et en réfléchissant que les Arabes formaient, il y a mille ans, le peuple le plus commerçant du monde, on trouve à leur conduite une explication plus naturelle dans la convenance particulièrement impérieuse que présentent, sur le massif de contrées qu'ils occupaient, les relations de commerce entre le Nord et le Midi. Au point de vue de leur prospérité matérielle, le colportage qu'ils opéraient, de la mer Caspienne au golfe Persique, et de l'Arabie à l'Asie Mineure, leur offrait infiniment plus d'avantages qu'ils n'en pouvaient tirer du transit entre l'Europe latine et les Indes, et ces deux services ne pouvaient alors prospérer ensemble, at-

tendu la solidarité des Latins avec les chrétiens d'Orient. Somme toute, si vous observez les effets de cette interception de la route des Indes par les musulmans sur tout le reste de l'ancien monde, vous y verrez la preuve que le rapport des forces concourant à tracer à la civilisation sa voie n'était plus du tout le même que par le passé. Tout, dans les événements qui marquent ou qui suivent cette curieuse époque, annonce une sorte d'affaiblissement des causes qui avaient favorisé jusqu'alors l'expansion longitudinale du genre humain au profit des forces contraires. L'expansion latitudinale semble partout réclamer son tour. Au centre de la terre habitable, la politique des sectateurs de Mahomet vient de nous en montrer le plus puissant effort. En Occident, son succès est plus difficile, parce que, là, les convenances du commerce la combattent au lieu de l'aider; toutefois l'ambition et le fanatisme

y suppléent; l'Espagne et l'Allemagne se rapprochent pour donner ensemble une nouvelle base à l'Empire, et l'étendre sur le nord de l'Europe et les rivages africains.

« Il est vrai que dès lors la découverte du cap de Bonne-Espérance et de l'Amérique est infaillible, imminente, et que l'expansion longitudinale va en recevoir un énergique élan; mais cette découverte servira si bien du même coup l'expansion latérale, qu'on pourra la croire faite à son profit spécial.

« En effet, la rencontre du Nouveau-Monde n'eut pas de plus vaste ni de plus incontestable résultat que celui d'apporter à la civilisation occidentale un appui décisif pour surmonter les bords de la zone étroite dans laquelle elle s'était vue jusqu'alors enserrée, espèce de lit que la nature lui avait creusé d'avance de ses propres mains.

« L'Amérique se présentait devant le torrent de l'activité européenne comme un mur, abrupte et infranchissable barrière partant du pôle nord pour aboutir au tempétueux voisinage du pôle sud. C'était un long barrage à l'issue d'une vallée. Il fallait bien par force que le courant fourni par cette vallée changeât de direction. Le navigateur, trouvant le chemin intercepté devant lui, se détourna vers la droite et vers la gauche, c'est-à-dire vers le Nord et vers le Sud, vers le sud de préférence, car c'était le seul côté par lequel il pût espérer de tourner l'obstacle, en même temps que celui vers lequel l'attiraient des rives plus féconds, une nature plus riante, des productions plus rares et plus estimées de ses compatriotes. L'attrait de l'inconnu contribuait encore à cet épanouissement de l'expansion occidentale. L'expédition du célèbre Génois n'avait pas seulement conquis à nos ancêtres un con-

tinent nouveau, elle leur avait conquis de plus un nouvel élément, la mer, dont les bassins qu'ils avaient sillonnés jusqu'alors n'étaient que l'irrégulière dentelure. D'un cercle polaire à l'autre, tout était promesse et succès sur ce vaste chemin des mondes. Si les tempêtes y poussaient aux écueils, les écueils devenaient des conquêtes. L'homme, attiré et exalté par l'imprévu toujours renaissant qui peuplait les horizons de son nouveau domaine, chercha, fouilla, tenta, dans mille directions, et bientôt, du passage du Sund au cap de Bonne-Espérance, ses arts et ses passions eurent des routes dans toute la largeur de la terre pour suivre la voix mystérieuse qui les rappelait vers leur berceau.

« Ainsi furent rétablies les communications de l'Orient et de l'Occident par un effet entièrement analogue à celui qui les avait interrompues. La barrière mahométane se trouva débordée, tournée, et me-

nacée d'une ruine inévitable. Seulement, ce n'était plus par son antique et légitime voie que la circulation dans le sens équatorial avait lieu, c'était, en majeure partie, sur une route qui était à peu près aussi bonne pour aller au Chili et au Pérou. Évidemment, l'ancienne artère longitudinale devait finir tôt ou tard par être remise en usage, et c'est ce qui arrive depuis une trentaine d'années.

« Par suite de ce fait, l'antagonisme naturel des lignes longitudinales et des lignes transversales se réveille plus palpable et plus vaste que jamais, et c'est là ce qui vous empêche de croire au règne de la paix, à aucune époque et dans aucune mesure. Votre croyance à l'invincible persistance des causes de guerre est même telle, que, sous le nom de résurrection maritime et commerciale des peuples levantins, ce n'est rien moins au fond qu'une seconde édition de l'empire des Califes dont vous nous

menacez. Les considérations qui précèdent me serviront, j'espère, à vous convaincre de l'exagération de semblables pronostics.

« Nous sommes d'accord, si je vous ai bien compris, sur ce point essentiel, que les raisons d'échange entre l'extrême Europe et l'extrême Asie sont d'une solidité plus que médiocre, et que les résultats mercantiles du contact de ces deux contrées seront toujours primés par un fait de spoliation, s'ils ne le sont par une œuvre d'assimilation intellectuelle et morale. L'expérience du passé, le témoignage du présent et le raisonnement le plus simple nous conduisent, sous ce rapport, à la même conclusion. Mais n'est-ce pas là une preuve que, dans les plans de la Providence, cette artère longitudinale où, depuis quatre mille ans, les plus grandes pages de l'histoire de l'homme sont écrites, a sa propriété et sa destination spéciales, et doit servir à cimenter l'union spirituelle des nations?... »

« Si vous admettez cela, — et je ne vois pas comment vous pourriez ne pas l'admettre, vous qui ne croyez pas à la dualité dogmatique de l'Occident et de l'Orient, — aucune raison sérieuse ne s'opposera plus absolument, à vos yeux, à ce que l'artère longitudinale et les artères transversales coexistent et prospèrent ensemble, puisque l'activité commerciale, matérielle, qui est le besoin de celles-ci, n'a aucune atteinte à redouter de la puissance d'unification qui est le privilège de celle-là. Il ne manque après cela, pour juger des chances que présente la cessation graduelle des luttes internationales, qu'à savoir par quelle organisation du corps humanitaire les propriétés respectives des deux sortes de lignes pourraient être consacrées simultanément, et si une organisation semblable est en voie de réalisation ou seulement préparée par la force des choses. C'est ce que nous allons rechercher.

XI

« L'expansion vers le Midi et vers le Nord qui, du centre de l'ancien continent, s'est répercutée sur tout le revers occidental du monde, n'a pu évidemment agir d'une manière uniforme le long de tous les méridiens; elle a dû se choisir certaines artères traversant en différents endroits la ceinture du globe, tout comme l'expansion vers l'ouest s'était choisi, parallèlement à l'équateur, l'artère principale que nous avons reconnue plus haut. Autour de chacune de ces artères transversales il s'est nécessairement produit un concentrationnement, au moins moral, des populations, pareil à celui qui avait eu lieu précédemment sur une seule zone : de là une loi de formation nouvelle pour les socié-

tés humaines, celle du groupement international, que plusieurs écrivains ont déjà aperçue et exposée avec plus ou moins de justesse, et qui, regardée jusqu'ici comme une spéculation vague et oiseuse, sera d'un moment à l'autre, j'en suis convaincu, une théorie pratique, élémentaire, et de la plus claire actualité. Elle offre, en effet, la seule position tenable, en présence des événements de nos jours, entre le point de vue ultra-pessimiste où vous vous êtes placé pour faire de si riantes prédictions à notre chère patrie, et l'optimisme passablement mystique de votre contradicteur. Essayons de vérifier cette loi.

XII

« Le trait capital de votre lugubre esquisse consiste dans les conséquences que

vous tirez, pour l'Occident, de la résurrection maritime et commerciale des pays levantins. Je crois, comme vous, cette résurrection extrêmement prochaine, et elle concorde si bien avec le principe général que je viens d'établir, que j'aurais pu en faire, à vos yeux surtout, un argument de plus en faveur de ce dernier. Cet événement, en effet, continue de la manière la plus logique cette longue série d'empires qu'a nourris, depuis Noé, le riche milieu de l'ancien continent, et dont la vitalité absorbante eût rendu peut-être impossible la mise en rapport des deux mondes, au lieu d'y concourir, comme elle l'a fait, sans le frein que la sagesse divine lui avait donné dans l'antique et ardente querelle de la mer et du désert, de la caravane et du vaisseau. C'est encore un des grandioses résultats de la découverte de l'Amérique, d'avoir mis fin à la dispute, en assignant la palme au vaisseau.

« Mais ce réveil infaillible des peuples levantins me servira encore mieux à vous montrer l'application de mon principe qu'il ne m'eût servi à le prouver.

« Je n'ajouterai que quelques réflexions à ce que vous avez déjà dit de cette éventualité si considérable.

« Les deux pays qui attirent d'abord et particulièrement notre attention dans ce qu'on appelle le Levant, et qui n'est autre chose que la partie centrale de l'ancien monde, sont l'Égypte et la Russie. L'une, par son incomparable position géographique, la richesse de son sol et la féconde initiative de l'homme providentiel qui la gouverne; l'autre, grâce à l'impulsion inattendue que la prévoyante fermeté de l'empereur Alexandre donne à son industrie et à son commerce : ces deux contrées sont également sur le seuil d'une phase de prospérité qui étonne l'imagination; et cela au moment même où toutes les pro-

vinces qui les séparent semblent à la veille de commotions qui ne pourraient être que funestes, pendant un certain nombre d'années, à leur progrès industriel. La Russie et l'Égypte peuvent donc être regardées comme les guides et les points d'appui obligés de tout le reste du Levant, dans cette évolution sociale qui doit lui rendre sa place légitime au milieu des peuples. Or, voyez la position qu'occupent respectivement ces deux pays : c'est la mer Noire et la mer Rouge, c'est le Nord et le Midi, dans leur plus vivante réalité. Voyez à quels climats, à quels besoins, à quels intérêts ils confinent : tout cela s'appelle et se répond avec le plus merveilleux accord. Voyez enfin quelles sont les populations qui les séparent : ce sont ces Grecs, ces Phéniciens que vous avez déjà cités, et que la nature n'a pas faits seulement navigateurs, mais constitués pour toutes les latitudes, aptes à tous les travaux et à tou-

tes les industries. Si vous suivez d'un bout à l'autre l'enchaînement territorial que ces diverses nations occupent, vous parcourrez successivement les rivages de la mer Rouge, de la boucle orientale de la Méditerranée, des Dardanelles, du Bosphore et de la mer Noire; en sorte que, l'isthme de Suez une fois percé, elles borderont un canal non interrompu, s'étendant du détroit de Babel-Mandeb à Odessa, sur une longueur à peu près égale à celle de la Méditerranée. Je cherche en vain sur d'autres points de la terre une voie commerciale aussi riante, aussi commode, aussi favorablement disposée pour mettre aux moindres distances possibles les uns des autres les produits les plus précieux et les plus divers : c'est moins une voie qu'un immense marché. L'Euphrate et le golfe Persique, la Méditerranée, le Danube, la mer Caspienne, le Don et le Dniéper, sont autant d'affluents qui viennent enrichir ce riche réservoir.

Où veut-on que les peuples établissent des banques, des comptoirs, des magasins, des services de poste, des télégraphes, et tout ce qui unit l'homme à l'homme, si ce n'est le long de cette active et palpitante artère? Où veut-on que se fassent de vastes entreprises, des spéculations brûlantes, et tout ce qui impose à la société une forte organisation administrative et judiciaire, si ce n'est chez les habitants de ces rives pétillantes d'opulence et d'activité?

« Ainsi donc, pour les populations du Levant, depuis Méroé jusqu'à Moscou, il n'y a pas deux avenir possibles; il n'y en a qu'un, c'est l'union. Supposons cette union réalisée, et nous avons sous les yeux un premier groupe international allongé du Nord au Sud, auquel on peut donner le nom de *groupe levantin*.

« On est émerveillé, quand on y songe, du prodigieux degré de prospérité et de puissance que peut atteindre une pareille

fédération. Assis sur trois continents, au cœur même de l'ancien monde, dont il tient sous ses flancs les artères les plus vivantes, les terrains les plus féconds, les populations les plus alertes et les plus industrieuses ; possédant tous les climats, tous les éléments de travail, tous les débouchés et toutes les denrées ; plus vaste et plus riche que l'Europe entière, plus compacte et plus énergique que l'Asie, ce groupe magnifique, une fois formé, serait de force à subjuguier la terre, si la conquête était compatible avec la nature des liens qui feront son existence, et si d'ailleurs des causes et des nécessités analogues ne devaient pas engendrer à ses côtés de semblables groupes internationaux. Nous allons en reconnaître les éléments. Commençons par le versant occidental de l'ancien monde.

XIII

« Les nations civilisées de notre époque ont une forme et un genre d'existence que l'antiquité n'a pas connus, qu'on ne trouve nulle part hors du rayon de la chrétienté, et qui, même dans les limites de ce rayon, ne se rencontrent bien accentués et distincts que là où la pensée chrétienne a marié dans une intime communion des peuples façonnés au droit latin avec telles ou telles des peuplades septentrionales qui renversèrent l'empire des Césars. C'est, comme on voit, à peu près l'étendue qu'embrassait la catholicité avant Luther. En dehors de cet espace, on trouve des populations, des races et des empires; on ne trouve point de nations, dans l'acception moderne du mot. Il existe naturellement entre

toutes les nations civilisées de l'Europe, à peu d'exceptions près, une similitude de mœurs et d'idées qui les place dans une catégorie à part du reste de la terre. Mais, sous le rapport des intérêts matériels, elles sont partagées en deux sections par l'arête remarquable qui prend naissance au nœud de montagnes placé entre l'Italie et la Suisse, et va se terminer, d'une part, en Suède, et de l'autre, à Tunis. Les territoires situés à l'est et à l'ouest de cette arête, dont ils prolongent les versants, ne peuvent évidemment avoir le même réseau de voies commerciales, et partant, les mêmes liens politiques. La section orientale, l'Allemagne, a pour artère la ligne de jonction de l'Adriatique à la Baltique. L'artère de la section occidentale n'est pas moins facile à désigner : c'est la ligne qui joint les Bouches-du-Rhône à celles de l'Escaut. En combinant la circulation qui se prodnait autour de cette dernière ligne

avec celle qui a lieu sur la Méditerranée et le long des confins occidentaux de l'Europe, on trouve un système artériel, un ensemble de liens commerciaux et politiques, qui contiennent le ciment de la plus étroite alliance entre un certain nombre de peuples dont les affinités sont tellement palpables, qu'on risque peu de se tromper en les désignant nominalemeut dès aujourd'hui. Ce sont : la France, l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal, la majeure partie de l'Italie et de la Suisse, la Belgique et la Hollande. Ces divers États composent une fédération internationale à part, que j'appelle *groupe occidental*. Il est à remarquer que ces mêmes États sont précisément ceux dont vous nous avez montré les intérêts le plus sérieusement compromis par la formation du groupe levantin. Il est de fait que cette circonstance pourrait être redoutable pour leur bien-être et leur vigueur politique, s'ils

n'avaient un moyen bien simple d'en prévenir les effets.

« Ce moyen, c'est celui que leur indique, depuis trente ans, l'étoile de la France ; c'est l'exploitation de cette partie de l'Afrique qui leur correspond longitudinalement. Déjà plusieurs d'entre elles y ont des établissements dont une volonté prévoyante peut accroître beaucoup et rapidement l'importance. Déjà tout ce continent est entouré et comme investi par leurs comptoirs, leurs garnisons et leurs stations. L'Afrique n'offre nulle part, il est vrai, des territoires gras et faciles à écrémer comme l'Indoustan et le Bengale. L'homme et le sol y sont également plus difficiles à assouplir au régime d'une abondante production. Mais cette contrée est cependant fertile, et susceptible de payer au centuple le travail et les efforts qui lui seront consacrés. Le climat y promet des merveilles de production agricole. Si l'eau

manque en certaines parties, elle est surabondante dans quelques autres. Encore quelques années d'explorations, d'expériences et d'études, et l'industrie européenne sera en mesure d'étendre sur d'immenses déserts, au moyen de puits artésiens, de barrages, de machines et de canaux, le plus brillant manteau de fécondité et de richesse.

« L'avenir du groupe levantin n'est pas seulement une sommation aux nations occidentales de s'attacher à une pareille œuvre; il est encore ce qu'il y a de plus capable au monde de la faciliter. L'artère latitudinale qui s'étend de Bab-el-Mandeb à Odessa, en se substituant par degrés à l'artère longitudinale dont notre Méditerranée est le principal bassin, ne peut manquer d'éveiller sur les côtes orientales de l'Afrique une activité industrielle dont le rapide contre-coup va donner une importance inattendue aux établissements

que les Occidentaux possèdent déjà au nord et au sud de ce continent.

« Le noyau rationnel de cette fédération a à peine besoin d'être nommé. Qu'on demande au premier venu quelle est la région la plus centrale, le peuple le plus expansif, la société la plus mêlée et la nation la plus homogène qui existe dans le rayon primitif de la catholicité, il répondra : c'est la France. Il faut d'ailleurs au groupe occidental une base morale, solide et régulière, qui ne peut lui être fournie que par un code de droit international propre à régler ses relations intérieures. Les matériaux d'un tel code existent dans les traités et dans les usages diplomatiques actuellement en vigueur ; mais tout cela est sans liaison, sans logique, sans consistance ; il est indispensable, pour le coordonner, en composer un ensemble précis et obtenir qu'on le respecte, de partir de principes convenus, de mar-

cher à un but formulé, et d'établir un tribunal dont le siège soit convenablement situé et permanent. Or quelle est, entre les nations intéressées, la plus apte à fournir ces principes, à indiquer ce but, à devenir le siège de ce tribunal? Le développement progressif des lois, des arts et des congrès politiques dans toute l'Europe le proclame assez haut; cette nation, c'est la France.

« Jetons maintenant un coup d'œil sur l'Allemagne.

XIV

« L'individualité propre, rationnelle et inviolable du massif germanique a été souvent méconnue. Elle est cependant tout aussi bien démontrée par les leçons de l'histoire et les circonstances géographiques

que la séparation naturelle des deux flancs occidental et oriental de l'Europe. Cette séparation, en effet, a cessé momentanément d'exister par le fait de la domination romaine, depuis Octave jusqu'à Constantin; mais la Germanie n'a jamais réellement porté le joug de Rome. Ce qui la différencie des deux parties extrêmes de l'Europe, c'est qu'elle est ouverte au nord, et tend les bras pour ainsi dire aux populations scandinaves, tandis que les deux autres portions, au contraire, s'ouvrent au sud, et tendent à s'unir avec l'Asie et l'Afrique. Cette circonstance a fait de l'Allemagne, en Occident, le dernier et le plus solide rempart de la barbarie. Si quelque chose explique d'une manière plausible le partage opéré par Constantin, c'est à coup sûr la pression incessante que les peuplades septentrionales exerçaient de là sur la partie centrale des possessions romaines, le long du littoral méditerranéen.

Ce partage n'a pas empêché la chute de l'empire d'Occident, mais il a retardé, réservé à d'autres mains, la ruine de celui d'Orient, et surtout prévenu un événement indubitablement contraire au but que la Providence assignait alors à l'activité humaine, la prise de possession du continent américain. En effet, une des raisons principales de l'effort séculaire de la Germanie, avec la Scandinavie pour arrière-garde, contre le midi de l'Europe, est évidemment le besoin instinctif qu'éprouvaient les peuples du Nord de s'ouvrir une issue vers la Méditerranée, cet opulent marché de l'ancien monde. Cet effort machinal, aveugle, sans direction précise dans les temps anciens, et qui n'a commencé à avoir conscience de son objet que vers la fin du moyen âge, gagnait du terrain là où il pouvait, et surtout là où le funet plus proche ou plus pénétrant des biens auxquels il aspirait lui donnait un

surcroît d'énergie. Le mouvement commercial qui régnait sur la Méditerranée pénétrait au cœur de l'Europe par deux percées naturelles, l'Adriatique et le Danube. Le débouchement des peuplades germaniques par l'Adriatique n'aurait rien eu, ce semble, qui pût déranger essentiellement la marche générale de l'espèce humaine; mais son écoulement par les bouches du Danube était faite pour apporter dans le plan de cette marche une énorme perturbation; et c'est justement par là que la masse germanique devait trouver le plus de facilité à se faire jour, attendu la distance à laquelle se trouvaient ces contrées du centre de l'empire, et la faible organisation politique de leurs populations. La mesure prise par Constantin para à ce danger, en prêtant un solide appui aux riverains du Danube, et en rejetant le principal effort des barbares vers l'Occident.

« Cependant, depuis le seizième siècle, l'impulsion donnée aux races caucasiennes par les découvertes de Vasco de Gama et de Christophe Colomb s'est fait sentir à l'Allemagne comme aux autres parties du versant occidental du monde, et cela d'autant plus naturellement que le côté de l'Europe rendu le plus fort autrefois par la manœuvre de Constantin était devenu le plus faible, et réciproquement. Le massif germanique a donc recommencé à peser sur le Midi, exactement dans les mêmes directions qu'avant le moyen âge, mais cette fois avec une appréciation calculée, sinon très-juste, des avantages qu'il ambitionne. Déjà il s'est ouvert l'Adriatique; il s'avance en ce moment pas à pas le long des rives du Danube, brûlant de s'approprier les sources vitales de cette voie précieuse, et dont il s'exagère encore le prix.

« Par le renouvellement de cette double

pression de l'Allemagne, un problème non moins grave que celui dont Constantin trouva si heureusement la solution se pose à la civilisation moderne. Le danger maintenant n'est plus seulement aux bouches du Danube, il est encore sur le golfe de Venise, et voici comment :

« Le retour du commerce des Indes dans ses anciennes voies, à travers le massif levantin, est devenu, pour toute l'Europe, depuis l'expédition d'Égypte, une prévision de la plus haute importance et dont chaque État a mesuré les résultats possibles au point de vue de ses intérêts. L'Autriche occupe une position géographique qui a dû la conduire, une des premières, à tenir compte de cette prévision dans ses plans d'avenir. Le moins que pût faire pour elle, d'après les idées généralement admises, le rétablissement de la prépondérance commerciale de la Méditerranée, c'était de lui donner tôt ou tard

un ascendant impossible à balancer sur le reste de l'Allemagne. Quand l'expérience eut été faite, en Angleterre et aux États-Unis, des propriétés des chemins de fer, et qu'il fut bien démontré qu'aucun moyen de transport n'était comparable à celui-là, sous le rapport de l'économie comme de la vitesse, les avantages commerciaux que l'avenir promettait déjà à l'Autriche semblèrent tout à coup grandis dans une fascinante proportion.

« Si, de Londres à Péluse, vous tirez une ligne droite, elle passe à très-peu de distance de Trieste. De Trieste à la Haie ou à Anvers, supposez une voie ferrée traversant la Bavière et la Franconie et munie d'un service rapide, et vous avez indubitablement obtenu, entre l'Égypte et la Grande-Bretagne, une communication plus prompte que celle par Marseille et la vallée du Rhône. De ce moment, ce n'est plus, comme on le croit, surtout

au profit de la France, mais surtout au profit de l'Allemagne méridionale et occidentale qu'aura lieu la substitution de la route de la Méditerranée à celle du Cap, dans quelque mesure qu'elle s'effectue. Comme l'Autriche est, de tous les États allemands placés sur cette ligne, le plus rapproché de la Méditerranée, et qu'elle est en outre traversée sur une longueur considérable par les provenances du Danube allant rejoindre celles de Trieste au beau milieu de la Bavière, il est infaillible que cet empire, enrichi par une activité mercantile peu commune, devienne un jour le centre politique du monde. Telle est la perspective que caresse, depuis avant 1840, le gouvernement autrichien, et qu'il ne cesse de présenter, avec les variantes nécessaires, au reste de la Confédération germanique, et en particulier aux États du sud-ouest. L'Angleterre, par l'organe de quelques gallophobes passion-

nés, entre lesquels s'est spécialement distingué un certain M. Wagorn qui a longtemps habité l'Égypte, a servi à merveille la tactique du cabinet de Vienne auprès de l'Allemagne, et celle-ci a mordu à l'hameçon avec une avidité qui donne un drôle d'air au sentimentalisme à elle attribué par madame de Staël.

« Au reste, avouons-le franchement, pour quiconque refusera d'admettre le principe sur lequel se base tout le système que je vous expose en ce moment, savoir : la dépossession graduelle, sous le rapport mercantile, de la grande artère longitudinale du globe par les artères latitudinales, le calcul de l'Autriche est d'une justesse difficile à contester. De toutes les objections que j'y ai entendu faire, — et bien des personnes le débattaient devant moi à Alexandrie, à l'époque des expériences de M. Wagorn, — aucune, je vous le déclare, ne m'a paru bien solide. A mes yeux, une

seule raison rend ce calcul inexact, c'est que, pour qu'il se vérifie, il faut que l'Angleterre, point extrême et pôle animateur de la ligne commerciale dont on rêve l'établissement, conserve tout au moins son activité industrielle. Or, il n'est pas plutôt vérifié, qu'il porte à cette activité un coup à peu près mortel. De Trieste à Anvers, il y a place pour une assez belle collection de manufactures; mais ces manufactures, à leur tour, et par une application des mêmes lois économiques, vont avoir à se défendre contre la concurrence des manufactures encore mieux placées des pays levantins et du nord de l'Asie. C'est toujours, comme vous voyez, la querelle des parallèles et des méridiens. Dans cette situation, le midi de l'Allemagne, l'Autriche en tête, doit se voir poussé d'une manière fatale à envahir la Turquie ou à tomber sous les coups des compétiteurs qu'elle ne manquera pas de rencon-

trer sur ce chemin. Il y aurait évidemment là un terrible danger pour le repos du monde, si les vastes intérêts que nous venons de voir travailler à la formation des deux groupes, levantin et occidental, n'étaient assez puissants pour y parer. Le nord de l'Allemagne, sans voir beaucoup plus clair dans cet état de choses que le midi, est mû par des ambitions moins exclusives et moins illusoires. Il a conscience de la véritable mission du groupe germanique, qui est de rattacher à lui et de ranimer les peuples scandinaves ; seulement, il lui reste à se guérir de deux funestes erreurs : sa tendance à l'emploi de la force pour l'accomplissement de cette mission, et son espoir mal déguisé de tirer parti pour lui-même du cours du Danube, en le rattachant à l'Oder et le rendant ainsi tributaire de la Baltique.

« La première de ces erreurs n'a pas besoin d'être mise à nu ; la seconde con-

siste en ceci. Ce qui fait de la Baltique un bassin d'une importance sans pareille pour l'Allemagne, c'est qu'elle baigne la Scandinavie. La Scandinavie, en effet, n'a d'avenir possible que par le travail industriel et la navigation. Les matières premières dont elle a besoin pour ce travail, les denrées de consommation qui doivent le solder, et le peu de convenance qu'il y a pour elle, à mesure que les communications par terre s'améliorent et prennent l'avantage sur les communications par mer, à aller chercher la plupart de ces denrées et de ces matières ailleurs que sur les rives méridionales de la Baltique : voilà ce qui l'unit à l'Allemagne. Mais les marchandises que la Baltique tirera elle-même de mers plus au midi, proviendront généralement ou du bord oriental de la mer Noire, ou des rivages de l'Afrique, c'est-à-dire de Péluse, de Tnnis ou d'Alger. Il me paraît évident d'abord que les envois de l'Afri-

que, lesquels ont pour points de débarquement naturels Venise et Trieste, l'emporteront de beaucoup en quantité sur ceux de la mer Noire, et ensuite, que ces derniers ont une bien plus grande facilité à atteindre la Baltique par la Russie d'Europe que par le Danube. Ce fleuve, d'après cela, serait loin d'avoir, au point de vue de la prospérité matérielle de l'Allemagne, toute l'importance que présente, au point de vue politique, je veux dire international, la partie inférieure de son cours. Il serait dans le même cas que la Méditerranée et la plupart des grandes artères longitudinales, qui ont été les routes nécessaires de notre espèce, tant qu'elle a eu pour première loi le besoin de peupler la terre, et pour guides la flamme et le fer, mais qui se subordonnent aux artères latitudinales, dès qu'il s'agit d'échange libre et pacifique, d'universelle et religieuse civilisation.

L'Allemagne, à plus juste titre que toute autre contrée, peut être prise à témoin de la vraisemblance de cette hypothèse ; car son histoire ne prend un sens et une forme, au sein du pêle-mêle confus de ses éléments, qu'en se concrétant autour de cet objet sommaire : ouvrir et s'approprier la voie la plus avantageuse entre les glaces de la Baltique et le soleil méditerranéen.

« Cet objet est aujourd'hui réalisé. Aussi, le groupe germanique n'est-il plus, à proprement parler, en formation ; il est formé, il ne lui reste qu'à vivre. Qu'il acquière enfin nettement conscience de la direction de son axe rationnel, et de la prépondérance nécessaire du foyer septentrional de cet axe, la Prusse ; qu'il comprenne que c'est vers le nord et non pas vers le midi que la nature l'appelle désormais à s'épancher ; qu'il renonce au leurre de ses ambitions vagues et divergentes pour s'attacher aux inspirations d'un but pratique

et coordinateur; c'est là tout ce qui lui manque pour acquérir une solidité organique inébranlable.

XV

« A l'orient du groupe levantin, c'est-à-dire sur la presque totalité du massif asiatique, l'état social des populations que nous rencontrons ne permet sans doute que de timides et vagues conjectures sur la manière dont elles sont destinées à se grouper. Cependant ce sujet comporte quelques remarques générales qui prêtent à ma thèse un appui digne d'attention.

« C'est sur le penchant occidental de la chaîne dorsale du globe que se trouve le lit de la fédération levantine. Le penchant oriental présente, non loin de l'arête, une contrée généralement plate que bordent

le golfe Persique, l'Enphrate et la mer Caspienne. Une rivalité des plus profondes et un singulier parallélisme de destinées n'ont cessé, depuis le déluge, d'arroser tour à tour du même sang le plateau compris dans ces limites et le bassin dont Byzance fut reine. A voir la manière dont la nature a séparé ces deux régions, on s'étonnerait de leur étreinte acharnée et perpétuelle, si l'on oubliait l'antique importance des routes entre l'Occident et l'Orient et la position que les deux rivales y occupaient. Entre elles brillait l'exploitation du commerce du monde : telle fut la cause de cet antagonisme ardent que j'ai appelé déjà la querelle de la caravane et du vaisseau. Le Coran, pas plus que l'épée d'Alexandre, n'y a pu mettre fin. Maintenant même qu'il a perdu toute énergie, un schisme religieux en garde indélébilement la trace.

« Mais la querelle entre la mer et le désert

est vidée, du moins pour longtemps. Le retour à la vie du bassin byzantin aura son contre-coup habituel sur le plateau central de l'ancien monde. Les Arabes, les Persans et les Tartares ne sont pas morts; ils s'agitent et se raniment, au contraire, visiblement. Ces peuples voyageurs se livreront nécessairement au commerce, et, de toutes les relations qu'ils pourront desservir, il n'y en a pas, dans les conditions où ils vont se trouver placés, qui leur offrent autant d'avantages et soient aussi spécialement leur lot que celles entre le golfe Persique, la mer Noire et la mer Caspienne. Il y aura là, sauf la forme et le caractère, une résurrection des pays sur lesquels la civilisation mahométane jeta son plus vif éclat.

« Dans tout le reste de l'Asie, d'ailleurs, un effet du même genre se produit sous la double pression de l'influence russe et de la domination britannique : les relations

entre le nord et le sud se multiplient de jour en jour ; elles doivent finir par dominer celles entre l'est et l'ouest. Il n'en faut pas davantage pour faire des deux ou trois grandes routes commerciales qui relient la Tartarie à la Chine, au Bengale et à l'Indoustan, les artères de groupes semblables à ceux que j'ai déjà décrits.

XVI

« Enfin, l'Amérique offre à son tour une situation pareille, et plus expressive encore, à nos observations. Jamais plus triste tableau que celui du désordre qui règne d'un bout à l'autre de ce merveilleux et infortuné continent. Son aspect moral est tel ; qu'il ne peut y avoir de témérité à prédire que de profonds changements ne tarderont pas à s'y accomplir.

« Une chose frappe tout d'abord en Amérique : c'est le défaut d'attaches entre l'homme et le sol. L'homme ne connaît ni n'affectionne la terre qu'il habite ; il n'estime que les métaux cachés dans ses entrailles. La terre, cédant à la loi de sa fécondité luxuriante, produit, mais comme au hasard ; elle engendre pêle-mêle la plante utile, le fruit sauvage et le poison ; elle semble reconnaître qu'elle a des habitants et point d'enfants. Peau rouge, peau blanche ou peau noire, tout œil humain qui s'abaisse sur elle la fouille avec cupidité, parfois avec admiration, jamais avec amour : c'est en ce sens qu'elle est vierge. Au sang et aux larmes qui arrosent son sein, s'il se mêle quelques sueurs, ce sont celles de l'esclave et de l'étranger. Aussi reste-t-elle sauvage avec ses forêts et ses bêtes fauves, regardant avec dédain sa grotesque ceinture de civilisation.

« Toutes les races d'Europe ont leurs re-

présentants en Amérique; toutes ont formé là des sociétés destinées à grossir jusqu'aux limites du possible leurs vices et leurs erreurs; et toutes ces sociétés, au-dessus du cachet de leurs origines diverses, portent une même devise, la soif de l'or et le mépris du travail régulier. Leurs formes et leurs aventures politiques ne sont que les fruits logiques de ces sentiments. Sauf les États-Unis et le Brésil, tous les États à constitutions informes qui garnissent le littoral américain s'agitent dans une inquiétude morbide, dans une impuissance radicale à s'organiser. Cela tient à ce que leur existence matérielle n'a point de base. La vente des peaux de leurs bestiaux, l'exploitation des mines, des forêts et de certains produits naturels du sol, la chasse et le trafic: telles sont les occupations et les ressources de leurs habitants. L'agriculture est un travail exceptionnel; aussi ces malheureuses contrées s'appauvrissent-

elles sans cesse au lieu de s'enrichir. Pendant ce temps, chez chaque individu, l'avidité ne fait que croître, comme toute passion vicieuse que rien n'ameinde et ne contient. Le désir de commander, l'esprit de partisanerie, le goût des entreprises hasardeuses et des moyens violents, naissent des habitudes mêmes qu'entretiennent les industries à demi sauvages communément exercées. En quel pays une société peut-elle s'asseoir, de nos jours, sur des éléments pareils ?

« Les États-Unis et le Brésil font exception, ai-je dit, à cette triste situation. Ce n'est pas que, dans ces deux pays, les idées soient plus nobles et la moralité plus grande que dans le reste du Nouveau-Monde; mais les circonstances y ont développé davantage l'agriculture, et c'est là ce qui leur donne une solidité et une prospérité à part. L'un dans le Nord, l'autre dans le Sud, ils paraissent destinés à dominer

et à refondre toutes les misérables républiques qui les entourent.

« Les États-Unis tiennent de la supériorité relative de leur état agricole une confiance en leurs forces, un besoin d'agrandissement et de conquête, qui rappellent en quelque façon l'esprit des premiers Romains. Cet esprit reviendrait sur la terre un peu tard : l'œuvre qu'il accomplit si providentiellement, il y a vingt siècles, dans l'ancien monde, serait une monstruosité dans le nouveau. Mais, somme toute, le caractère entreprenant et industriel des citoyens de l'Union constitue une donnée dont il est d'autant moins possible de ne pas tenir compte, qu'elle est le fait dominant de la situation politique de l'Amérique du Nord. Or, la seule déduction qu'on en puisse tirer, c'est que l'Union est le noyau probable d'une fédération entre la plupart des États de cette partie du globe. Comment cette fédération se formera-t-elle

sans léser les droits acquis de l'ancien continent, ni étouffer les nationalités naissantes qui environnent les Yankees? C'est ce que je ne me charge pas de préciser. Il me semble seulement que les difficultés de la question seraient considérablement amoindries si l'Amérique venait à se voir débarrassée de l'influence fatale du régime républicain.

« Le Brésil est, par le caractère de ses habitants, ses formes gouvernementales et ses conditions d'existence, dans un cas bien différent des États-Unis. Cet immense empire a peu de force expansive. Sa population est médiocrement industrielle et dépourvue de cette hardiesse et de cette ambition nationale qui valent à un État une grande influence extérieure. Fût-elle moins casanière, moins routinière et plus avancée en civilisation, elle est si fort clairsemée sur l'immense surface qu'elle occupe, tellement gênée intérieurement par la mul-

titude inquiétante de ses esclaves, et séparée de la plupart des pays qui l'avoisinent par de si fortes barrières, montagnes ou déserts, qu'il lui serait difficile de songer à autre chose qu'à l'exploitation de son propre sol. Eh bien, cette circonstance est tout au profit de son avenir. Le planteur brésilien, exclusivement et patiemment occupé du soin d'augmenter le revenu de ses domaines, recule pas à pas la limite des terrains cultivés, explore les contrées sauvages, et prépare ainsi à l'État une grande force défensive pour l'heure du besoin. Quand sonnera cette heure? Probablement lorsque les États-Unis, lancés avec l'ambition ardente et insatiable qui les caractérise dans la voie d'agrandissement territorial ouverte à leur activité, inquiéteront des démonstrations de leur orgueil et de leur convoitise les populations de l'Amérique du Sud. La domination des États-Unis, dans cette partie du monde,

serait dépourvue de toute raison d'ordre et de progrès ultérieur, et par conséquent oppressive. L'Amérique du Sud ne peut que la repousser avec énergie, et n'a d'autre point d'appui possible dans sa résistance que le Brésil. La fédéralisation de l'Amérique du Sud autour de cet empire serait, à ce compte, une conséquence nécessaire de celle de l'Amérique du Nord autour de l'Union.

XVII

« Partout donc, sur le pourtour de la terre, nous trouvons des indices plus ou moins clairs du groupement international dont je fais une loi désormais essentielle du développement social de l'humanité. Cette idée, si je ne me trompe, donne raison à tout ce qu'il y a de juste dans les opinions

que vous avez émises aussi bien que dans celles exprimées par notre ami. Il n'y est pas question, comme vous voyez, d'égalité, d'équilibre, de mariage, etc., entre l'esprit et la chair, assis en face l'un de l'autre, aux deux bouts d'une balançoire d'un pittoresque assez difficile à saisir. Je ne pense pas que le soleil se lève ou se couche en Occident d'une autre façon qu'en Orient. Je ne prétends pas non plus que la formation des groupes internationaux amènera tout à coup le règne de la paix universelle et perpétuelle à un moment donné. Je crois seulement que rien n'est plus propre à apaiser graduellement les luttes de peuple à peuple, parce que, de même que deux grands États se décident moins facilement à entrer en lice que deux tribus de Bédouins, de même deux fédérations comme celles que j'ai indiquées s'y décideront plus difficilement encore que deux nations. Outre cela, d'après la direc-

tion des axes vertébraux de ces fédérations, et les territoires tout à fait distincts qui s'offrent à l'épanchement de chacune d'elles, il y a un motif général et systématique pour que leurs intérêts matériels obtiennent la plus grande satisfaction possible, en risquant le moins possible de se contrarier : nouvelle et puissante cause de pacification. Enfin, la grande artère longitudinale, ce théâtre des plus sanglants conflits qu'ait vus l'antiquité, devient, dans le système du groupement international, la véritable *arche* d'alliance des peuples, l'organe de l'unité du genre humain, en reliant les groupes les uns aux autres et les rattachant tous peu à peu à un même faisceau de lois morales et de croyances. Rien ne menace plus d'y intercepter la circulation, parce qu'elle n'est pas absorbante, oppressive pour certaines populations, comme elle le fut dans les temps anciens : elle ne peut plus être assujettie à engraisser le

sensualisme dévorant de tel ou tel empire. Son utilité n'en est que plus grande et plus réelle comme voie commerciale; mais elle a, par-dessus ce caractère, un caractère encore plus réel, plus spécial et surtout plus capable de concourir à l'affermissement de la paix, c'est celui de laboratoire des trésors de la pensée et des règles supérieures du droit.

XVIII

« Quant au rôle que ce système assigne à la France, il n'est peut-être pas aussi vaste, mais il est aussi beaucoup moins vague et moins chanceux que le propagandisme illimité dans lequel s'égare l'imagination de quelques fanatiques d'influence française. Il consiste, — toutes réserves faites contre les corollaires absurdes d'un méthodisme exclusif, — dans l'organisation politique

ou, pour mieux dire, amphictyonique du groupe occidental. Vous allez voir, en étudiant avec moi les conditions de ce rôle, qu'il serait difficile d'en trouver un plus considérable dans l'histoire. A défaut des proportions géographiques de l'empire rêvé par Alexandre, et esquissé plus tard dans le sang par le glaive impitoyable des Romains, il a une grandeur morale qui lui donne le premier rang parmi les plus grandes choses que le Christianisme ait réalisées jusqu'ici.

« Mais, avant d'entamer la question des bases que cette glorieuse tâche doit prescrire à la politique extérieure et intérieure de la France, j'ai besoin de savoir si le phénomène moderne du groupement international et la manière dont j'en ai ébauché les traits généraux ne rencontrent pas d'objection dans votre esprit. Sur un tel chapitre, j'eusse pu facilement, — sans même tomber dans de trop puérides sup-

putations, — entreprendre une dissertation à laquelle n'eût pas suffi cette soirée ; mais, outre que j'ai plus de chance de me faire comprendre en me contentant de répondre aux difficultés que vous me présenterez, et qui seront vraisemblablement les plus naturelles, il me sera, je crois, facile de ne faire, de leur solution et de l'étude du rôle politique de la France, qu'un seul et même sujet. — Quant à moi, dit alors le Saint-Simonien, je n'aurai aucune peine à admettre votre hypothèse d'un groupement de l'humanité par faisceaux de nations. C'est une idée que j'ai plus d'une fois entrevue, et qui ne serait, après tout, que l'application dans l'ordre politique, et sur une grande échelle, des deux plus féconds principes de l'industrie moderne, l'association et la division du travail. Mais je crois bon de vous faire observer que cette hypothèse, loin d'infirmier en rien le régime pacifique dont je fonde

l'espérance sur les rapports actifs de l'Occident et de l'Orient, semble conçue tout exprès pour en développer une des conditions. Vous ne voulez pas que les Orientaux possèdent, au moins en principe, une supériorité matérielle faisant équilibre à la supériorité intellectuelle que nul de nous ne conteste aux Occidentaux. Soit! Mais prétendrez-vous que le grand mouvement d'idées qui doit se produire sur la ligne mettant en communication les deux races, et sur lequel vous comptez particulièrement pour faire cesser peu à peu la guerre parmi les hommes; prétendrez-vous que ce mouvement pourrait avoir lieu, s'il n'avait pour véhicule une circulation active de produits échangeables? Je sais d'avance que vous n'irez pas jusque-là. Vous venez de dire que la grande artère longitudinale donnera toujours passage à un commerce considérable. Quelques instants avant, le docteur avait exprimé l'opinion que l'Oc-

cident et l'Orient se balançaient, sous le rapport de la production, en ce sens que, d'un côté, c'est l'homme qui produit davantage, de l'autre, c'est le sol. Si je vous ai bien compris, cette opinion du docteur n'est point au nombre de celles que vous repoussez. Eh bien, il n'en faut pas davantage pour nous mettre à peu près d'accord. Qu'importe, en effet, que ce soient deux races, ou que ce soit l'homme et le sol qui doivent entrer en communion pour engendrer le règne de la paix? Ne sont-ce pas toujours deux termes respectivement correspondants à l'intelligence et à la matière? Et si ces deux termes sont dans une corrélation telle qu'on ne puisse les disjoindre ou sacrifier l'un à l'autre sans fomenter la discorde dans le monde, tandis que leur union amène naturellement l'harmonie et la paix, n'en faut-il pas conclure à la nécessité incessante et indéfinie de leur concours, c'est-à-dire, en somme,

à leur égalité? — Vous êtes invincible, mon cher Charles, répartit vivement le docteur, comme celui à qui s'adressait l'observation ouvrait la bouche pour y répondre; — votre thèse a des points d'appui réellement inébranlables. Formulez-la plus rigoureusement encore; dites-nous que le dessous et le dessus, le moins et le plus, le petit et le grand, la terre et le ciel, sont des termes qui s'équivalent, et si Léopold vient à bout de vous, je le tiens pour un habile homme. Mais tout cela, par malheur, commence à rester un peu en dehors de la question, et je crois qu'il y a des difficultés plus sérieuses à opposer à l'idée de notre ami, idée que je n'appelle sienne, au reste, qu'à cause de la manière neuve et assez logique dont il la systématise. Ce rattachement politique des principales artères latérales du globe à la grande artère longitudinale, qui figure ainsi la colonne vertébrale du genre humain, dont elle résume

l'existence, dans l'avenir comme dans le passé, a quelque chose de captieux. L'artère longitudinale conserverait, d'après cela, dans la mesure des possibilités humaines, toutes les propriétés vivifiantes et pacificatrices que vous lui attribuez, mon docte théologien ; mais remarquez bien qu'elle les tirerait précisément de ce que, grâce à la fonction relativement matérielle des artères latitudinales, elle se trouverait dégagée de cet affluement de cupidités nationales et individuelles qui la jonche aujourd'hui de tant de causes de collision, tandis qu'au contraire, si vous y supposez un affluement pareil, ou dix fois plus fort, d'émissions intellectuelles, quelles qu'elles soient, le génie chrétien, désormais vainqueur dans l'arène de la pensée, dominera tout, et la paix deviendra la foi et la volonté du monde. Mais voilà que je fais comme vous et sors de la question ; il vaut mieux que je m'adresse à Léopold. »

CHAPITRE II.

CONGRÈS GÉNÉRAL ET CONGRÈS PARTIELS OU FÉDÉRATIFS.

I

« Vous voyez, cher ami, que je ne suis pas trop hostile à votre hypothèse. Le principe en a incontestablement été pressenti par les plus grands génies politiques des derniers siècles, notamment par les deux souverains dont la mémoire est la plus chère à notre pays, Henri IV et Napoléon I^{er}. Toute la politique de ces deux grands hommes respire une sorte de prévision du fédéralisme international dont

•

vous faites, dès ce jour, la loi de formation et de coordination des peuples occidentaux. Votre division de l'Europe en trois parts, bien qu'il puisse sembler plus naturel au premier abord de n'en faire que deux, empire d'Orient et empire d'Occident, a plusieurs avantages sur celle-ci : elle est plus juste en droit, plus conforme aux convenances géographiques, et partant moins impraticable. Eh bien, avec tout cela, je crains bien, mon bon Léopold, que votre plan d'organisation européenne ne soit encore qu'une illusion.

« Quels qu'aient été les vues et les sentiments de Napoléon, l'Europe n'y a rien compris et n'en a pas tenu compte. Elle a regardé le grand homme comme aspirant, ni plus ni moins que Charles-Quint, à la monarchie universelle, et s'est mise à parachever, pour lui résister, ce système d'entravement réciproque des grandes puissances qu'on appelle l'équilibre européen.

Dans les conditions actuelles de cette combinaison, le moindre changement territorial, le moindre mouvement dans l'assiette accoutumée des alliances, la plus petite modification dans la constitution intérieure d'un État, sont de très-grosses affaires : comment donc appeler la réalisation de votre hypothèse ? Une fédération internationale a beau différer foncièrement de la fusion de plusieurs peuples en un même empire, elle n'en implique pas moins un centre, un siège amphictyonique, c'est-à-dire une présidence morale qu'aucun des cinq grands États existants ne se soucie de céder à l'un quelconque de ses voisins. Il m'est tout à fait impossible d'imaginer quel concours d'événements décidera jamais l'Angleterre à reconnaître à la France, et l'Autriche à la Prusse, la préséance effective qu'exige l'organisation des groupes germanique et occidental. Dans le Levant, c'est encore pire. Là, ce n'est pas de l'in-

fluence immédiate du centre rationnel du groupe que vous faites dépendre la formation de celui-ci; c'est de la vitalité des parties extrêmes. En vérité, vous faites honneur à ces parties d'un désintéressement, d'une abnégation que rien n'égale. Il faut que le monde soit, à vos yeux, bien changé depuis que Méhémet-Ali et le czar Nicolas ont cessé de vivre...

« Après la difficulté de la centralisation des groupes, vient celle de leur délimitation. Entre l'Allemagne et le Levant, vous vous gardez d'émettre aucune conjecture sur la manière dont la limite sera tracée, et j'approuve fort votre réserve. Quant à la ligne de démarcation que vous tirez, en termes généraux, entre les deux fédérations occidentale et germanique, la chaîne de montagnes à peu près continue dont elle se compose lui donne bien une certaine apparence de logique; mais elle vous conduit à une présomption tout à fait inadmissi-

ble, celle du partage de l'Italie entre deux groupes internationaux différents. L'autonomie de la péninsule italienne est une condition *sine quâ non* de son indépendance, et son indépendance, un vœu du droit des gens contre lequel vous ne sauriez vous élever sans saper par la base votre système.

« Enfin, — nouvelle et embarrassante face du dilemme! — vous ne comptez vraisemblablement pas sur la force des armes pour réaliser votre idéal, puisque vous nous le présentez justement comme un moyen de pacification, et qu'il est impossible que vous n'aperceviez pas à quelle levée de boucliers s'exposerait la première des cinq grandes puissances qui entreprendrait à main armée l'organisation d'un de vos groupes. Vous comptez donc sur les voies pacifiques, sur l'instinct des populations, sur la logique de leurs intérêts... Ah! mon ami, qu'est-ce que tout cela en face des

immobiles remparts de notre fameux équilibre européen?... »

II

— « Vos objections, répondit Léopold, sont celles auxquelles je m'attendais; et je ne les crois pas extrêmement difficiles à résoudre.

« Je réponds d'abord à la dernière par une observation générale. Vous avez certainement raison de penser que je ne compte pas sur la force des armes pour le groupement international de l'Europe. C'est uniquement de l'application de plus en plus générale et éclairée des vrais principes du droit et de l'économie publique que j'attends ce résultat. Mais la convenance de cette application est une loi de source supérieure qui n'a pas attendu,

pour apparaître à l'esprit humain, qu'il y eût des cités, des nations et des fédérations internationales; elle existait rudimentairement, sinon comme règle pratique, dans le cœur des premiers hommes qui aient vécu en société, sous la tente de la tribu ou sous le chaume de la bourgade. Si le sentiment en est plus vif, plus net, plus pratique aujourd'hui, à quoi supposez-vous que nous en soyons redevables? Aux lettres, aux sciences, aux beaux-arts? Oui, sans doute, en partie; mais en plus grande partie encore à la guerre, croyez-le bien. Les premiers objets d'art ont été des armes; les premiers poèmes ont chanté des combats. Je ne puis donc, *à priori*, et d'une manière absolue, prétendre que la guerre ne figurera jamais parmi les moyens de réalisation du régime international que je vous annonce. Je reconnaitrai seulement avec vous que, si quelqn'une des nations dont l'ascendant moral est un des

éléments de formation des groupes se trouvait amenée dans l'arène meurtrière, il faudrait absolument que l'égide du bon droit, de la générosité et de la sagesse fût la première pièce de son armure, pour que la lutte ne retardât pas la formation dont il s'agit au lieu de l'avancer.

III

« Maintenant, pour en finir avec tout ce qui ne me paraît pas appartenir au fond même de la question qui nous occupe, je vais vous prouver que nous sommes plus près que vous ne croyez de nous entendre, en ce qui concerne l'Italie. Je ne traiterai, d'ailleurs, que par exception et pour me laver du reproche que votre observation renferme, ce cas de délimitation interfédérative. En général, ces problèmes rela-

tifs à la délimitation des groupes touchent par tant de points au problème plus vaste et plus capital de leur centralisation, que la nature synthétique de notre étude nous permet de nous restreindre à ce dernier.

« L'Italie est un pays à part, aussi parfaitement distinct du centre que de l'occident de l'Europe, et qui, véritable presque île, appartient même moins à ce continent qu'à la Méditerranée.

« Cette circonstance est ce qui explique comment, en dépit des invasions, des guerres intestines et des influences étrangères qui ensanglantent son sol depuis deux mille ans, ses habitants ont conservé, à quelques nuances près, le même langage et une incontestable consanguinité. Je ne songe donc point à nier les droits de l'Italie entière à l'indépendance : loin de là, je suis persuadé que, précisément à cause de sa situation essentiellement mitoyenne,

toute domination étrangère sur l'une quelconque de ses parties rend matériellement impossible l'équilibre européen, et j'en conclus que la force des choses arrachera tôt ou tard l'illustre Péninsule au joug écrasant de l'Autriche.

« Mais, ces réserves faites, je considère l'Italie dans ses conditions individuelles, et voici ce que j'aperçois. Ce riche pays, placé et conformé de manière à vivre surtout par ses côtes, ne peut pas ne pas prendre une part considérable au mouvement commercial et industriel du monde. Or, sous ce rapport, elle présente trois parties dont les affinités sont complètement divergentes, savoir : 1^o le bassin vénitien, porte de sortie de l'Allemagne; 2^o le bassin génois, quasi-dépendance du golfe de Lyon; et 3^o les Deux-Siciles, dont l'avenir commercial, après avoir, pendant quelques années, puisé des forces en Orient, se donnera infailliblement pour but une

seconde conquête de Carthage, conquête de forme moderne bien entendu.

« La topographie de la péninsule italique répond fidèlement à cette répartition. La moitié septentrionale de l'Italie, comptée du lac de Côme à Pérouse, se compose d'abord de la vallée du Pô partagée en deux régions distinctes et de force à peu près égale par l'Enza et l'Adda. On peut comparer ces deux régions contiguës à deux vastes glacis se touchant par le pied. L'un de ces glacis sauvegarde la frontière française; l'autre, celle de l'Allemagne. Là est justement la raison de leur égale indépendance vis-à-vis de l'étranger, mais en même temps de leur séparation; car, s'ils ne formaient qu'un État, les fluctuations possibles de cet État menaceraient aussi bien tantôt l'Allemagne, tantôt la France, que la sujétion de l'une des deux parties à cette dernière puissance ou à la première.

« Des sources de l'Enza à Pérouse, s'étend une portion de pays qui a pour trait caractéristique une ligne de faite au lieu d'un thalweg, et dont les deux versants se rattachent logiquement, sous le rapport commercial, aux deux bassins de Venise et de Gênes, et sous le rapport défensif, aux deux massifs opposés de la Lombardie et du Piémont. C'est pourquoi je la regarde comme complétant la moitié septentrionale de l'Italie.

« Quant à l'Italie méridionale, bien qu'elle ait aussi deux versants et touche à deux mers inévitablement rivales, il n'est cependant possible d'y voir qu'un seul et même État : ses atténuances maritimes sont vagues et secondaires partout ailleurs qu'en Sicile, où se trouve son principal foyer d'activité.

« Voilà donc d'abord en Italie trois royaumes parfaitement séparés : 1^o le Lombardo-Vénitien, comprenant les territoires de

Reggio, Modène, Bologne et Rimini; 2^o le Sardo-Piémontais, comprenant Milan, Plaisance, Parme, Castelnovo et le grand-duché de Toscane, au moins jusqu'à l'île d'Elbe; 3^o enfin les Deux-Sicules.

« Entre ces trois royaumes, qu'il faudrait être aveugle pour confondre, il n'existera pas même de motif d'alliance, si vous supposez la France, l'Autriche et l'Angleterre bien et dûment empêchées par la barrière des mœurs et des conventions internationales de l'Europe de dominer ou convoiter respectivement le Piémont, la Lombardo-Vénétie et la Sicile; mais, en attendant que cette barrière s'élève, et pour qu'elle s'élève, il faut un bouclier à l'indépendance de l'Italie, j'allais dire à la tranquillité de l'Europe; et où trouver ce bouclier, sinon dans une fédération défensive des trois États que nous venons de distinguer? Une circonstance remarquable, dont il me reste à parler, de la topographie

de la Péninsule, semble précisément voulue par la nature en prévision d'une fédération semblable. D'Ancône aux bouches du Tibre, c'est-à-dire sur la ligne de séparation des États siciliens avec le territoire à double caractère qui compose l'Italie septentrionale, existe un espace de terrain qui, par ses formes, sa situation et les conditions d'existence de ses habitants, échappe à toute classification. Vous avez reconnu un quatrième royaume italien, les États de Rome. Il n'y a pas plus de raison naturelle pour que cette contrée fasse partie du royaume de Naples que du Piémont ou de la Vénétie, et, comme État, un lambeau de la Toscane l'arrondirait mieux que les légations. Quand on songe, à côté de cela, combien il serait avantageux, pour que l'union militaire des trois royaumes-frontières ne donnât pas une sorte de prépondérance à l'un d'entre eux et leur fût également utile à tous ;

quand on songe, dis-je, combien il serait désirable qu'il y eût, à leur point de contact commun, une place d'armes centrale où se combineraient leurs mouvements et se répartiraient leurs moyens, on ne peut qu'admirer l'immense service que Rome semble prédestinée à rendre à l'Italie. Me direz-vous que Rome, siège de la papauté, ne peut accepter un rôle spécialement militaire? Mais, à défaut de Rome, Pérouse est encore mieux placée pour servir de centre à l'organisation *défensive* de la Péninsule. Le réduit militaire de l'Italie centrale est au lac de Trasimène.

« Vous voyez par ces conclusions, mon cher Docteur, qu'au fond nous sommes d'accord sur le fait de l'unité de l'Italie. Seulement, vous y voyez, vous, une chose absolue et permanente, tandis que moi, je n'y puis voir qu'une circonstance provisoirement et préventivement nécessaire, qui perdra sans cesse en importance et en

réalité, à mesure qu'augmentera la sécurité du pays, sous l'égide victorieuse du droit des gens.

« Or, réfléchissez maintenant que les motifs de rapprochement dont je fais dépendre les progrès du groupement international constituent un lien d'une nature entièrement différente, susceptible sans doute de devenir défensif, si la cause du droit l'exigeait, mais avant tout social, commercial, économique; réfléchissez à cela, et vous comprendrez comment, sans nier en rien l'autonomie militaire de la péninsule italique, j'en rattache cependant les diverses parties à deux groupes séparés, savoir : la Lombardo-Vénétie au groupe germanique, et les États piémontais, Rome et les Deux-Sicules, au groupe occidental. Rome peut-elle désertir l'alliance des peuples latins ? »

« Un dernier mot sur cette question de la délimitation des groupes. La Suisse, à côté

de l'Italie, les provinces Rhénanes, à côté de la Suisse, le Holstein et le Danemark, à côté des provinces Rhénanes, ne présentent-ils pas tous une situation analogue à celle que nous venons d'examiner? Est-ce que les mots *fédération* et *séparation* ne s'accolent pas sans cesse le long de l'arête que je donne pour limite aux deux groupes germanique et occidental, et n'en suivent pas le trait aussi fidèlement que l'écriture, tracée pour indiquer le nom d'une rivière, suit les inflexions de cette rivière sur une carte de géographie? Que des difficultés de constitution internationale résultent de cette circonstance tout le long de cette même arête, sauf en Suisse, où le problème paraît décidément résolu, c'est ce qui ne saurait vous surprendre; mais ces difficultés infirment-elles le fait de délimitation à venir contre lequel elles s'élèvent? Au contraire, elles le prouvent par leur caractère et leur continuité. Une chose

importante à noter encore, c'est que, si la solution de toutes ces questions de mi-toyenneté interfédérative rencontre tout d'abord de graves dangers de conflit, elle n'en doit pas moins, une fois obtenue, fournir au maintien de la paix une de ses garanties les plus solides. Organisez comme la Suisse toute la bande territoriale que je vous ai indiquée, du passage du Sund au cap Passaro, et je ne vois pas quel champ de bataille va rester ouvert entre le centre et l'occident de l'Europe.

IV

« Abordons enfin le chapitre des causes générales qui me paraissent devoir triompher, soit pacifiquement, soit par la guerre, de l'obstacle le plus réel que vous me citez à la formation des groupes internationaux et au rôle de la France, c'est-à-

dire, de la constitution actuelle du concert européen. Il serait assez curieux que ce concert, infailliblement destiné à se transformer, parce que rien n'est immuable sur la terre, ne pût se modifier d'une manière acceptable à la raison que pour devenir le plus précieux instrument de l'organisation qu'il empêche aujourd'hui.

« L'esprit de solidarité qui préside au concert des grandes puissances, et, par ce concert, à l'équilibre politique de l'Europe, naquit, il y a mille ans, sous la bannière des croisades. Les ressorts qu'il met en œuvre, et qui sont : les règles et coutumes diplomatiques, les traités et les congrès, méritent incontestablement d'être rangés parmi les plus beaux produits de la civilisation chrétienne. Mais que dire de l'étrange régime international que ces ressorts entretiennent actuellement? On prendrait pour un sarcasme son nom de *concert*. De jour en jour, l'effectif des ar-

mées permanentes devient plus formidable. Les clauses des traités, les décisions des congrès sont tiraillées et fanssées, au moment de l'exécution, par des interprétations contradictoires qu'aucune vue supérieure, aucun sentiment commun, si ce n'est la peur qu'on a les uns des autres, ne règle et ne concilie; et les choses sur lesquelles l'accord paraissait le mieux assuré sont indéfiniment remises en question. Les suites du congrès et du traité de Paris en fournissent un palpitant exemple.

« Il est vrai que les modifications apportées par ce mémorable congrès dans la composition internationale du soi-disant concert européen sont peut-être pour quelque chose dans ce résultat. Certes, les papes qui firent éclore autrefois le germe des modernes assemblées diplomatiques, sous l'étendard de la croix, prévoyaient peu que l'empire ottoman en ferait un jour partie, et que l'intégrité de cet empire en

deviendrait la principale, sinon l'unique devise. Sans regretter aucunement cette circonstance, au point de vue des progrès de la sociabilité humaine, il est permis d'y voir un trait de physionomie trop anormal pour n'avoir pas sa signification. L'admission de la Turquie dans le concert européen y a porté à six le nombre des grandes puissances, qui présentent de cette façon les trois paires d'amies traditionnelles que voici : la Russie et la Porte Ottomane, la Prusse et l'Autriche, la France et la Grande-Bretagne. Il a fallu cela pour que toutes les parties importantes de l'Europe se trouvassent représentées dans les congrès. Les Horaces et les Curiaces n'étaient pas plus également rangés en arrivant dans l'arène.

« Tâchons d'assigner un sens et un avenir à cette étrange composition.

« L'Europe est une division assurément naturelle sous le rapport géographique,

mais sans justesse et sans réalité sous le rapport social. Elle n'a, à ce dernier égard, qu'un trait d'ensemble, c'est une grande force d'expansion. Or, cette force, qui est en même temps un impérieux besoin, détruit son unité à l'aide des barrières mêmes qui la détachent, sur la mappe-monde, des autres continents. Que sont en effet ces barrières? Des mers, des bosphores et des détroits. Dans un état de civilisation avancé, ce ne sont pas là des barrières, mais des chemins; si bien qu'on pourrait mesurer le degré de civilisation, de vitalité et d'expansivité de chaque peuple d'Europe à l'étendue relative de son littoral, si les deux péninsules n'offraient d'aussi douloureuses exceptions à cette règle.

« Cette propriété des bosphores et des mers, si contraire à l'unité sociale de l'Europe, est, d'autre part, la chose qui seconde et explique le mieux l'individualité dis-

tincte de chacun des trois massifs ou groupes dont je vous ai signalé la présence dans le cercle de notre continent. Est-ce bien la chaîne de montagnes dont je vous ai parlé qui sépare, politiquement, l'occident de l'Europe de sa partie centrale? On peut encore mieux dire que c'est l'attraction différente qu'exercent, sur celle-ci, l'Adriatique et la Baltique, sur celui-là, l'océan Atlantique et la boucle occidentale de la Méditerranée. Sont-ce des obstacles territoriaux qui s'interposent entre l'Allemagne et les populations slaves, musulmanes et grecques? Non, c'est la rivalité de leurs droits respectifs sur la Baltique, la mer Noire et la boucle orientale du bassin méditerranéen.

« Mais cet antagonisme de groupe à groupe n'est rien en comparaison de celui qu'une inévitable compétition aux mêmes avantages, et notamment à la préséance politique, fait naître entre les deux portions

nord et sud de chaque groupe en particulier. Leur rivalité est comme toutes les rivalités intestines, incessante et tenace, en raison de la difficulté de partager les privilèges qui en font l'objet. Il faut absolument que la supériorité demeure à ce côté-ci ou à l'autre pour que la lutte cesse ; et le concert des grandes puissances a précisément pour but d'empêcher, dans chaque groupe, l'établissement de cette supériorité. Il manquait évidemment à ce concert, pour qu'il ne pût faillir à son but, de se composer, comme aujourd'hui, de six moitiés réunies pêle-mêle, et dont chacune est attirée par toutes les autres, excepté par sa pareille...

« Si la pratique du droit des gens s'accommode mal d'un tel régime chez les peuples au milieu desquels il est établi, elle en souffre infiniment plus encore dans tout le reste de l'humanité, et cela se conçoit. Aucune grande puissance n'admet la com-

pétence des congrès dans les affaires qui la concernent, en dehors du cercle, bien incomplet cependant, des questions reconnues d'avance comme intéressant le maintien de l'équilibre. La Russie ne se soucie pas plus de l'immixtion de l'Europe dans sa politique en Circassie, en Perse ou sur les rives de l'Amour, que l'Autriche sur les eaux du Danube, et l'Angleterre à Canton, à Hérat, voire même à Périm ; et comme ces puissances ont à peu près toutes les mêmes injustices à se reprocher, au delà du rayon juridique ordinaire de leur concert, elles éprouvent naturellement une égale répugnance à voir s'étendre la portée de ce rayon. Cela ne les empêche pas toutefois de chercher au sein même du tribunal dont elles récusent la compétence, par des alliances dont le prétexte est toujours facile à trouver, des points d'appui pour l'accomplissement de leurs usurpations respectives, et des garanties contre

les réclamations qu'elles pourraient faire naître, nonobstant leur titre de faits accomplis. De sorte que, d'une part, elles comptent assez sur l'impuissance du concert européen pour ne pas craindre la répression de leurs méfaits, et, de l'autre, elles s'aident du seul genre de force qui soit en lui pour les commettre.

« Telles sont les bases du Code de droit public que les nations chrétiennes enseignent par leur exemple à toute la terre.

« Il est également palpable que la situation et les conditions d'existence si différentes des divers Etats admis dans le concert les rendent généralement impropres à se juger les uns les autres. La Prusse et l'Autriche n'ont pas de colonies et n'en auront jamais; elles diront volontiers: Périssent les colonies plutôt qu'un principe, pourvu que le principe dont il sera question soit une thèse favorable à leurs vues. L'empire ottoman, dans la plus belle posi-

tion maritime qu'il y ait au monde, n'a qu'une marine insignifiante, et ne saurait porter dès aujourd'hui un bien vif intérêt aux questions qui se débattent sur les rivages de la Chine et du Canada. Sans doute cette magnifique contrée peut être appelée bientôt à prendre rang parmi les États maritimes ; mais le Brésil y comptera peut-être avant elle, et l'Union américaine y compte déjà. D'ailleurs, quand elle y prendra rang, ce sera moins comme nation européenne que comme portion de l'Afrique ou de l'Asie, attendu qu'elle n'a pas de ports plus propres à lui fournir des relations de commerce avec les contrées éloignées qu'Alexandrie, Suez, Smyrne, Lat-
taquié et Beyrouth.

« Nous retrouvons dans cette suite d'anomalies et de particularités étranges l'influence funeste des fausses idées qu'on s'est faites sur le rôle possible du continent européen : chose toute simple ; car si,

d'une part, en attribuant à l'Europe une valeur comme ensemble international, on a divisé l'humanité en continents au lieu de la diviser en entités humaines, et admis en principe un fait nécessairement hostile au fonctionnement et à l'organisation de ces entités; de l'autre, en restreignant par privilège à l'un de ces continents la coutume des assemblées internationales, on a mis au service du désordre que l'on consacrait sur ce même continent l'expansivité universelle dont ses populations sont douées. En autres termes, on a admis, entre le tout et ses parties rationnelles, une unité chimérique, discordante, également défavorable aux besoins de celles-ci, aux droits de celui-là, et à la conciliation de ces droits et de ces besoins.

« Il y a longtemps que les publicistes les plus accrédités ont été frappés de ce déplorable état de choses, et se sont préoccupés des moyens d'y porter remède. Trois

améliorations que le cours des choses tend de plus en plus à rendre possibles, ont été particulièrement réclamées par eux : 1° la substitution d'un congrès permanent aux congrès spéciaux et temporaires qu'on est contraint de former à chaque événement grave qui vient remettre en question la situation faite à tels ou tels États; 2° l'élargissement graduel du concert international auquel ce congrès permanent servirait de base, par l'admission dans son sein de tout État étranger à l'Europe que des relations commerciales étendues mettraient fréquemment en rapport et en concurrence avec nous. Par cette mesure, le congrès cesserait peu à peu d'être européen pour devenir général; 3° l'admission des États européens de second ordre.

« La première de ces trois innovations aurait l'avantage de mettre désormais les grandes puissances en garde contre la passion qui leur dicta jadis de si imprudents

traités, sous l'empire de préoccupations accidentelles, et d'amoindrir l'inconvénient de leurs erreurs passées et futures par la possibilité continuelle d'y obvier sans éclat. Une seule difficulté semble s'opposer encore à l'établissement d'un congrès permanent; c'est celle du choix de sa résidence. Cette difficulté n'a rien de bien profond, et il est d'autant plus permis de croire qu'elle sera prochainement résolue, qu'en réalité le congrès permanent existe déjà ou peu s'en faut depuis 1854: il n'est pas probable que les circonstances s'arrangent de manière à le faire tomber en désuétude. Mais la permanence, fût-elle le résultat d'une convention formelle, ne changera ni la composition ordinaire des grandes réunions diplomatiques ni l'esprit qui y règne, et ce sont là les principales causes du mal. A ces causes fatales, les deux autres réformes indiquées, savoir: l'extension du concert de l'Europe aux autres continents,

et l'admission, dans les congrès, des États de second ordre, peuvent seules remédier avec efficacité. Malheureusement, elles semblent assez loin encore d'être praticables dans une mesure décisive.

« Constatons toutefois combien elles seraient justes, avantageuses, et combien, par conséquent, il est permis d'en espérer tôt ou tard la réalisation.

« Une seule puissance non-européenne est, dès ce jour, parvenue à une importance commerciale capable de motiver son admission dans le concert des grands États de notre continent; c'est l'Union américaine. Il suffit d'observer l'attitude de cette puissance, et en Amérique et en Asie, à côté de nos flottes et de nos établissements, pour comprendre tous les embarras qu'elle peut causer à l'Europe par sa position isolée et exceptionnelle. Outre que cette sorte d'irresponsabilité sauvage la jette à chaque instant dans des aventures

qui compromettent à l'improviste tous nos intérêts commerciaux, n'est-il pas clair que son intervention dans un différend de l'Angleterre avec la France ou avec la Russie pourrait, à un moment donné, amener les complications les plus inattendues et les dangers les plus graves pour la tranquillité européenne? Que sera-ce donc si nous supposons le Brésil, puis, bientôt après, quelque autre État africain ou asiatique, parvenus à leur tour au même degré d'activité et de puissance que possèdent les États-Unis, et dans une situation semblable par rapport à nous? L'Europe, alors, aura eu beau travailler à corriger, consolider et améliorer son organisation internationale, l'ordre et la paix seront moins que jamais assurés chez elle. Il faudra qu'elle en vienne, pour reconquérir son repos, à un immense effort qui ne peut aboutir qu'à une immense ruine, Dieu sait de quel côté. Mais imaginons, au

contraire, l'Union américaine, chef de file des puissances non européennes en voie de formation, rattachée au concert des peuples civilisés. La première conséquence évidente de ce fait, c'est de mettre fin au duel de coups d'épingle, accidenté de coups de canon qui est aujourd'hui le fond de ce qu'on appelle si bénévolement l'équilibre de l'Europe. Ce n'est peut-être pas l'équilibre qui y gagnera, mais si ce n'est pas lui, c'est le bon sens et la justice : seconde conséquence non moins évidente que la première, car les principes du droit des gens triompheront avec d'autant plus de certitude, qu'ils seront plus largement débattus et plus solidement appuyés.

V

« L'admission des puissances européennes de second ordre dans les congrès se fonde

sur des arguments plus incontestables encore. Si un État, grand ou petit, a une raison d'être, et qu'on s'avoue obligé de respecter son indépendance, c'est être peu conséquent avec soi-même que de lui refuser la faculté de stipuler pour son compte dans le règlement de questions qui intéressent la totalité du continent dont il fait partie. Quant à l'objet si désirable de faire cesser le duel des grandes puissances de l'Europe, la présence de ces petits États dans les congrès y serait tout aussi efficace que celle des grands États non européens. L'usage qui restreint la composition ordinaire des grands conseils diplomatiques aux représentants des puissances de premier ordre ne peut, en effet, être séparé de la défiance qui y préside. A quoi bon, semble-t-on dire, tenir compte des nations dont nous n'avons pas peur ? Aussi voyez agir, au sein de ces conseils, deux grands États rivaux d'influence dans un

même massif territorial. Les suggestions de leur rivalité tiennent tant de place dans leurs préoccupations, qu'ils n'ont guère le loisir de songer au fond, au côté utile et positif des questions qui se débattent. Si vous introduisez dans la discussion un quelconque des petits États de l'Europe, il se trouvera nécessairement faire partie du même cercle international qu'un de ces couples rivaux, et prêt à venir en aide à celle des parties dont la thèse s'accordera le mieux avec ses intérêts et ses tendances. Admettez-en un second, puis un troisième du même massif, et, dans ce massif, se trouvera tout de suite établie une chance aussi positive que légitime en faveur de l'opinion la plus conforme à l'intérêt commun.

« Rien donc ne semble plus juste et plus désirable que ces deux mesures : l'extension du cercle ordinaire des congrès aux grands États non européens assez civilisés

pour y prendre part, et l'admission, dans ce cercle, des États de second ordre qui gravitent autour de nos six grandes puissances, tels que la Hollande, la Belgique, le Piémont, les Deux-Siciles, etc.

VI

« Eh bien, ces deux mesures, si incontestablement avantageuses tant que l'application en demeure limitée aux quelques pays étrangers ou européens que nous avons pris pour exemples, ne donnent plus pour résultat qu'une impossibilité ridicule, si on les suppose réalisées dans de très-vastes proportions. Comment concevoir un conseil amphietyonique composé des représentants de toutes les nations civilisées du monde? Qui ne voit combien les questions particulières à deux ou à

trois puissances, peut-être secondaires, y seraient mal à l'aise pour se déployer avec cet appareil de détails qu'exige leur élucidation, et combien, par contre, les questions d'intérêt humanitaire y seraient mal comprises par les nations à qui le rayon de leur influence politique n'a pas donné le sentiment des conditions d'ordre qui seules rendent pratiques les combinaisons étendues?...

« Mais ces inconvénients ne sont pas assez proches pour empêcher dès l'abord la double modification que je viens d'indiquer dans la composition des congrès. Quand ils commenceront à se faire sentir, que sera-t-il arrivé? Les congrès ne sont pas les seuls moyens que possèdent les nations de correspondre et de se consulter. Les rapports directs et continus des cabinets et des ambassadeurs jouent même, dans leurs relations, un rôle beaucoup plus efficace, quoique moins solennel. Il sera donc

arrivé d'une manière toute simple que, dans chaque faisceau international, la majorité des États secondaires aura pris l'habitude de se concerter à part et d'avance pour faire prévaloir, dans le congrès général, l'avis qui la rallie, et aura machinalement adopté pour place d'armes (passez-moi cette expression) le cabinet de premier ordre qui sert le plus puissamment et le plus fidèlement ses convenances ; c'est-à-dire qu'il existera, au moins en germe, autant de conseils partiels qu'il y aura de fédérations internationales en train de s'élaborer, quels qu'en soient d'ailleurs le nombre et la disposition. Ne vous paraît-il pas infaillible, dans ces conjonctures, qu'il s'opère une répartition naturelle, d'abord latente, puis formelle et définitive, des éléments compris dans le vague amalgame que nous avons envisagé jusqu'ici sous la dénomination de congrès, et que le tout se résolve, d'une part, en un con-

grès général permanent, composé des représentants de tous les centres fédératifs, et de l'autre en congrès fédéraux qui ne seront autre chose que le couronnement organique de nos diverses agglomérations internationales?...

« Une fois cette transformation accomplie, le mécanisme actuel du concert européen n'aurait nullement, en somme, été un obstacle à la formation des congrès internationaux; il l'aurait secondée au contraire, non-seulement en servant en quelque sorte de matrice aux congrès fédéraux, mais encore en empêchant leur établissement prématuré. Il est clair, en effet, qu'une combinaison qui mettrait brusquement seule à seule et face à face, ici, l'Angleterre et la France; là, la Prusse et l'Autriche; plus loin, la Turquie et la Russie, ne ferait que transporter dans une arène plus étroite et plus brillante les rivalités qui rendent déjà si difficile en ce moment

le maintien de l'équilibre, et changer en certitudes toutes les éventualités de conflits qui pèsent sur le monde civilisé. Si la diète germanique subsiste sans mettre le feu à l'Europe, c'est parce que ses deux principaux États sont beaucoup moins liés par leur qualité de membres de la confédération que par leur rôle de grandes puissances. Qu'une diète occidentale s'installe trop promptement à côté de la diète germanique, et cette sauvegarde disparaît; le concert européen ne tend plus à engendrer un concert général; il se brise, et la guerre s'allume immédiatement de toutes parts. »

VII

— « Voilà une réflexion qui indique que vous sentez le besoin de reprendre terre, dit alors le docteur; mais vous n'en venez

pas moins de faire une nouvelle excursion aussi hasardeuse que la première sur l'océan de l'utopie. Que, dans l'état actuel des affaires en Europe, on puisse regarder la pensée souvent émise d'un congrès permanent comme en train de devenir un fait depuis 1854, c'est ce que je ne contesterai pas. Je veux bien encore admettre que si, cette permanence acquise, le cercle des congrès venait à s'agrandir par l'admission régulière de deux ou trois grands États non européens, tels que l'Union américaine et le Brésil, et celle des principaux États de second ordre que contient l'Europe, l'établissement de plusieurs congrès partiels serait dès lors une chose immanquable. Mais c'est justement à cause de cela que le concert européen, essentiellement immobiliste de sa nature, repoussera de toutes ses forces ces deux innovations, aussi bien que tout autre genre de progrès dans les habitudes inter-

nationales. Vous n'aurez donc rien fait pour établir la probabilité de votre hypothèse de groupement international, tant que vous ne m'aurez pas montré, dans l'état des éléments politiques dont ce concert n'est, au demeurant, que l'expression, les forces vives, réelles, actuelles, qui transforment irrésistiblement nos sociétés de manière à scinder et organiser de plus en plus distinctement vos divers groupes, à la seule charge d'en faire prendre note au fur et à mesure par les congrès. »

— « C'est précisément ce que je me disposais à faire, mon cher docteur, et je n'ai tant différé d'entamer ce chapitre que parce que j'en sentais comme vous l'importance spéciale, et que j'en voulais éclairer les abords.

« La meilleure marche que nous ayons à suivre à cet effet, c'est d'observer comparativement la situation de chacune des six grandes puissances qui forment les sup-

ports de l'équilibre politique de notre continent. C'est surtout dans les événements qui intéressent le faisceau levantin que nous étudierons leurs nécessités et leurs tendances : ce faisceau, quoique moins avancé, sous beaucoup de rapports, que ceux du centre et de l'occident de l'Europe, n'en a pas moins des propriétés qu'on pourrait appeler pivotales à l'égard de tous les autres, et qui servent de pierre de touche remarquablement sûre à tous les éléments importants de l'avenir de notre espèce.

« Du simple exposé que j'ai fait précédemment des conditions générales du groupement international, résulte déjà logiquement pour nous cette présomption que la France, la Prusse et la Russie, sciemment ou machinalement, sont appelées à seconder l'avènement de ce nouveau régime politique, tandis que l'empire Ottoman, l'Autriche et l'Angleterre doivent

être portés à le combattre. Occupons-nous d'abord de cette dernière puissance.

VIII

L'ANGLETERRE.

« J'en suis convaincu comme vous, mon cher docteur, et depuis longtemps, l'Angleterre, avant un quart de siècle, peut-être dans peu d'années, aura perdu les Indes. Deux causes générales d'une irrésistible puissance concourent à amener ce résultat : 1^o la mise en rapport, par le commerce et par la conquête, de la Tartarie russe avec l'Asie méridionale ; 2^o le réveil commercial et maritime des populations chrétiennes et musulmanes qui occupent les principales provinces de l'empire turc.

« En comparant ensemble ces deux causes de renversement pour la domination britannique en Asie, on voit du premier

coup d'œil combien la première est plus imminente, plus fatale et plus désastreuse que la seconde. Elle ne peut procéder que par catastrophes. La tendance croissante des Moscovites à envahir le commerce de la Chine et des Indes, et la haine des Asiatiques pour le nom anglais sont deux forces qui agissent de concert et visent tout d'abord à la ruine violente de ce qui les gêne. Or, le danger le plus grave qui menace l'Angleterre, c'est celui d'une diminution subite et imprévue dans ses ressources financières et son activité industrielle. Sa situation intérieure est la plus critique peut-être qu'il y ait au monde. Le peuple anglais, dont tant de gens admirent l'aptitude au régime parlementaire, ne doit cette qualité qu'au prestige exercé sur lui par l'accord assez bien maintenu jusqu'à présent de la finance et de l'aristocratie. Une crise manufacturière profonde et sans remède troublerait en un

instant cet accord; et la classe ouvrière, livrée tout à coup aux délirantes instigations de la faim, irritée du spectacle des fortunes aristocratiques restant debout sur le triste théâtre de sa misère, renverserait sur elles l'édifice des institutions du pays. Au reste, il ne faut pas s'y tromper, un tel malheur vibrerait loin dans l'état industriel et politique du continent. Outre la perturbation incalculable qu'il jetterait dans le vaste mouvement de transactions et d'affaires auquel l'industrie britannique est si étroitement associée, il faudrait compter avec le contre-coup plus redoutable et plus infaillible encore des débordements de la populace entassée dans les grandes villes du royaume-uni. Le charisme, le communisme, les idées sociales et religieuses les plus extravagantes la fanatiseraient, et, les entrailles infécondes de son sol glacé lui refusant, pendant ce temps, une nourriture implorée avec l'ins-

tance du désespoir, elle émigrerait dans toutes les directions, portant partout un funeste renfort à l'armée toujours prête des révolutions et des désordres. Les réflexions que je fais ici sont à l'adresse des anglophobes fanatiques, gens absurdes par lesquels je ne m'étonnerais pas, s'ils m'entendaient, d'être accusé d'anglomanie, au moment même où je mesure et constate l'immense péril qui plane, du fond de l'Asie, sur l'avenir de la Grande-Bretagne. La résurrection maritime des populations du Levant, quoique réellement préjudiciable à la suprématie britannique, n'offre pas, à beaucoup près, une perspective aussi redoutable ni pour les Anglais, ni pour personne. S'effectuant graduellement, sans bouleversement et sans violence, elle laisse à l'Angleterre, gouvernement et population, tout le loisir nécessaire pour ouvrir de nouvelles issues à l'activité nationale, et préserve ainsi ce pays des

malheurs d'une révolution intérieure soudaine, sinon d'une ruine complète. La Grande-Bretagne a sur son sol des ressources propres qui lui assurent à jamais un beau rôle industriel, mais à la condition que des secousses politiques et sociales ne viennent pas renverser brusquement ses ateliers et ses institutions. Je vous parlerai bientôt des parties du monde qui me semblent devoir présenter à son génie actif une nouvelle carrière.

« Il est indubitable, d'après tout cela, que, si cette puissance n'avait vraiment que le choix entre les deux genres de dépossession correspondants à ces deux causes : la concurrence commerciale des Levantins, et la double hostilité des Tartares et des Indous, c'est le premier qu'elle devrait préférer. Mais est-il réel qu'elle n'ait que le choix entre ces deux malheurs ? Telle est la question que les circonstances posèrent, il y a soixante ans environ, au

cabinet britannique : il y a répondu négativement.

« La politique qu'il a suivie depuis lors, et en Asie et en Europe, conséquemment à cette décision, fait certainement honneur à la constance et à l'adresse des hommes d'État de la Grande-Bretagne; mais nous n'en concluons qu'avec plus de raison, quand nous toucherons du doigt l'irré-médiable fatalité qui pèse sur toute cette politique, qu'elle a pour point de départ une profonde erreur.

« Voici le calcul que semble avoir fait invariablement le cabinet anglais :

« Plus les communications seront promptes et commodes entre la Grande-Bretagne et ses colonies, plus cette puissance sera en mesure de résister à quiconque voudrait l'en expulser par la force. Mais plus, d'un autre côté, ces communications apporteront aux contrées qui en occupent nécessairement le milieu, de lumières, d'in-

dustries à exploiter, d'occasions de trafic et de spéculation, de facilité à se déplacer, bref, de moyens de progrès de toute sorte, surtout dans les arts maritimes, plus tôt sera menacée par la concurrence de ces mêmes contrées la suprématie commerciale qui fait, pour l'Angleterre, le seul prix de ses colonies. Il ne suffit donc pas à l'Angleterre que les communications précitées offrent à ses relations avec les Indes la plus grande facilité possible; il faut encore qu'elles soient établies et organisées de manière à traverser les provinces ottomanes sans le moindre profit pour elles, et même qu'elles leur soient à charge, si faire se peut.

« Ce principe posé, les ministres anglais l'ont appliqué avec un discernement admirable. Il explique à merveille leur préférence décidée pour les chemins de fer et leur insurmontable répugnance pour les canaux. Les canaux développent

la navigation et font faire aux territoires qu'ils traversent, du moins dans un état de civilisation peu avancé, de plus sérieux et plus solides progrès que toute autre espèce de moyen de circulation. Les chemins de fer sont des machines pour la construction, l'entretien et l'exploitation desquelles la Grande-Bretagne sait bien qu'elle n'aura pas d'ici à longtemps de rivaux à craindre. Ils ne peuvent avoir d'ailleurs qu'une influence très-faible sur la situation de pays aux trois quarts déserts et de populations presque barbares.

« Vous devinez à quel ordre de faits se rapportent ces réflexions. Ce qui vient de se passer au sujet de la belle entreprise de M. de Lesseps doit être à vos yeux parfaitement suffisant pour les justifier. Eh bien, j'ai vu de très-près des événements qui les justifient beaucoup mieux encore; ce sont ceux de Syrie en 1839, 40 et 41. Je vous

fais grâce des détails de ces tristes affaires. Quelques explications sur ce en quoi consista, dans cette occasion, la faute du gouvernement français vous intéresseraient peut-être, attendu le peu de justesse ou de justice des opinions qui en ont été émises jusqu'à ce jour; mais ce sujet nous mènerait trop loin, je vous en résumerai le fond en deux mots : ce n'était point vers la Syrie, mais vers les deux rives de la mer Rouge, et à titre de développement militaire plutôt que d'extension territoriale qu'il fallait encourager le besoin d'agrandissement de Méhémet-Ali. Par cette politique, qui demandait peut-être au premier abord plus de décision et de fermeté, mais qui n'eût jamais soulevé une coalition, on eût prévenu les massacres de Djedda et rendu moins faciles des excentricités telles que la prise de Périm. Mais occupons-nous du cabinet britannique. Son principal, sinon son unique mobile,

était l'impatience d'écarter Méhémet-Ali de la contrée que devait traverser, ne fût-ce qu'en projet, le chemin de fer de l'Euphrate.

« Il n'est guère à croire que les ministres anglais aient jamais sincèrement regardé ce travail comme exécutable; toutefois rien ne leur prouvait qu'il ne le fût pas, et, quelque petite que fût la chance à cet égard, vous jugerez facilement du prix qu'ils devaient y attacher. La communication entre l'Europe et les Indes par Séleucie, Bilès et Basra, est bien plus directe que celle par Suez. De plus, elle traverse des territoires incultes et la plupart inhabités, susceptibles peut-être, au bout d'un long espace de temps, d'acquérir une certaine valeur agricole, mais dénués des premiers éléments de toute autre industrie, et peu capables surtout, une fois rendu impossible le service des caravanes, d'alimenter jamais une concurrence quelcon-

que contre les navigateurs et commissionnaires anglais. Ainsi, un chemin de fer entre Séleucie et Basra offrait, d'un coup, au pavillon britannique ces deux avantages d'un si haut prix : la plus grande célérité possible pour toutes les opérations que réclamait le maintien de sa prépondérance, et la plus faible chance imaginable laissée à la concurrence des étrangers. Quel succès pour la Grande-Bretagne, si une opération semblable, à force d'habileté et de patience, devenait praticable un jour !

« Mais praticable, elle ne pouvait pas le devenir tant que Méhémet-Ali tiendrait sous son autorité le territoire de la haute Syrie. En supposant que ce prince se souciât de voir une communication entre l'Europe et les Indes établie à travers ses États, — et il ne semblait guère en être ainsi pour le moment, — quelle apparence qu'il n'aimât pas mieux voir réaliser ce projet sur le territoire égyptien qu'aux frontières les

plus reculées d'une province dont il était à peine maître? Comment espérer surtout qu'il souscrivît aux conditions léonines que l'Angleterre tient si fort à s'assurer en pareilles occasions?

« A supposer même que le chemin de fer de l'Euphrate ne fût qu'un mythe industriel, il n'en existait que plus de raisons pour le cabinet de Londres de tenir à ce que le pays sur lequel planait ce mythe rentrât sous l'autorité peu clairvoyante de la Porte Ottomane. En effet, la manière d'en tirer parti, dans ce cas, c'était de se poser en concurrent sérieux du canal de Suez; de faire de cette prétendue concurrence une pomme de discorde de plus entre le divan de Constantinople et celui du Caire, et de pêcher dans cette eau trouble... ce qu'on pourrait. Ces raisons, vous le voyez, étaient péremptoires, et prouvaient irréfutablement que le vice-roi d'Égypte était un usurpateur.

« Il y avait d'ailleurs péril en la demeure. Le fils du vice-roi, Ibrahim-Pacha, à qui était confié le gouvernement de la Syrie, possédait, à défaut d'une intelligence supérieure comme celle de son père, un esprit pratique et une activité parfaitement suffisants pour réaliser, dans cette contrée, d'importants progrès, dès que la nécessité de se défendre cesserait d'absorber toute son attention. L'expédition du colonel Chezney, que l'on ne supposait pas avoir étudié d'autre projet que celui d'un canal entre la Méditerranée et l'Euphrate se raccordant avec un service de navigation sur ce fleuve, avait fait une certaine impression dans l'armée de Syrie. Ses reconnaissances le long des principaux cours d'eau qui sillonnent la contrée avaient appelé l'attention de plusieurs officiers, à la tête desquels il faut placer le major général Soliman-Pacha, homme d'un coup d'œil stratégique extrêmement remarquable,

sur beaucoup de travaux d'une exécution facile et propres à activer puissamment la fertilisation, le peuplement et le développement industriel de la conquête égyptienne. Il paraît positif que le canal entre Bilès et Séleucie est non-seulement possible, mais sans grande difficulté; et du jour où il sera mis à exécution, la Syrie septentrionale changera promptement de face. Quant à la navigation de l'Enphrate, c'est-à-dire à l'appropriation du canal dont je parle à la communication avec les Indes, c'est autre chose.

« Ibrahim-Pacha encourageait volontiers ce genre de recherches, que ses goûts personnels, son esprit actif et le désir naturel d'utiliser l'aptitude aux travaux publics qui caractérise le soldat égyptien, l'eussent inmanquablement conduit, avec plus de sécurité et de liberté d'action, à mettre efficacement à profit. Aussi cette sécurité et cette liberté lui firent-elles de plus en

plus défaut, depuis la bataille de Koniah jusqu'à celle de Nézib. L'éclatante victoire qu'il remporta dans cette dernière affaire fut même impuissante à les lui rendre. Une volonté implacable avait juré qu'il n'aurait ni paix ni trêve avant d'avoir évacué la Syrie... non pas toute cependant, car on consentait à laisser au vice-roi, son père, le pachalik de Saint-Jean d'Acre, pourvu qu'il abandonnât immédiatement le reste; ce qui signifiait logiquement que son autorité était d'autant plus illégitime qu'elle s'exerçait plus près des positions de Bilès, Alep et Séleucie.

« L'égoïsme profond, et trop négligemment voilé pour ne pas être insultant, que suait par tous les pores une combinaison pareille, fut indubitablement la véritable cause de la résistance de Méhémet-Ali. La fameuse coalition de 1840 se mit à l'œuvre. Vous avez pu contempler d'ici le douloureux tableau des ruines et des désor-

dres auxquels elle livra la province qu'elle prétendait protéger; mais avez-vous bien compris l'effrayant danger qu'elle fit peser sur la Grande-Bretagne? Nicolas I^{er} vivait alors; il était dans la force de l'âge et au plus beau moment de son prestige de puissance. Si la France avait cédé à la plus juste indignation, en dépit de la chaîne que le faux point de départ de son gouvernement rivait à sa fortune, elle eût peut-être, au bout du compte, été vaincue; mais elle s'est relevée de bien autres défaites, et, dans tous les cas, son ascendant en Orient était tout d'abord assuré, grâce à sa puissante escadre et aux 75,000 Égyptiens qui gardaient la Syrie. Ni les exploits de Beirout et de Saint-Jean d'Acre, ni la révolte des Maronites, des Ansariés et des Druses n'étaient possibles. Ibrahim-Pacha, d'une part, et les armées russes, d'une autre, marchaient forcément sur Constantinople. La Turquie était mise en lambeaux ;

l'Asie prenait bientôt feu à son tour, et l'Angleterre languirait, à l'heure qu'il est, sur le grabat dont se relève, grâce au ciel, notre pauvre sœur l'Espagne. Dieu n'a pas voulu ces catastrophes; il a pris en pitié la témérité des hommes. La Syrie a été rendue au Sultan; le projet de Suez a végété quinze ans de plus dans les langes pesants de sa pénible enfance, et avant que M. de Lesseps, son généreux tuteur, eût en le temps d'assurer son droit de vie, le chemin de fer de l'Enphrate s'est trouvé concédé à une compagnie anglaise, on sait avec quelles conditions.

« Eh bien, tous ces résultats obtenus, je voudrais qu'on me dise à qui ils ont profité. Est-ce à la Turquie ou à l'Angleterre? La Turquie!... La date à laquelle je vous parle me dispense de vous dépeindre sa situation. L'Angleterre!... Aurait-elle aujourd'hui sur les bras la révolte des troupes indiennes, si elle avait employé, de-

puis vingt ans, à faciliter l'exécution du canal des deux mers, l'adresse et l'activité qu'elle a mises à la rendre impossible ? Cette révolte n'eût probablement pas encore quitté le fond des cœurs ; eût-elle osé paraître, le moindre effort suffisait à l'instant pour l'étouffer ; et la menace inexorable qu'elle suspend désormais sur les factoreries anglaises ne fût point venue apporter aux dangereuses convoitises que convent dans leurs flancs les steppes asiatiques un stimulant, une chance et une force de plus.

« L'histoire n'absoudra jamais la Grande-Bretagne du tort que cause sa fatale politique et à elle-même et à l'empire Ottoman. Je ne sais comment notre voisine comprend l'intégrité de cet empire, qu'elle proclame cependant être un point capital pour sa propre sécurité ; mais le plus vulgaire sentiment des besoins sociaux qui caractérisent notre époque lui dirait qu'il

n'est plus pour les sociétés qu'une seule tactique réellement conservatrice, c'est la civilisation. Ce principe vrai pour tous les peuples, l'est plus particulièrement encore pour la Turquie. Vainement on s'efforce de faire de l'intégrité de cet État une question internationale; les difficultés en sont évidemment intérieures, et, ce qui en fait le fond, au bout du compte, c'est la condition politique des raïas. Personne peut-il croire que les prescriptions du *hatti-humayoun* suffisent, sans le secours du développement industriel du pays, pour détruire les préjugés qui pèsent seuls sur cette condition; et ne voit-on pas qu'à choisir entre ce développement et le célèbre *hatti*, le premier moyen serait incomparablement plus efficace que le second à atteindre le but? Enfin, le cabinet britannique n'entend-il pas, sur son propre sol, des publicistes accrédités désespérer bien haut de la cause des musulmans et in-

diquer comme solution de la question d'Orient l'érection d'un empire grec? Certainement, ce n'est pas à des ministres anglais qu'il est besoin de montrer à quoi équivaldrait pour l'Angleterre une solution pareille; mais ce qu'il faut leur dire et leur répéter, c'est que si l'empire turc n'a pas fait plus de progrès depuis vingt-cinq ans, et si l'état de ses provinces est maintenant si déplorable, c'est à l'influence anglaise plus qu'à toute autre cause qu'il faut s'en prendre. Non, la Russie elle-même, cette adversaire traditionnelle de la Turquie, n'a pu nuire autant, pendant ce dernier quart de siècle, à la prospérité de cet empire, et partant à son intégrité, que les ambassadeurs et agents diplomatiques de tout rang de la Grande-Bretagne. La nature des choses rend en effet, sous ce rapport, l'influence russe infiniment moins puissante, parce qu'elle s'exerce à peu près uniquement sur la direction gou-

vernementale du pays, et que le côté mercantile et industriel y prime de beaucoup tous les autres aspects du problème.

« Quant au tort que le cabinet britannique fait à son propre pays, il faut, pour achever d'en juger, jeter un coup d'œil sur le reste de l'Europe, en commençant par la Russie et l'Autriche. L'attitude si différente qu'a toujours eue l'Angleterre vis-à-vis de ces deux puissances, et qui, bien que traditionnelle, a eu quelque chose d'inconcevable dans la question des principautés danubiennes, montre à merveille tout ce qu'il y a de fatal dans la position prise en Orient par notre alliée. Le même dilemme la suit partout. Nous venons de la voir, dans le midi de l'empire Ottoman, travailler à étayer l'une par l'autre la civilisation et la barbarie. Son but, son rêve n'est point autre dans le Nord. Seulement ici, comme elle est en Europe, et non plus en Asie ou en Afrique, dans la

capitale de l'empire, et non plus dans des provinces reculées, ses combinaisons sont naturellement un peu différentes. Ici l'influence des mœurs internationales particulières à notre continent commence à se faire sentir; des intérêts nombreux et également puissants sont en présence; *cedunt arma diplomatie*. On n'envahit pas Constantinople comme on peut envahir Périm. Mais, au fond, dans le Bosphore et sur le Danube, l'Angleterre commet les mêmes inconséquences que sur l'Euphrate et dans la mer Rouge.

« C'est qu'en effet, dans le nord comme dans le midi des territoires ottomans, sa conduite est également le résultat de ces deux mobiles rivaux : la peur de perdre les Indes, qu'elle ne peut sauver des mains tartares que par la civilisation de la Turquie, et la peur de cette civilisation, qui doit aboutir aussi, quoique plus tard, à lui enlever les Indes.

IX

LA RUSSIE.

« La mission providentielle que j'ai attribuée tantôt à l'empire russe, et la solidarité intime de cette mission avec celle de la France, peuvent paraître susceptibles de quelques restrictions. Les souvenirs de la guerre de Crimée palpitent encore, et les circonstances qui ont amené cette guerre justifient assez bien l'opinion que les czars n'ont pas complètement renoncé à exécuter le testament de Pierre le Grand, testament dont le premier article est la prise de Constantinople, et le second, dit-on, la domination du monde. On a coutume de faire, de ce second article, une conséquence infaillible du premier, qu'on regarde lui-même comme une éventualité

imminente, si l'Europe n'y met réellement obstacle. Je crois que ces présomptions manquent d'exactitude, et la guerre de Crimée n'a rien changé à la conviction que j'en avais acquise depuis longtemps.

« Le czar Pierre I^{er}, génie de la même famille que les Frédéric et les Napoléon, inscrivit sur chaque page de son règne la vision sûre et électrisante qu'il avait du vaste avenir et de la destinée expansive de son empire. Mais, en ce qui concerne la direction ouverte de préférence, par l'état moral et politique du monde, à cette force d'expansion, il est fort douteux pour moi qu'il ait eu jamais une idée bien arrêtée. S'il fit des conquêtes du côté de l'Europe, ce fut réellement pour se défendre. Vainqueur de Charles XII, il dut pressentir d'autant plus naturellement le poids considérable dont pèserait un jour la Russie dans la balance des forces européennes, que tout bouillonnait encore autour de

lui de la longue irruption du nord de l'Asie sur l'Europe. Qu'avait-il sous les yeux? Des Turcs, des Huns, des Scandinaves. Et cependant Pierre I^{er} semble avoir très-bien vu, en même temps, que l'irruption s'arrêtait, que la civilisation occidentale, un moment acculée, se relevait victorieuse, et rejetait sur l'Orient le flot dévastateur qui l'avait opprimée. Qu'est-ce, en effet, comme signification, comme pronostic, comme initiative; qu'est-ce, dis-je, que la victoire de Pultawa comparée aux établissements maritimes que rêvait l'illustre czar sur les rivages caspiens? Pendant les exercices de canotage auxquels il se livrait si passionnément aux bouches du Volga, croit-on qu'il ne rêva que les palmes cueillies cent ans après par M. Alphonse Karr sur les eaux de la Seine?

« Dans une autre direction, le déclin dès lors évident de la puissance ottomane allumait plus vivement encore ses instincts

de conquête. A l'appât d'une opulente proie se joignait le prestige d'une grande cause pour lui montrer, de ce côté, une tâche inéludable réservée à ses descendants.

« Ainsi le testament de Pierre le Grand, si l'on entend par ce mot le résumé des actes et des tendances du héros moscovite, légua à la Russie une politique d'agrandissement et d'expansion, mais sans lui tracer de direction bien précise. La Russie a cherché elle-même, en tâtonnant, les voies où l'appelait la Providence, et c'est par les indications de sa constitution intérieure qu'elle les a trouvées.

« L'empire russe se compose de deux portions bien distinctes : la portion européenne ou slave et la portion asiatique ou tartare. Celle-ci est, on n'en peut douter, constituée pour la conquête et tend irrésistiblement à s'épancher vers l'Asie. Son œuvre est de déterminer, dans ce conti-

nent, un déversement des populations, du nord vers le sud, et des montagnes vers les plaines: c'est ce que tout le monde aujourd'hui commence à comprendre.

« Quant à la portion slave, elle est, indubitablement aussi, poussée par ses croyances religieuses et ses intérêts commerciaux vers le cœur de l'empire Ottoman; mais cette tendance de sa part n'a pas, à beaucoup près, le caractère fatal et envahisseur de l'aspiration tartare; ses mœurs la rapprochent bien plus de la civilisation positiviste et traficante de la moderne Europe que des instincts aventureux des peuples conquérants.

« Un fait qui ne me paraît pas douteux donne une importance capitale à cette différence entre les mobiles respectifs de la Tartarie et de la Slavie. La tendance de cette dernière portion la conduit, si elle est destinée à se faire jour par la voie des armes, à la conquête de Cons-

Constantinople. Eh bien, le résultat le plus certain de cette conquête (je ne parle pas d'une occupation momentanée) serait le morcellement de l'empire moscovite. Supposons Constantinople prise : j'y vois bien un nouvel aliment offert à l'activité de la race slave, mais je n'y vois rien qui réponde au besoin d'épanchement que les populations tartares éprouvent de leur côté. Constantinople prise, c'est un foyer d'attraction d'une puissance énorme placé aux confins de la Russie, et qui en attirerait et désagrégerait les éléments avec une rapidité effrayante. Et pendant que ce germe d'une nouvelle capitale dévorerait, pour suffire à sa croissance, toute la substance des provinces européennes, la tendance des Tartares à s'épancher vers les Indes et la Chine, sentant faiblir son point d'appui accoutumé, créerait bientôt, pour s'en donner un autre, un second germe de capitale à Khiva ou en quelque autre en-

droit voisin de la mer Caspienne. On imagine facilement, dans ces circonstances, quel serait le sort de Saint-Pétersbourg et même de Moscou.

« Le cabinet russe a, je crois, parfaitement conscience de ce danger. Mais, d'autre part, un empire puissant et radicalement hostile à la Russie, par son origine, son culte ou ses affinités, qui hériterait du territoire et de la capitale des Ottomans, ferait courir à la nation moscovite un danger bien autrement grave. Ce serait une guerre acharnée sur la mer Noire, le commerce de la Méditerranée interdit aux sujets du czar, les routes de la Perse menacées, bref, toute la partie méridionale et surtout européenne de la Russie frappée d'une sorte de paralysation. L'éventualité d'un morcellement est encore moins redoutable, moins humiliante qu'une pareille perspective.

« Quelle doit donc être, dans cet état

des choses, la ligne politique des czars? Elle doit être, de toute évidence, de s'abstenir eux-mêmes d'envahir la capitale turque, tant que rien n'y menacera leur ascendant nécessaire et n'attaquera les liens qui leur servent de sauvegarde contre l'hostilité à venir des populations vraisemblablement appelées à hériter un jour des Osmanlis; mais de risquer tout pour maintenir ces liens et cet ascendant contre toute attaque politique ou religieuse, fallût-il, pour cela, s'emparer préalablement de Constantinople, où l'on organiserait ensuite ce que les circonstances permettraient.

« Il suit de là que l'invasion de l'antique cité et la destruction violente de l'institution ottomane ne sont point, à coup sûr, des événements impossibles, mais qu'il appartient encore plus à la sagesse des gouvernements occidentaux qu'à la puissance de leur armes de les prévenir. En 1840, nous l'avons vu, une illusion de la France,

grossie, envenimée, exploitée par l'ambition du cabinet britannique, pouvait amener ces tristes résultats. Je ne m'arrêterai pas maintenant à vous expliquer comment, en 1853, l'humeur si vive de l'empereur Nicolas, à propos d'une clef de chapelle, me paraît beaucoup moins inconcevable qu'on ne l'estima généralement chez nous, et comment aussi, en 1855, la sage modération de Napoléon III, en coupant court à une occupation qui envenimait sourdement tous les fanatismes, a peut-être sauvé la faculté anglo-française du grave embarras où l'aurait mise son malade, s'il avait été pris de quelque convulsion mortelle entre ses bras. Ce ne sont pas là les questions qu'il nous importe en ce moment d'élucider.

« Aux deux règles que je viens d'indiquer comme étant capitales, au moins pour longtemps encore, dans la politique des czars, et qui sont :

« 1^o S'abstenir de prendre Constantinople, et 2^o empêcher qu'il ne s'y forme une puissance redoutable pour la leur ;

« A ces deux règles d'un caractère tout négatif, il faut nécessairement en ajouter deux autres plus vivantes, savoir :

« 1^o Encourager et protéger le développement des relations commerciales de leurs sujets européens dans la mer Noire, dans la boucle orientale de la Méditerranée, et généralement dans toute l'étendue de ce que j'appelle l'artère levantine ;

« 2^o Favoriser la constitution séparée des petites nationalités éparses autour du tronc languissant du vieil empire de Byzance, dans un double but de garantie, et contre la ranimation de ce tronc dans des conditions dangereuses pour la Russie, et contre les empiétements progressifs de certaines puissances voisines.

« Par rapport à l'objet général et essentiel de la mission des héritiers de Pierre le

Grand, ces deux dernières règles peuvent être résumées ainsi :

« Assurer et consolider la base d'opérations de l'empire russe, laquelle est placée en Europe, pour s'ouvrir passage vers le commerce de l'Asie. Il est de fait que, par une coïncidence d'une remarquable portée, la différence de mœurs et de situation de la Slavie et de la Tartarie qui vient de nous apparaître comme une sauvegarde pour la capitale turque, est en même temps, pour l'extrême Asie, la plus menaçante des circonstances; car, tant que l'empire conserve sa cohésion, les Slaves et les Tartares ne forment, somme toute, qu'une seule armée, dans laquelle ces derniers, infatigables éclaireurs, et les premiers, solides soldats de ligne, présentent en permanence, sur leurs territoires respectifs, un ordre en colonne fait pour marcher vers l'Orient et non pas vers l'Occident.

« Ceci rend plus qu'intelligible l'aversion

impatiente qu'inspire aux Anglais la présence du pavillon russe au Bosphore et dans la mer Noire comme dans la Méditerranée. Ils ont donné des témoignages non équivoques de ce sentiment à l'occasion de la dernière guerre. Froids dans leur résistance aux actes de mauvaise humeur de l'empereur Nicolas, tant qu'ils n'y ont vu que les effets d'une querelle de cultes, ils se sont graduellement acharnés à la lutte, à mesure qu'ils ont cru voir de plus près la possibilité de ruiner pour longtemps les établissements maritimes et le commerce de la Russie. Vous voyez chaque jour dans leurs journaux s'exhaler le mécontentement qu'ils ont ressenti de l'influence exercée par le gouvernement français pour mettre fin à une guerre dont, pour lui, le véritable but était atteint. Ce but n'était nullement atteint pour la Grande-Bretagne. Qu'allait faire la Russie, une fois la paix conclue, à en juger par les

vues saines et civilisatrices qu'il était facile de deviner chez l'empereur Alexandre ? Du commerce probablement. Or à quoi servait d'arrêter les Russes comme soldats, si l'on devait les laisser passer comme marchands et exploitateurs ? A quoi servait de protéger la Turquie contre l'invasion étrangère, si l'on devait y attaquer soi-même le bienheureux état social que cette invasion se présentait pour renverser ?

« Et ces idées, ces sentiments ne sont pas nés d'hier chez nos voisins ; ils doivent dater au moins du lendemain de la publication de la fameuse note de Volney. La France peut bien, dans quelques cas accidentels, ou fourvoyée par les traditions toujours un peu Louis-quatorziennes de ses chancelleries dans le Levant, faire obstacle à l'extension, même commerciale, de la Russie ; mais, de la part de l'Angleterre, cette attitude hostile est un état normal et chaque jour mieux accentué.

Il n'y a pas d'arme qu'elle n'ait ramassée, depuis *les droits imprescriptibles* de la Porte-Ottomane-sur les principautés jusqu'à cette élucubration saugrenne, et au fond plus antibritannique qu'antirusse, de l'établissement d'un empire grec.

« Eh bien! comprenez-vous rien de mieux fait, si l'alternative que j'ai établie plus haut n'est point imaginaire, pour déterminer un beau jour, le *Times* et la *Gazette de France* aidant, cette terrible invasion de Constantinople dont tout le monde s'effraye, et le cabinet anglais avec plus de raison que personne ?

« Vous m'objecterez peut-être qu'après tout, et en supposant vrai le point de vue d'après lequel j'ai fait dépendre la solidarité des Tartares et des Slaves du maintien de leur point d'attache politique sur la ligne de Saint-Pétersbourg à Moscou, l'invasion de Constantinople servirait à détourner ou

à paralyser le courant qui menace les établissements anglais. Ce serait là d'abord une très-fausse interprétation de ma pensée. La rupture de l'union si puissante de la Slavie et de la Tartarie dérangerait sans doute le plan d'avenir de l'empire russe, qui tomberait pour ainsi dire entre les mains du hasard; mais qu'il en résultât une chance de consolidation pour la domination britannique en Asie, c'est ce qu'il serait par trop étrange d'imaginer. D'où vient l'effet puissant de la pression moscovite sur l'orient et le midi de l'Asie? Du profond remuement international et social que cette pression détermine, conjointement avec plusieurs autres causes, chez toutes les populations de ce continent. Croyez-vous donc que le bruit et l'ébranlement d'une chute comme celle de Byzance aurait une moindre influence sur ces peuples? Ne voyez-vous pas que l'Asie Mineure, l'Arménie, les deux

Iraks, l'Arabie et la Perse en éprouveraient une secousse capable de vibrer jusqu'au Japon?...

« Je n'ai pas besoin, au reste, d'insister beaucoup sur ce point pour vous montrer ce que la prise de Constantinople par les Russes aurait de terrible pour la Grande-Bretagne. La conséquence infaillible d'un tel événement serait l'érection plus ou moins rapide d'un nouvel empire byzantin, de source slave, grecque, germanique ou toute autre chose, c'est là une question que j'abandonne aux lumières ethnologiques de certains membres du congrès de la paix, et qui, pour le moment, m'intéresse fort peu. Or qu'est-ce, je vous prie, qu'un nouvel empire byzantin, surtout si nous le faisons résulter d'un de ces cataclysmes qui ne savent engendrer un peuple qu'en donnant pour base à ses institutions le ferment des passions religieuses et des ambitions de race? Ce n'est ni

plus ni moins qu'une seconde édition de l'empire ottoman au quinzième siècle. On aura beau me dire que cet empire sera chrétien, et aura des représentants au congrès de la paix, rien de tout cela ne me rassurera, ni vous non plus, j'en suis persuadé, sur la liberté des communications entre l'Europe et les Indes... Je ne puis me défendre de vous faire remarquer à ce propos combien l'abstention, si même on ne peut dire l'opposition active des czars, vis-à-vis de l'éventualité colossale qui nous occupe, est conforme à l'intérêt général du monde. Des sept ou huit groupes internationaux que je vous ai décrits, aucun, en cas de collision, ne serait aussi redoutablement armé que le groupe levantin, si son centre présentait une masse compacte et homogène comme la nation française. Pour moi, quand je réfléchis que la grande diversité et l'entremêlement extraordinaire des races, croyances,

idiomes et intérêts qui couvrent cette partie du globe, sont le résultat des mêmes événements qui ont préparé les futures fédérations internationales, je vois tout à la fois, dans cette particularité, une preuve de l'intervention divine, et un argument de plus en faveur de l'hypothèse de ces fédérations. Mais il est dans la nature des choses qu'une puissante cause d'entraînement, survenant au milieu de tant d'éléments divers, pût avoir pour effet de les amalgamer et de les masser, Dieu sait au profit de qui, et c'est ce qu'il incombe en partie à la sagesse humaine de prévenir.

« Ceci ouvre tout naturellement le chapitre de l'Autriche.

X

L'AUTRICHE.

« Nous avons vu l'Allemagne attirée par l'appât d'avantages commerciaux qui la

fascinent dans deux directions différentes : les bouches du Danube et l'Adriatique. De ces deux directions, la seconde seule a pour les Allemands une importance réelle, et encore ferait-elle plus de mal que de bien à leur puissance, si elle déterminait leur épanchement vers le sud, quand un intérêt si important les appelle vers le nord. Il y a là, de la part du faisceau germanique, une double erreur, dont l'Autriche est à la fois l'auteur et la représentante intéressée.

« Par sa politique avide du côté du Danube, cette puissance se heurte aux plus clairs intérêts de la Russie ; par ses efforts pour maintenir et étendre sa domination sur tout ce qui entoure l'Adriatique, notamment l'Italie, elle met obstacle à la mission incontestable de la France. Son hostilité contre ces deux grands États, jointe à sa rivalité traditionnelle avec la Prusse, établit une frappante conformité de vues

entre elle et l'Angleterre. Elle s'efforce, exactement comme celle-ci, de comprimer dans son développement l'une des deux extrémités du groupe levantin, en même temps qu'elle lutte, d'autre part, contre l'ascendant du centre naturel de la fédération à laquelle les convenances géographiques la rattachent, quoique d'une manière moins complète, il est vrai (c'est une analogie de plus entre ces deux puissances), que toute autre partie du même faisceau.

« Le succès définitif des vues ambitieuses de l'Autriche, soit sur la Méditerranée, soit sur la mer Noire, me paraît assurément peu probable, non-seulement à cause de la scabrense solidarité qu'elle a, pour ainsi dire, tissée, de ses mains entre les deux directions, mais encore et surtout, parce que son lot moral est de n'envahir que pour dissoudre et désorganiser; ce qui soulève contre elle, de toutes parts,

une puissance qui finit toujours par avoir le dessus, c'est la haine légitime des populations. Vous savez, cher docteur, que je ne suis pas fort entiché de théories libérales. J'ai peut-être la tête un peu dure à l'endroit des considérations psychologiques et sentimentales par lesquelles nos modernes démocrates expliquent la part considérable qu'il y a à faire aujourd'hui, dans les institutions sociales, aux intérêts économiques des peuples. Mais, de quelque façon qu'on interprète le fait, il est là, gros comme un monde, pour quiconque a des yeux. Or, entendez ce frémissement qui fait battre les veines de toute la Turquie d'Europe. Qu'il résulte de l'invasion de l'idée démocratique, comme le supposera quelque philosophe républicain, ou bien, comme j'incline à le croire, du presentiment agitateur de l'immense essor commercial que va prendre la vallée du Nil, il n'en est pas moins permis de s'é-

crier, en remarquant que c'est ce frémissement même qui rend si impatiente, depuis quelques années, l'incénrable convoitise de la cour de Vienne : *Quos vult perdere Jupiter dementat.*

« Mais supposons que l'Autriche réussisse, par des miracles d'habileté et de fortune militaire, à assurer sa domination sur le golfe de Venise jusqu'au canal d'Otrante, comme à se rendre maîtresse de la grande artère roumano-germanique jusqu'à la mer Noire, ce qui serait s'interposer entre les pays slaves et la Turquie : deux conséquences incalculables se rattachent immédiatement à ce fait :

« Premièrement, l'Allemagne tout entière, séduite et dominée, à son grand préjudice d'ailleurs, par l'appât du commerce de la mer Noire et de ses attenants, afflue vers le nouveau thalweg déterminé par la tactique triomphante de la cour de Vienne, dont la suprématie devient dès

lors irrésistible au sein de la confédération, et qui dispose ainsi d'une force colossale tant sur l'Adriatique que sur le Pont-Euxin. Est-il possible alors qu'elle se contente modestement de la possession du Danube, et n'envahisse pas ponce à ponce le magnifique massif de la Roumélie? N'aura-t-elle pas pris exactement la place qu'elle reproche au cabinet russe d'ambitionner, et ne tend-elle pas, par ce seul fait, à former un empire, non-seulement étranger à l'Allemagne, mais encore redoutable à son indépendance?

« En second lieu, sans attendre d'avoir réalisé ce plan, et dans le désir même d'en assurer le succès, l'Autriche, forte de l'importance de sa première victoire, ne peut manquer d'étendre son ambition vers les sources traditionnelles du commerce asiatique. En ceci encore, elle imitera, ou pour mieux dire elle remplacera l'empire russe; car cette tendance vers

l'orient de tous les États parvenus à un haut degré de puissance, est le résultat d'une loi profonde, qui n'est pas abrogée encore, et qui continuera de peser douloureusement sur les sociétés jusqu'au jour où la loi plus humaine et plus forte du groupement international l'aura détrônée.

« Mais l'Autriche est une puissance méridionale, et dans de tout autres conditions géographiques que la Russie. Elle n'a pas pour routes naturelles vers les Indes la mer Caspienne et la mer d'Azof, mais bien l'Adriatique et le Bosphore : autant vaudrait dire l'isthme de Suez. Et ce sont des ministres anglais qui prêtent main-forte au cabinet de Vienne!...

« S'il y a, pourtant, quelque chose d'incontestable au monde, ce sont les propositions que voici, à titre de corollaires des considérations que nous venons d'exposer :

« 1° L'alliance de l'Angleterre avec l'An-

triche entraîne forcément une alliance semblable entre la Russie et la France, nations qui, sans cela, n'auraient aucune raison pour se départir, l'une à l'égard de l'autre, des termes d'une solidarité lointaine et générale. L'Autriche et l'Angleterre, coalisées contre l'empire russe demeuré seul, mettraient cet empire dans une situation non moins critique que celle où il se vit en 1855, et ce serait plutôt la cour de Londres que celle de Vienne, soyez-en sûr, qui jugerait inopportun d'en profiter ;

« 2^o Comme les manœuvres et les empiétements sournois de l'Autriche dans la Turquie d'Europe excitent d'une manière incessante la juste méfiance de la Russie, et que l'éventualité de son installation à Constantinople répond, par tous les points possibles, aux plus extrêmes appréhensions qu'ait jamais pu concevoir cette dernière puissance ; comme, en outre, les raïas sont tenus dans un état d'agitation continuel

par les intrigues croisées des deux rivales, l'alliance de l'Angleterre avec l'Autriche a pour dernier et inévitable résultat le remplacement de l'empire turc par un autre empire, ou catholique ou schismatique ;

« 3^e De ces deux hypothèses, la première est, sous tous les rapports, la plus redoutable pour la Grande-Bretagne, de sorte qu'à tout prendre, et comme on ne comprend pas trop à quoi peut servir la distinction établie par certains réformateurs entre une domination slave et une domination grecque sur le Bosphore, la politique de M. Cobden serait encore plus sensée que celle du cabinet anglais, si celle-ci n'avait l'avantage d'être moins résolue.

XI

LA PORTE OTTOMANE.

« La Porte Ottomane est dans un cas très-différent de celui où nous voyons placées l'Autriche et l'Angleterre. Ce n'est point contre une fatalité géographique, mais contre une fatalité morale qu'elle a à lutter. Du moment qu'elle eut conquis la Crimée, la Turquie avait réalisé, dans ses éléments les plus essentiels, l'unité de ce que j'appelle le groupe levantin. Centre, artère, corps, tout y était, ..., sauf une chose, l'indépendance nécessaire aux diverses nationalités faisant partie du groupe. La langueur s'empara bientôt du colosse, dont les membres, à cette heure, s'étonnent de lui appartenir encore. Et pendant que le cœur agonise, étrange phénomène ! c'est aux extrémités que la vie reparait :

preuve bien saisissante de la vanité des royautes universelles. Ce qui arrive en Turquie arriverait dans tout autre groupe dont le foyer moral oublierait son rôle pour s'attribuer une suzeraineté oppressive.

« Quoi qu'il en soit, la faiblesse et l'inquiétude inspirent à la Porte Ottomane, en présence du développement auquel aspirent plusieurs de ses provinces, et partant, de l'élaboration du massif fédéral dont elle occupe si tristement le centre de gravité, une attitude qui a de nombreux rapports avec celle dictée aux cabinets de Londres et de Vienne par des mobiles plus actifs. De là l'entente habituelle de ces trois cours sur les questions qui intéressent l'organisation intérieure de la Turquie, et leur antipathie commune, plus instinctive que calculée, contre tout ce qui peut contribuer à la formation, c'est-à-dire aux deux effets de centralisation et

de délimitation de l'une quelconque des fédérations internationales que nous avons aperçues. Mais de là aussi la puissante et significative solidarité qui relie ces fédérations entre elles, surtout en Occident. Quoi que fassent les cabinets de Londres et de Vienne, leur politique a toujours deux buts, l'un relatif à leur position en Europe, et l'autre adapté à l'accroissement et au maintien de leur commerce avec l'Asie. Qu'en arrive-t-il ? Que la pression exercée, au Nord, par l'ambition autrichienne, et au Midi, par l'ambition anglaise, sur les extrémités de l'artère levantine, est précisément ce qui fait affluer la vitalité sur ces deux points, et que cette vitalité, en luttant contre ces ambitions, seconde l'organisation rationnelle des artères occidentale et germanique. C'est pour cela que j'ai attribué plus haut une importance sans pareille à ces deux faits : la constitution politique des principautés

danubiennes et le percement de l'isthme de Suez.

XII

LA PRUSSE.

« La Prusse, d'après le plan d'organisation politique que je conçois pour l'Europe, a une grande et belle tâche à remplir ; et cependant rien de plus mollement caractérisé que sa marche, depuis la mort du grand Frédéric. Elle subsiste, et honorablement, voilà ce qu'on peut dire d'elle ; quant à ce qu'elle fait, c'est ce qu'on ne songe seulement pas à définir. A-t-elle donc oublié déjà les leçons de son immortel fondateur ? Pas précisément ; mais ces leçons, comme celles des Pierre I^{er}, des Napoléon, et de tous les hommes exceptionnels qui naissent exprès pour poser la première pierre de monuments dont les

assises seront des siècles, ont besoin d'être interprétées, rectifiées même, et si elles l'ont été, ce n'est pas dans le sens qu'eût indiqué une saine appréciation du progrès des temps.

« Frédéric devina qu'il y avait dans le nord de l'Allemagne une grande place à prendre, et il la prit. La besogne était assez grosse pour remplir une vie humaine.

« Quel rôle le grand Frédéric, au terme de sa carrière, assignait-il, dans l'avenir, à la nation qu'il venait de créer? C'était, à en juger par les pages les plus expressives de l'histoire de l'illustre monarque, de servir de noyau à une Allemagne anti-autrichienne. La France, poussée par un gouvernement inepte, ne s'était heurtée à son œuvre que pour revenir plus empressée à sa grande et capitale affaire, la révolution. L'Autriche, en le combattant, avait été fidèle aux errements traditionnels de son ambition jalouse et dominatrice.

« Mais Frédéric avait à peine cessé de vivre, que des événements gigantesques, jaillissant du cratère de la révolution française, s'abattirent sur l'Europe et y déposèrent comme un monde nouveau. Deux des plus remarquables effets de cette explosion furent ceux-ci : Solidariser l'Allemagne entière dans un but de réaction contre la prépondérance excessive de l'empire français, et rappeler vers les rivages méditerranéens la vitalité qui, depuis l'insuccès des dernières croisades, n'avait cessé d'affluer vers le nord de notre continent. L'Allemagne obéit, avec le reste de l'Europe, à cette impulsion générale vers le midi, et acheva, par cette expansion même, de se mettre en rapport avec la Méditerranée. Ces deux effets se trouvaient d'accord pour faire de l'Autriche le centre politique de l'Allemagne.

« S'il est dans les décrets de Dieu que cet épanchement de la vitalité germanique du

nord au sud continue et se prolonge dans l'avenir, je ne lui vois qu'un objectif possible, c'est la conquête des domaines de l'Islam. Vous connaissez mon opinion sur la vraisemblance de cette hypothèse, la plus monstrueuse que puisse imaginer une infernale misanthropie, car il n'est, dans le genre humain, ni race qu'elle n'opprime, ni loi naturelle qu'elle ne trompe, ni sentiment juste qu'elle n'immole; mais ici, et pour sonder à fond la situation de la Prusse, je veux la supposer vraie. La Prusse, dans ce cas, sait-elle ce qu'elle revendique quand elle se donne le titre de véritable représentante du germanisme? C'est le droit d'occuper un poste nécessairement secondaire au milieu de l'évolution réservée à l'Europe centrale; et ce poste secondaire, il est même impossible de dire quel en serait exactement le rang; car il n'y aurait rien d'étrange à ce qu'un roi de Bavière, secondé par l'Autriche, qui ne

choisirait pas ce moment-là pour dire son dernier mot, transportât un jour sur le Danube l'édifice assis par Frédéric sur l'Elbe et l'Oder. La Prusse alors, l'âme du protestantisme, n'aurait plus qu'à s'incliner devant le succès éclatant du plan politique de l'oligarchie ultramontaine, et à s'écrier avec tout le monde : Gloire, gloire immortelle aux Ignace de Loyola ! Ils ont mené, pendant trois siècles, les peuples et les rois de la terre comme de débiles enfants...

XIII

SITUATION DE LA FRANCE

« Si, par impossible, les cinq puissances dont nous venons de nous occuper demeureraient seules en scène, conservant d'ailleurs, chose plus impossible encore, la

même attitude respective et les mêmes errements politiques auxquels nous les voyons attachées, il n'y a aucun doute qu'un effroyable cataclysme ne fût, dès cet instant, suspendu sur le monde, et prêt à engloutir la civilisation européenne dans des torrents de sang humain. La Porte Ottomane, impotente gardienne d'un trésor qui allume d'autant plus de convoitises autour d'elle, qu'elle n'en peut tirer pour elle-même aucun parti, ne doit qu'aux conventions diplomatiques son nom de puissance. La Prusse attend, indécise et anxieuse, un nouveau Frédéric, condamnée par cette attente à un pur rôle de satellite. La part active, prépondérante, se trouve ainsi dévolue aux trois autres États : la Russie, l'Autriche et l'Angleterre. La Russie, appelée par la nature des choses à exercer la principale influence dans les affaires de l'empire Ottoman, et n'y pouvant obtenir cette influence, attendu l'in-

suffisance actuelle de son état commercial, que par une attitude respirant toujours plus ou moins la menace, est posée *à priori* dans l'opinion européenne comme nourrissant, depuis un siècle et demi, une indéterminable préméditation d'envahir Constantinople. L'Angleterre, jalouse de l'influence russe, qui préjudicie au crédit dont elle a besoin elle-même pour établir et réglementer comme elle l'entend les communications de l'Europe avec les Indes, et l'Autriche, dans des vues d'empiétement illimité sur les provinces turques, érigent également en principe cette prévention générale contre le cabinet de Saint-Petersbourg, ce qui suffit pour la corroborer et la légitimer en fait. La ruine de l'empire turc et la prise de Byzance sont l'ineffaçable issue de cette lutte de soupçons et de contrecarrement; et, comme l'Autriche et l'Angleterre, fatalement alliées, au moins jusqu'à ce que le mal soit

devenu irréparable, dis osent de forces supérieures à celles de la Russie, c'est à elles que doit vraisemblablement demeurer la victoire. Il va sans dire que la part du lion, à la suite de semblables événements, ne serait pas celle du lion britannique. L'Angleterre chercherait sans doute un dédommagement dans la conquête de la vallée du Nil. Mais, une fois érigé un empire byzantin de source teutonique, il faudrait bien vite que l'Égypte en fit partie. Ce qu'il coulerait de sang et de larmes, pendant les péripéties plus ou moins longues de cet atroce combat, ne s'imagine qu'avec stupeur ; et le combat, le choc des armées, n'est rien encore à côté de la résistance des cultes établis dans l'empire ottoman contre la propagande latine des nouveaux conquérants, fanatisés à la fois par une superstition devenue présomptueuse et par un égoïsme sans conscience et sans frein. La conquête ne saurait s'ar-

rêter en si belle voie ; l'extrême Orient deviendrait bientôt son facile point de mire. Ici encore, domination impitoyable et propagande acharnée. L'heure du triomphe aurait sonné pour l'oligarchie ultramontaine. L'ancien monde, des colonnes d'Hercule au détroit de Bering, ne serait plus qu'un orageux et ruisselant Golgotha.

« Mais la scène change entièrement de face, si nous rendons à la France son rang et son action spéciale dans le laboratoire de l'avenir de l'humanité. Le soufflé destructeur s'arrête, et le progrès reprend sa marche au sein de l'ordre et du calme rétablis. On pourrait en dire autant, je le sais, de toute autre des grandes puissances européennes, car toutes sont nécessaires au maintien de l'équilibre international qui est, en dépit de ses imperfections, la meilleure sauvegarde de la civilisation de nos jours ; mais ce ne serait ni avec le même degré d'évidence ni dans les mêmes

proportions, excepté peut-être à l'égard de la Russie, dont l'étonnante conformité d'action avec la France arrêtera plus d'une fois encore nos regards.

« Au demeurant, c'est en une immense irruption de l'Occident sur l'Orient que se résumerait le déchaînement affreux que je viens de décrire. Par quel mode d'action spécial la France met-elle obstacle à ce déchaînement ? Par la puissante impulsion, du nord au sud, qu'elle imprime à toute l'extrémité occidentale de l'ancien monde, Europe et Afrique comprises. De brillants souvenirs, venant en aide aux dithyrambes quotidiens qui nous poursuivent sur Pondichéry et Chandernagor, nous cachent à nous-mêmes ce genre d'action. Mais regardez-y de près, et vous vous convaincrez que c'est réellement en cela que consiste notre influence préservatrice et libératrice au profit de tous les peuples du globe, surtout depuis la révolution de 89.

Au surplus, il rentre tout à fait dans notre sujet de constater ce fait remarquable, et nous allons le faire par rapport à chacune des cinq grandes puissances composant avec nous le concert européen. Nous verrons qu'il n'est pas une d'entre elles, même l'Autriche, dont la partie de notre politique par laquelle se traduisent nos tendances méridionales ne serve les véritables intérêts, sinon les traditions gouvernementales.

« L'expansion vers le Midi à laquelle préside la France, en Occident, et qui est la vraie cause de formation du groupe occidental, s'allie avec l'expansion semblable que nous avons déjà vue déterminée par les Moscovites dans le Levant et dans l'extrême Asie, et cela par une raison bien simple, c'est que ces deux expansions sont également croisées, entravées et compromises par l'effort transversal que font solidairement, quoique à des hauteurs différentes, l'Autriche et l'Angleterre. L'im-

pulsion de la France, en Occident, et celle de la Russie, dans l'extrême Asie, s'entr'aident d'une manière très-réelle, mais indirecte; dans le Levant, elles s'épanchent de la façon la plus intime, sans même qu'il y ait besoin pour cela d'aucun concert entre les deux gouvernements. L'influence française, dans les pays levantins, ne peut s'attacher qu'à une chose : seconder le progrès, aussi bien moral qu'industriel, partout et dans toutes les conditions où il est possible. Or cela aboutit nécessairement, grâce à l'incurable inanité de l'oligarchie turque, à faire naître des cas plus ou moins formels d'émancipation dans les provinces qui ont des éléments d'existence propre, une position à part, une individualité distincte, en un mot, les rudiments d'une nationalité. La Restauration obtint l'indépendance de la Morée; le gouvernement de Juillet seconda l'établissement de la vice-royauté d'Égypte; l'Empire travaille

à la constitution des principautés danubiennes. Ce n'est point là la politique exclusivement dévouée à telle ou telle confession que certains hommes voudraient voir adoptée par notre patrie; mais c'est là certainement la politique la plus sage, celle qui prévient les catastrophes, tout en servant la cause du droit et de la civilisation. Eh bien, la marche que conseille à la Russie la situation dans laquelle nous l'avons vue placée est exactement la même. Quoi de plus propre que ce système à rendre graduellement moins probable, et, en tout cas, moins dangereuse, l'érection de quelque nouvel empire sur les ruines de l'édifice croulant des Osmanlis? L'entente actuelle des cabinets de Paris et de Saint-Petersbourg, au sujet de l'organisation des Principautés, prouve qu'ils sont désormais d'accord sur le principe que j'établis ici, et ce principe est de ceux qui, une fois posés, ne s'effacent pas en un jour.

« Vous me demanderez maintenant si ce morcellement graduel fait le compte de l'empire turc. Je vous répondrai oui, en vous rappelant la distinction que j'ai en soin de faire entre les vrais intérêts des populations et les systèmes politiques qui les régissent. L'autonomisation séparée, mais successive et prudente, des vingt ou trente nationalités différentes que comprennent les États ottomans, est la seule manière de résoudre le problème de la liberté et de la sécurité des communications à travers ce vaste et important massif territorial, en même temps que le premier besoin des peuples intéressés et le vœu manifeste de la Providence. Le maintien indéfini du régime actuel est impossible. La formation d'un nouvel empire byzantin, considérable et puissant, quels que vous en fassiez la source, les moyens et les bases, est, je ne puis me lasser de le répéter, un épouvantable rêve de ténèbres et de sang. Il faut

un fanatisme féroce ou une niaiserie cob-dénique pour envisager sans frémir une telle éventualité.

« Quant à la Porte Ottomane, elle a une ressource, une seule, pour se maintenir vivante au sein de la transformation que je prédis à ses États. Ne doit-il pas s'établir tôt ou tard, et sous telle ou telle forme, un lien fédératif entre toutes les parties du groupe levantin ? Qu'elle en entreprenne dès à présent l'étude et la réalisation... Elle ne risque rien d'essayer, et risque tout à ne pas le faire.

« Nous pouvons appliquer une réflexion analogue à l'Autriche. Cette puissance garde l'issue légitime de l'Allemagne sur l'Adriatique. Mais la nature a rétréci cette issue autant qu'elle a élargi le littoral allemand sur la Baltique, comme si elle eût voulu, par là, assurer les droits de cette mer à la civilisation, et en confier le soin aux populations de l'Europe centrale.

Et ce n'est pas seulement la configuration du sol qui dit aux Allemands que le golfe de Venise est pour eux une route et non pas une propriété; c'est, d'une manière plus logique et plus expressive encore, l'état ethnologique, politique et religieux des peuples que l'histoire a travaillé pendant trente siècles à déposer sur les deux rives du fameux golfe. Nul doute, selon moi, qu'une partie de ces peuples soient rattachés au jour par leurs intérêts commerciaux au groupe germanique; mais à qui d'en arrêter le cercle et où l'arrêter? S'il appartenait à l'empire d'Autriche d'englober dans ses possessions tout ce qui semble pouvoir être rangé parmi les dépendances commerciales de la grande artère germanique, au midi de l'Europe, on ne voit pas pourquoi sa domination ne s'étendrait pas bientôt jusqu'à Corfou. Bref, il n'y a que le courant libre du travail et des transactions qui puisse décider la question

des limites entre les trois groupes internationaux qui occupent le revers occidental de l'ancien continent, et encore est-il évident que la pensée de faire jamais de ces limites quelque chose d'absolu et d'exactement politique serait absurde. Les efforts de l'Autriche pour maintenir et étendre son autorité sur des peuples non allemands ne peuvent donc que nuire aux véritables intérêts de l'Allemagne par la répulsion qu'ils inspirent à ces peuples pour la race teutonique et l'inactivité industrielle à laquelle ils les condamnent. La politique de cette puissance n'est pas moins anti-allemande qu'anti-italienne, anti-grecque et anti-slave. Son triomphe serait un fléau pour la civilisation, et la civilisation, de toutes parts, s'armera pour l'empêcher... L'Autriche veut-elle un rôle moins dangereux et plus digne de l'esprit de notre époque : qu'elle change son joug politique en un simple ascendant industriel et

financier. Sa situation géographique lui rend extrêmement facile ce genre d'influence, qui, en développant la production et le commerce autour d'elle, élèverait si haut la prospérité de ses États allemands. La cour de Vienne a fort bien senti le grand avenir commercial de son patrimoine héréditaire. Cet avenir existerait-il, si nous étions encore au temps des Cimbres et des Teutons, et si les errements économiques du dix-neuvième siècle pouvaient être ceux des siècles de Carthage ou de Venise la Belle, voire même de l'année péninsulaire-orientale 1857?

« Dans cette voie salubre, l'Autriche pourrait croire inspirée par ses propres intérêts la politique française en Italie et dans les provinces ottomanes. Ce à quoi vise la France dans ces contrées, comme nous l'avons reconnu, c'est à développer les forces productives que la nature leur a si largement départies; n'est-ce pas lit-

téralement à cela même que viserait l'Autriche?

« Quant à la Prusse, l'appui que prêtent à sa mission centralisatrice les tendances françaises n'a pas besoin, pour être compris, de bien longues explications. La Prusse, ai-je dit, attend un nouveau Frédéric. Ce qui m'a dicté cette expression, c'est la conviction que les difficultés du problème, quant aux règles à tracer à l'action extérieure de cette puissance, viennent presque uniquement aujourd'hui de son régime intérieur. La Prusse est une nation pensante. Les avantages que lui enlèverait la concentration à Vienne des provenances du golfe de Venise et de la mer Noire, ainsi que les conséquences désastreuses et le caractère fâcheusement primitif de la fascination à laquelle la masse de la Germanie cède en ce moment, ne sauraient avoir échappé aux fortes intelligences que compte à son service le gouverne-

ment de Berlin. Mais, par une coïncidence fatale, le titre qui appelle la Prusse à se préoccuper de ces divers maux repose sur un fait qui ne peut être pour elle qu'une cause d'inaptitude à y porter remède, savoir, sa composition essentiellement germanique. Qu'est-ce, en réalité, que le germanisme ? Il est impossible, encore une fois, que la Prusse s'y trompe ; le germanisme, c'est le tontonisme antique, glaive du destin dont la féodalité est le tranchant. Or, n'est-ce pas parce qu'elle est essentiellement germanique, que la Prusse est un des pays du monde où le régime féodal a conservé les plus fortes racines, et que sa noblesse a une part si prépondérante dans la conduite de ses destinées ? N'est-ce pas une pente irrésistible pour cette noblesse que de pousser son pays à la queue d'un mouvement qui plaît à ses instincts seigneuriaux, avec la bonne intention, d'ailleurs, de lui en faire prendre la tête ?...

« Voilà pourquoi il faut appeler de ses vœux, chez le seul peuple qui puisse servir de guide à l'Allemagne, un nouveau Frédéric. Le fondateur de la monarchie prussienne avait la qualité des grands hommes de guerre et des grands hommes d'État : le sens politique et le coup d'œil stratégique, chez lui, ne faisaient qu'un. Il saisisait d'un regard, s'il revenait au monde, cette connexité sourde et incurable du vieux teutonisme et de la vieille féodalité. Il comprendrait que la position de la Prusse en Allemagne, et la position de la monarchie en Prusse, sont deux applications identiques du même théorème; que la Prusse a besoin d'une individualité forte et d'un dévouement qui ait foi dans sa mission supérieure, et la monarchie, d'une autorité trempée dans les veines de la nation... Le temps n'est donc plus où une différence essentielle de principes politiques séparait de nous le peuple prus-

sien. Le grand Frédéric n'aurait, pour ainsi dire, qu'à lire dans ses souvenirs pour le reconnaître. Contemporain de Louis XV et de Louis XIV, il avait déjà pressenti cette confraternité naturelle de sa couronne avec celle de France; contemporain de Napoléon III, il la trouverait établie, complète, palpitante, et en revendiquerait la pensée.

« Que la monarchie prussienne ait vu ses alliés nécessaires sur les trônes d'Autriche et de Russie, aussi longtemps qu'ont duré la république et le premier empire, ces deux préludes impatients du régime constitutionnel qui est enfin décidément chez nous sur le métier, c'est ce qui n'a rien d'étrange. Mais la crise touche à sa fin. A l'Autriche désormais, comme sentinelle de l'ordre, se substitue la France, dont l'alliance est la condition première de l'avenir politique de la Prusse, comme l'alliance russe est la plus sûre base de son avenir commercial.

« Il nous reste à voir en quoi les tendances françaises sont également d'accord avec les conditions de salut, sinon avec les rêves de suprématie de la Grande-Bretagne.

« C'est vraiment un labyrinthe sans issue que celui dans lequel erre la politique britannique à propos de toutes les questions soulevées par l'importance toujours croissante des propriétés commerciales du Levant. La raison en est simple ; c'est que l'Angleterre s'est fourvoyée hors de son élément normal, l'Océan. La mer Noire, la Méditerranée et la mer Rouge composent un milieu pour lequel elle est aussi peu faite que le papillon pour l'eau et le poisson pour l'air. Le jour où elle a été forcée d'y entrer pour défendre son commerce et ses colonies, ses canons victorieux ont donné à la raison un de ces démentis que ne profère jamais impunément l'audace humaine. La route du Cap

a fait sa fortune et en réclame actuellement le prix. C'est une erreur de croire que l'homme ne doive rien à la terre, et la Grande-Bretagne a sa dette à payer aux parages qui ont tant fait pour elle.

« Mais quelle est donc cette dette, et que faire à présent sur la route du Cap, quand l'Europe et l'Asie travaillent à se procurer des communications directes, et si le commerce des Indes ne peut demeurer plus longtemps l'apanage d'une seule nation? C'est en répondant à cette question que je vous ferai comprendre où réside, selon moi, le nœud à venir de l'alliance anglo-française et le rôle naturel de la Grande-Bretagne dans la formation du groupe occidental. La route de Londres à l'Indonstan, par le cap de Bonne-Espérance, se divise en deux portions aussi différentes de direction que de nature. La portion la plus éloignée, celle qui sert plus particulièrement à franchir l'espace

en longitude, tend à devenir inutile à l'Angleterre. Mais qu'est-ce qui l'empêche d'accroître indéfiniment l'utilité de la seconde? Elle possède au Cap un établissement qui est une base d'opération toute prête pour envahir et exploiter autant de terrain qu'elle voudra dans le sud de l'Afrique. C'est indubitablement là, avec la civilisation de la Nouvelle-Bretagne et le service des communications entre le nord de l'Amérique et l'Europe, sa planche de salut, son lot et sa mission. Qu'elle s'y attache résolument, et sa situation se simplifie, sa marche s'éclaire et se dégage avec une singulière facilité.

« Cessant de croire possible d'échapper à la fois aux deux dangers qui la menacent, par rapport à ses possessions en Asie : celui d'en être dépouillée violemment par une invasion ou une révolte, et celui d'être conduite peu à peu à y renoncer d'elle-même par la concurrence des autres peuples, elle

choisirait entre les deux, et préférerait naturellement le second. Il ne lui resterait alors aucune raison pour s'opposer plus longtemps au percement de l'isthme de Suez et à l'organisation des principautés danubiennes; car l'un de ces projets offre la plus grande célérité et la plus grande commodité possible à ses communications, et l'autre est le véritable moyen d'ôter tout dangereux caractère aux relations des Russes avec les populations ottomanes. La formation du groupe levantin, toute secondée qu'elle est par ces deux faits, aura bien de la peine à marcher assez vite pour que la possession des Indes ait cessé d'être avantageuse à l'Angleterre avant un demi-siècle. L'ouverture même du canal des deux mers ne peut causer immédiatement le délaissement absolu de la route du cap de Bonne-Espérance; il faudra des années pour organiser le service de la nouvelle voie. Pendant ce temps, la colonie du Cap,

et la nécessité où sont en général les bâtiments anglais d'y relâcher en se rendant aux Indes, donnent à la métropole une facilité précieuse pour les transports et mouvements de toute sorte qu'exigerait l'organisation de l'établissement africain, dont tout, du reste, favoriserait le rapide accroissement, à partir du moment où l'énergique vouloir de la race anglo-saxonne s'y serait fermement attaché.

« Il y a là, dans ma pensée, une œuvre vraiment grande et digne en tout de la plus illustre émule de la France. Son objet général consiste à arrêter la limite logique des territoires dévolus à l'activité de l'Europe occidentale sur le littoral africain, c'est-à-dire le point où va aboutir, dans l'hémisphère austral, la ligne de démarcation entre le champ d'exploitation de notre groupe et celui du groupe levantin. Cette limite résulte d'un concours de circonstances dont la Grande-Bretagne est plus à

même que toute autre nation de concevoir et de déterminer la résultante pratique. En thèse générale, les peuples d'Occident réussiront mieux que les Orientaux, de la part desquels ils n'auront pas même, sur ce terrain, de concurrence à craindre, là où une œuvre de colonisation, ou seulement de mise en valeur des richesses naturelles du sol, devra accompagner ou précéder l'exploitation commerciale. Cependant, au delà d'une certaine distance, leurs entreprises cesseraient évidemment d'être avantageuses, outre qu'elles risqueraient de ne profiter, en fin de compte, qu'à des rivaux. Je présume, en balançant ces considérations, que la limite dont je parle tombe entre le cap de Bonne-Espérance et le canal de Mozambique.

« Je n'ai pas besoin de vous dire par quel coin cette tâche de la Grande-Bretagne touche à l'œuvre de la France et se marie avec elle. Indubitablement, pendant que

je vous parlais du cap de Bonne-Espérance, votre imagination a plus d'une fois traversé le continent africain et visité l'Algérie.

« L'Algérie !... Je ne sais à quels termes recourir pour exprimer ce que cette terre est pour la France. C'est bien une colonie, mais quelle colonie a jamais eu ce cachet de devise politique et de providentialité ? Où trouver, dans notre présent et dans notre passé, un fait qui prouve et caractérise aussi bien que la conquête de cette terre la tendance méridionale que prend de plus en plus notre action expansive ? Quel instrument peut être comparé à celui-là en vue de l'élaboration du groupe occidental ?

« Le plus grand obstacle à l'organisation de ce groupe vient du défaut d'équilibre encore existant, quoique à un moindre degré depuis un demi-siècle, entre le nord et le midi de la partie de l'Europe sur laquelle il doit s'étendre. Si nous mettons en

parallèle, d'une part, l'Espagne, le Portugal et l'Italie; de l'autre, la Grande-Bretagne, la Hollande et la Belgique, sous le rapport de la civilisation, des lumières et de l'activité industrielle, la différence nous paraîtra vraiment énorme en faveur de cette dernière catégorie. L'inconvénient de cette disproportion, au point de vue de l'union des peuples occidentaux et de l'avènement d'un régime international équitable parmi eux, n'a pas besoin d'être démontré. C'est donc un devoir pour la France de seconder avec un dévouement particulièrement actif la régénération des États du midi. Il faut qu'elle devienne leur patronne et leur alliée spéciale. La France, au fond, n'est point une puissance méridionale plutôt que septentrionale. Si, contre l'Angleterre, elle a représenté le midi, contre l'Espagne elle avait naguère représenté le nord. Ce caractère double, ou pour mieux dire complet, est le secret de sa grandeur; mais il

est aussi le principe qui lui dicte ses obligations. En ce moment, c'est le midi qui a besoin d'elle.

« Eh bien, quoi de plus propre à lui faciliter l'accomplissement de ce devoir que la colonisation de l'Algérie? Porter des hommes, du matériel, des capitaux et des colons sur la côte africaine, cela peut-il se faire sans une sorte d'attraction exercée sur les côtes si peu distantes de l'Italie et de l'Espagne? Un fil sous-marin, un service postal, une mesure quelconque de rapprochement commercial ou administratif entre la colonie et la métropole, n'auront-ils pas toujours pour effet d'augmenter, dans une certaine mesure, les rapports des deux péninsules avec l'une ou l'autre de ces deux parties, c'est-à-dire, somme toute, avec la France; et ce rattachement avec la France ne doit-il pas inmanquablement contribuer à accroître leurs éléments de commerce, d'activité et de richesse?... »

« Au reste, cette tutelle attentive des États méridionaux n'implique, de la part de la France, aucune espèce d'hostilité contre les peuples du Nord ; elle n'est que la sollicitude plus vive d'une sœur aînée pour les moins robustes de ses frères ; car, en somme, ce n'est pas seulement à l'Italie et à l'Espagne, mais à tout l'Occident, qu'il appartient à notre pays de montrer, du côté de l'Afrique, le chemin de l'avenir. Il est dans la nature des choses que les États septentrionaux répondent moins facilement et moins vite au signal de la France ; mais, quand ils y répondront, une ère entièrement nouvelle aura commencé pour l'Europe occidentale ; le vrai ciment de l'alliance anglo-française sera trouvé.

« Supposons, en effet, le Royaume-Uni appliqué, dans le sud de l'Afrique, à une vaste et sérieuse entreprise de colonisation comme celle dont la France a déjà jeté les premières amorces dans le Nord ; l'ap-

puî que pourraient se prêter ces deux œuvres, et l'influence qu'exercerait sur l'état du monde leur simultanèité, sont des choses plus faciles à imaginer qu'à dépeindre. Bien que, matériellement, les établissements anglais et français ne fussent pas à portée de s'entr'aider d'une manière bien efficace, puisque l'Algérie est à 2,000 lieues du Cap, les services qu'ils seraient susceptibles de se rendre, même sous ce rapport, ont déjà leur importance. Les explorations de l'intérieur de l'Afrique, si utiles pour l'ouverture des relations commerciales avec les populations qui y sont parsemées; les mesures que réclame la question si grave, et si mal comprise encore, de l'esclavage des noirs; le patronage actif dû aux sociétés scientifiques dont les études et les recherches peuvent rendre de si grands services à la civilisation africaine : tous ces apports de l'initiative gouvernementale ou individuelle que distingue un certain

cachet de prévoyance et de généralité, n'ont-ils pas à attendre le plus précieux secours de l'entente et de l'intérêt commun des deux métropoles? Mais ce qui ferait le véritable et immense profit de l'action simultanée de l'Angleterre et de la France, ce serait l'effet d'entraînement qu'en éprouverait toute l'Europe occidentale, notamment le Portugal, la Hollande et l'Espagne qui possèdent des colonies ou des comptoirs sur les côtes d'Afrique, et dont les ressources se dirigeraient d'elles-mêmes vers l'extension de ces établissements. Un incalculable élan en serait donné à l'exploitation de tout le littoral africain. L'hostilité des indigènes tomberait désarmée sous l'effet moral de cette espèce d'investissement. La civilisation enfermerait la barbarie dans un cercle d'efforts qui se rétrécirait toujours sur elle et ne lui laisserait pour refuge que les déserts, la misère et la peur.

« Et au milieu de ce vivant concert des peuples franco-latins, ce serait à coup sûr un merveilleux spectacle que celui des deux vaillantes luttieuses dont l'opiniâtre rivalité bouleversera si longtemps l'Europe, attelées maintenant côte à côte au char de triomphe du progrès. Il faudrait admirer surtout comme le rôle dévolu par la Providence à chacune d'elles répondrait heureusement aux ressources de sa position et de sa nature. Ce dont il s'agit en Afrique, ce n'est point de s'assurer, par une domination plus ou moins écrasante, le monopole de denrées produites en abondance par les indigènes, mais bien de faire naître ou de développer la production, en combinant l'industriosité européenne avec le travail physique des naturels du pays. L'œuvre de colonisation se compose donc de deux objets qu'il convient de distinguer, malgré l'étroite connexion qui les unit : l'exploitation industrielle du sol et l'organisation

sociale de ses habitants. L'importance de ce dernier objet est relativement plus grande dans le Nord, où vivent des populations d'un rang ethnologique supérieur, tandis que, dans le Sud, où l'homme promet moins et la terre davantage, c'est à celle-ci, comparativement, qu'il faut donner ses meilleurs soins. Cette différence donne quelque chose de tout à fait providentiel à la répartition que les événements se sont chargés d'établir, sur le continent africain, entre l'Angleterre et la France.

« Plus rapprochée de sa colonie, et pouvant en quelque sorte, grâce à la facilité toujours croissante des communications, la considérer comme attenante à son propre sol, la France est plus en mesure d'y constituer une autorité politique et morale qui la lui assimile presque complètement au bout d'un certain nombre d'années. La goutte de sang africain qui existe évidemment chez quelques-unes de ses po-

pulations méridionales ; la facilité d'acclimatation de divers végétaux des côtes algériennes dans le midi de son territoire, et du midi de son territoire sur les côtes de l'Algérie ; la puissance d'attraction incomparablement supérieure de son culte, surtout sur des peuples très-sensibles au prestige extérieur ; enfin le caractère expansif et les goûts artistiques de ses enfants, doivent encore faciliter à la France ce travail d'assimilation et de reconstitution sociale. Mais, dans l'œuvre d'exploitation matérielle, tout promettrait au contraire aux Anglais un succès plus rapide et des résultats plus importants. Les ressources industrielles et la puissance mécanique de la mère-patrie ; la ténacité, la hardiesse et le positivisme du caractère anglais ; la fécondité généralement plus grande de la partie sud que de la partie nord du littoral africain ; les avantages que donne actuellement au Cap sa situa-

tion sur le chemin des Indes, et la profonde différence de nature productive de la métropole avec sa colonie, offrent le secours le plus actif au développement matériel de cette dernière.

« Ces remarquables coïncidences, jointes à de si pressantes nécessités, ont, ce me semble, une irrésistible signification. Elles montrent à la Grande-Bretagne le véritable objet de l'alliance française dans l'unique voie par laquelle elle puisse échapper au périlleux réseau de contradictions qui l'enveloppe.

XIV

« La comparaison qui précède établit très-bien, ce me semble, la supériorité de la direction imprimée à l'organisation politique du globe par la France, la Prusse

et la Russie sur celle donnée dans un sens différent par les trois autres puissances. Un trait cependant nous reste à marquer pour rendre cette comparaison complète ; c'est que la France, la Prusse et la Russie ont généralement pour elles la sympathie et le concours des États secondaires. Ne cherchez pas à tirer une objection de ce que ces États n'agissent pas tous dans le même sens, puisqu'en Allemagne, par exemple, ils penchent pour l'Autriche plutôt que pour la Prusse : c'est là, je vous le dis encore, un fait accidentel qui cesserait demain, si la Prusse le voulait, et auquel, en tout cas, le cours des événements se chargera de mettre un terme.

« Or, les États secondaires, mon cher docteur, c'est l'élément progressif de notre régime international, tandis que les grandes puissances en forment, comme telles, l'élément rétrograde. Cela se conçoit facilement. Les grandes puissances ont, bon

gré mal gré, vis-à-vis de l'ordre établi, des obligations et des entraves que n'ont pas les autres; ce qui les place en quelque sorte à la remorque de celles-ci pour tout ce qui se rattache de près ou de loin à l'amélioration de cet ordre. Depuis 1815, il ne s'est pas présenté une seule question touchant à la constitution politique de l'Europe qui ne fût soulevée par le mouvement intérieur, l'éclosion ou la tentative d'éclosion de quelque État secondaire. Outre cela, un nationalisme qu'on eût pu croire mort tant il était depuis longtemps endormi, et dont le récent réveil n'est, à mes yeux, qu'un cent et unième symptôme de fédéralisation internationale, travaille sans cesse à faire surgir de nouveaux États plus ou moins indépendants, qui ne peuvent être que des États secondaires, détachés un à un, par l'exemple et l'appui d'autres États secondaires, de la domination de certaines grandes puissances. Pour imaginer ce

travail incessant, vous n'avez qu'à jeter les yeux sur la Lombardie et les duchés italiens, placés entre le Piémont et l'Autriche, ou bien sur la Serbie, le Monténégro, les Principautés, placés entre la Morée et l'empire ottoman. La conclusion incontestable de tout cela est que le nombre des États de second et troisième ordre tend toujours à s'accroître, et à englober une masse plus considérable de population, tandis que celui des grandes puissances ne peut plus à l'avenir que diminuer. Inutile d'ajouter que ce ne sont pas celles des grandes puissances qui ont pour elles les sympathies des petites qui sont menacées de disparaître les premières.

« Ces faits établis, vos objections sont évidemment levées. N'est-ce pas à propos de l'admission des États de second ordre dans les congrès que vous les avez produites? Ne redoutiez-vous pas que, précisément à cause du renfort qu'apporterait

cette mesure au trio politique commis par la Providence à l'élaboration du groupement international de l'espèce humaine, le trio contraire ne le rendit constamment impossible par son opposition? Mais vous oubliez que pour qu'une question de ce genre soit débattue, il faut que des événements, des difficultés politiques quelconques l'amènent sur le tapis. Ce sont ces événements et ces difficultés qui fourniront les données du problème, et répartiront les chances entre les thèses différentes des intéressés. Vous dire les cas semblables qui se présenteront et la manière dont ils seront résolus m'est impossible; mais je crois qu'il est très-facile d'en juger par sentiment et d'une manière générale d'après l'exemple que vient de nous fournir l'admission du Piémont au congrès de Paris. Plusieurs circonstances de ce fait me paraissent singulièrement dignes de remarque. C'est par suite de sa participation

à la guerre de Crimée, dans laquelle son armée avait vaillamment combattu contre les Russes, à faire partie de ce célèbre conseil. Avez-vous vu la Russie soulever la moindre objection contre la présence de M. de Cavour? Non; mais vous avez vu l'Autriche s'efforcer d'y mettre obstacle. Je vais plus loin : Je dis que la Porte Ottomane, pour qui les soldats piémontais venaient de verser leur sang, eût plus facilement encore prêté main-forte à l'Autriche que la Russie. Vous me répondrez peut-être que l'Angleterre, qu'il faudrait, d'après mon système, regarder comme solidaire de la Porte Ottomane et de l'Autriche, est pourtant la puissance dont les conseils semblent avoir le plus contribué à enrôler le Piémont dans la cause occidentale, et qui eût vraisemblablement appuyé avec le plus de chaleur, si besoin avait été, l'admission de cet État de second ordre au congrès de Paris. Je ne nierai

rien de tout cela; au contraire, je vous en donnerai acte, et, cela fait, je vous prierai de me dire de qui M. de Cavour a plus particulièrement partagé les vues à propos des principautés danubiennes, et par qui il a été le plus solidement appuyé à propos de l'Italie; vous ne trouverez pour me répondre que les noms de deux grands ministres, l'un russe et l'autre français. Vous le voyez donc, cette alliance des grandes puissances instinctivement et nécessairement favorables au groupement international avec les États secondaires est tellement naturelle, qu'elle devient le dernier mot des combinaisons politiques les mieux faites, à première vue, pour la reponsser. »

CHAPITRE III

ATTITUDE QUI CONVIENT A LA FRANCE VIS-A-VIS DE L'ANGLETERRE.

I

— « Ce qui fait , observa le docteur, que la formation de vos groupes internationaux est tout bonnement une question de force.

— « De force morale avant tout, dit Léopold.

— « Morale soit, mais nullement pacifique. Vous me direz bien que tous ces cas de constitution plus ou moins indépendante de nouveaux États de second et troi-

sième ordre, et d'admission des principaux de ces États dans les congrès, ne sont que la conséquence, l'expression politique d'un travail essentiellement économique et juridique dans les entrailles de nos sociétés, et que c'est ce travail, dont le nationalisme en train de se réveiller chez les petits peuples n'est qu'un des symptômes, qu'il faut regarder comme le véritable agent de votre système de fédération : il n'en est pas moins vrai que, lorsque ces cas se présentent, il faut les résoudre, et que, jusqu'à présent, rien ne nous indique qu'il existe pour cela un autre moyen que la guerre. L'indépendance de la Morée et de la Belgique, l'hérédité de la vice-royauté égyptienne, l'union si incomplète encore des principautés du Danube, enfin l'admission du Piémont au congrès de Paris ; tout cela, cher Léopold, est sorti de l'intervention passablement active du canon et de la baïonnette. Il y a plus : les grands

intérêts politiques qui ont figuré pour et contre dans la production de ces résultats n'en ont certainement alors ni compris, ni même remarqué la tendance générale et ultérieure, et ce machinalisme de leur part n'est pas pour peu de chose, à ce que j'estime, dans la facilité avec laquelle ces résultats ont été obtenus. Je doute fort, par exemple, que l'Angleterre se montrât, plus tard, aussi bienveillante pour la Belgique, — je ne vais pas jusqu'à citer le royaume de Naples, — qu'elle l'a été naguère pour le Piémont. Je doute surtout qu'elle prêtât volontiers son concours à une nouvelle expédition de Morée. C'est qu'à mesure que le vaste dualisme, économique, militaire et moral, qui fait la base de votre système, et dont je reconnais au surplus la réalité, se montre plus clairement aux yeux des cabinets, les illusions et les surprises deviennent moins probables; l'ordre de bataille se dessine de cha-

que côté; chacun y distingue mieux son poste et s'y tient plus résolûment. Faites survenir au milieu de cet état de choses un litige international un peu grave, et ce n'est plus en présence d'une bataille de Navarin ou d'un siège d'Anvers que vous vous trouvez, c'est en face d'un conflit qui ne s'arrêtera pas même aux limites de l'Europe. Si ce choc terrible est l'abîme qu'il faut franchir pour arriver à une organisation internationale moins oppressive et moins épuisante pour les peuples que celle d'aujourd'hui, j'en accepterai d'autant plus patiemment la perspective, que vous avez vu par ma réplique à Charles combien je suis frappé des nombreuses éventualités de guerre dont se charge notre horizon politique depuis quelque temps, et quel peu de confiance m'inspire le pacifique échafaudage de notre excellent ami. Mais ce qui m'étonne, ce sont les efforts que vous faites et les supputations étranges

auxquelles vous recourez pour refuser de reconnaître cette condition souveraine de la réalisation de votre idéal. Quoi ! vous croiriez sérieusement possible que la Grande-Bretagne, — pour ne parler que d'elle, — entre de son plein gré, et avant d'avoir épuisé toutes les chances des combats, dans la voie de résignation et de craintive prévoyance que vous lui indiquez !... Elle est cependant de force à soutenir vaillamment une lutte militaire, notre histoire en est témoin. Nos guerres avec les Anglais se sont passées et terminées très-souvent sur notre sol, jamais sur le leur. Au quinzième siècle, il a fallu la pucelle d'Orléans, un miracle, pour nous tirer de leurs mains. Dans les temps modernes, presque toutes les fois qu'ils ont figuré contre nous dans une guerre, nous y avons eu le dessous. Enfin aujourd'hui, notre attitude dans le monde est plus noble et plus belle que celle de l'Angleterre, sans

aucun doute ; mais la question de supériorité matérielle, entre elle et nous, n'est nullement vidée.

« Je trouve donc qu'il rentrait beaucoup mieux dans votre thèse, permettez-moi de vous le dire, d'apprécier nos moyens pour vaincre son hostilité que de rechercher les conditions auxquelles peut se nouer sérieusement notre alliance avec elle. Si j'admets comme vraie votre solidarisation antithétique des grands États européens, c'est d'une manière très-générale, et à la condition que chacun tiendra tête à l'antagoniste particulier qui lui fait face. Or, quant à nous, notre antagoniste particulier, c'est bien certainement l'Angleterre. Nos désirs les plus légitimes, nos plus grands intérêts sont ceux au-devant desquels nous sommes le plus sûrs de rencontrer l'opposition de cette puissance. Qu'il s'agisse de l'affaire si urgente pour nous du désarmement des partis, ou de l'é-

mancipation, — je ne dis pas de l'agitation — de peuples gémissant sous un joug inique et oppresseur, ou de l'amendement d'un droit international qui, faute de bases logiques, érige à chaque instant des accidents presque puerils en grosses et scabreuses difficultés, c'est presque toujours du fait de la Grande-Bretagne que viennent les obstacles. Tenez, vous m'avez entendu, au début de cette conversation, traiter d'inconsidérés les conseils que certains hommes donnaient à la France, de profiter des embarras de l'Angleterre dans les Indes pour arrondir ses possessions d'outre-mer. N'allez pas croire que je change d'avis relativement au genre de profit que ces conseils avaient en vue ; mais peut-être, dans l'intérêt de notre position en Europe, eût-il été à propos de ne pas laisser échapper une semblable occasion. Je suis persuadé que, si le cas se répétait demain en sens inverse, les

ministres anglais ne se feraient pas scrupule d'en tirer parti. Supposez que nous ayons une guerre à soutenir sur le continent : vous les verriez aussitôt mettre en mer des forces navales considérables, sous prétexte de mettre à l'abri de toute insulte le pavillon britannique, et leur faire prendre une position telle, que rien ne leur fût plus facile, les circonstances aidant, que de tomber à l'improviste sur Alexandrie, Maître d'Alexandrie et de Périm, le cabinet de Londres se résignerait, sans trop de peine, à voir brûler l'Europe. Je crois bien avec vous qu'il ferait en cela un fort mauvais calcul pour son pays; car, une fois Constantinople prise, soit par les Autrichiens, soit par les Russes, la domination anglaise en Égypte ne pourrait durer longtemps; mais la France, ou plutôt l'Europe occidentale, n'en payerait pas moins les pots cassés. »

— « Vous ne m'avez pas encore compris,

docteur, reprit Léopold. Sans doute, si l'état de crise et d'enfantement dans lequel se trouve l'Europe n'a d'autre issue possible qu'une guerre générale, dans laquelle l'esprit moderne, à la tête de ses champions naturels, et le génie du passé, groupant sous son drapeau tous les instincts rétrogrades, se livreront un atroce et suprême combat; la logique, dans ce cas, veut que notre passagère alliée, rien qu'en cherchant à profiter du trouble du continent pour assurer, *per fas et nefas*, sa suprématie maritime, en vienne bien vite à se ranger parmi nos ennemis, où nous l'aurions naturellement pour spéciale et plus redoutable adversaire. Mais émettre une semblable conjecture, c'est nécessairement poser les trois questions que voici :

« 1^o Jusqu'à quel point un conflit général, séparant en deux camps toutes les forces de l'Europe, est-il probable et nécessaire ?

« 2° En supposant ce conflit inévitable, serait-ce un moyen d'y assurer l'avantage, et à nous-mêmes et à la cause que nous servons, que d'attaquer dès à présent l'Angleterre, en profitant des embarras de sa situation actuelle ? »

« 3° Si ce moyen, après mûr examen, était reconnu illusoire, quelle est la marche qu'il faudrait regarder comme la plus propre à en atteindre l'objet ? »

II

« A la première de ces trois questions, c'est vous-même, ce sont vos propres expressions qui me fournissent ma réponse. *« La France, dites-vous, ou plutôt l'Europe occidentale, n'en payerait pas moins les pots cassés. »* Qu'est-ce qui vous conduit à faire ainsi, du sort de la France, celui de toute l'Europe occidentale, y compris l'Au-

gleterre ? La même pensée qui vous avait fait dire déjà, en répondant à Charles, que, quand la domination anglaise en Asie s'éteindrait, la nôtre y serait bien malade. Je me rappelle que vous saisissiez à merveille, dans ce moment-là, l'effort fait, sur chaque méridien, par le Nord et le Midi simultanément, pour lutter contre la prépondérance de la circulation dans le sens de l'équateur, laquelle met obstacle à leurs relations naturelles. Vous vous exagériez même beaucoup les conséquences de cet effort, par opposition aux prodiges rêvés par Charles sur la grande artère longitudinale du monde, dont il dénaturait entièrement, par son hyperbolisme, le rôle et les propriétés. En termes vulgaires, et relativement à l'hypothèse du groupement international, à laquelle vous déclarez maintenant ajouter foi, quel est le fait dont vous vous portiez alors le défenseur ? C'est tout bonnement la solidarité du nord

et du midi de chaque groupe. Mais le groupement de l'espèce humaine par faisceaux de nations serait lui-même un rêve si, entre les divers groupes internationaux, il n'existait aussi une solidarité. Pour vous faire sentir cette dernière solidarité, j'ai dû mettre en relief à vos yeux la circonstance qui lui sert en quelque sorte de pivot, savoir : la rivalité coexistant, dans chaque groupe, avec l'appétence mutuelle du Nord et du Midi. A peine avez-vous aperçu cette rivalité, grondant et s'agitant à vos regards, sur toute la ligne, que vous oubliez votre première thèse pour adopter... quoi? celle de Charles, sauf que, ne pouvant pas croire à une paix immédiate, vous invoquez une immédiate conflagration.

« Ne croyez pas, cher docteur, que je m'étonne beaucoup de cette inconséquence. Elle peut très-bien, d'abord, tenir à la manière incomplète et peu claire dont je vous

expose mes idées. La matière est difficile pour un novice, et je sens que je traduis bien imparfaitement ce que je conçois. En second lieu, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que, même ayant compris ma théorie, vous n'en fissiez pas, du premier coup, une très-juste application. Cette combinaison des deux expansions humanitaires, longitudinale et latitudinale, n'est, après tout, qu'une des formes du dualisme universel qui fait vivre la nature; elle embrasse tant d'aspects, tant d'éléments animiques et physiques, que l'intelligence n'en est réelle qu'après qu'elle a passé, par l'habitude, à l'état d'instinct.

« Ne vous hâtez donc pas tant de donner la victoire à l'un des deux termes sur l'autre. L'expansion latitudinale est certainement aujourd'hui en train de devenir toujours plus active aux dépens de l'expansion longitudinale, comme le contraire avait eu lieu depuis le déluge jusqu'aux

approches du jour marqué pour la découverte du continent américain; mais le temps est un élément non moins indispensable de cette nouvelle phase du phénomène que de la précédente : ainsi le veut la loi de conservation de la société.

« Il suit de là, non-seulement que la lutte violente aperçue par votre imagination dans le champ étroit d'un moment particulier de l'avenir n'est point du tout la conséquence logique de l'antagonisme systématique et permanent des six grandes puissances d'Europe, mais encore qu'elle ne pourrait naître de cet antagonisme que comme accident tout à fait anomal. Aussi, à supposer qu'elle ait jamais lieu, elle ne sera, je l'affirme, ni aussi générale, ni aussi méthodiquement caractérisée, ni surtout aussi décisive que vous semblez le croire. Je vais plus loin : je dis qu'elle serait d'autant moins décisive qu'elle se présenterait plus vaste, plus méthodique et plus san-

glante. Ne voyez-vous pas, en effet, qu'il y a connexité flagrante entre le caractère barbare d'un tel conflit et les forces animiques qui assurèrent si longtemps la prépondérance croissante de la circulation longitudinale sur la circulation entre le nord et le sud, non moins que l'ascendant du régime aristocratique qui fut, somme toute, la forme sociale du passé? Ne voyez-vous pas que ce que vous appelez de vos vœux, c'est un g3 enropéen, ou pour mieux dire universel, qui ne pourrait aboutir qu'à une ranimation momentanée des éléments rétrogrades qu'il aurait cherché à détruire?... Et, chose remarquable, les tendances progressives n'auraient plus alors qu'une sauvegarde, ce serait l'invincible faisceau des forces sociales que la lutte n'aurait pas enveloppées : le travail, le commerce et la véritable philosophie. Les héritiers de saint Ignace comprennent beaucoup mieux que vous, docteur, tout

ce que je vous dis là ; dans peu d'instants je vous en donnerai la preuve.

« Au résumé, la rivalité constatée par nous entre les pôles attractifs et les pôles *distractifs* (passez-moi le mot) des trois groupes internationaux occupant le versant occidental de l'ancien monde, bien que réelle, exacte, plus exacte et plus réelle encore que je n'ai pu vous la peindre, dans la filière des temps, n'est plus guère qu'un mythe, une vaine métaphore, dès qu'on cherche à lui donner corps, sous une forme et à un moment précis. Rien n'est donc moins naturel que le titanique combat dans lequel vous la résumez et la terminez.

III

« Passons à la seconde de nos trois questions, formulée en ces mots :

« En supposant le conflit inévitable, se-

rait-ce un moyen d'y assurer l'avantage et à nous-mêmes et à la cause que nous servons, que d'attaquer dès à présent l'Angleterre, en profitant des embarras de sa situation actuelle?

« Une guerre entre l'Angleterre et la France, née d'une question de procédés réciproques ou de possessions ultra-maritimes, et dénuée de tout motif qui pût compromettre une partie quelconque du Levant, est peut-être, de tous les cartels du même genre susceptibles de survenir en Europe, celui dont les puissances non en cause seraient le moins portées à se mêler. Savez-vous pourquoi? Parce que chacune de ces puissances en concevrait l'espoir d'accomplir à son aise quelque acte de violence ou d'usurpation, sans apercevoir, d'autre part, aucune chance d'accroissement important en faveur de l'un ou de l'autre des deux adversaires. La Prusse tournerait ses regards vers le Dane-

mark, l'Autriche vers l'Italie et quelques provinces ottomanes, la Russie vers certains ports de la mer Noire et de l'Asie Mineure, sans compter Constantinople, par dessus laquelle les cabinets de Saint-Petersbourg et de Vienne se regarderaient d'un œil également ému. Pour peu que la lutte se prolongeât et épuisât les combattants, les États non militants se verraient poussés en quelque sorte l'un par l'autre à mettre à exécution leurs égoïstes projets; l'Autriche et la Russie finiraient par se heurter, et, de ce moment, c'en serait fait de la capitale turque.

« Changeons pour un instant l'hypothèse. Supposons l'Occident en paix et la guerre déclarée à l'empire ottoman par la Russie ou par l'Autriche: que doit-il arriver? L'Europe entière, ou seulement l'Angleterre et la France prendront les armes; une nouvelle guerre de Crimée aura lieu, et la Turquie sera sauvée.

« De cette comparaison résulte logiquement la conséquence que les faits et gestes de l'Angleterre et de la France n'intéressent réellement le monde que tout autant qu'ils peuvent influencer sur la situation politique des pays levantins. En Occident, elles ne peuvent rien gagner l'une sur l'autre; dans l'extrême Asie, il ne saurait arriver pis, à coup sûr, au point de vue autrichien ou russe, de leur acharnement mutuel que de leur coopération. D'ailleurs, là, tout est vague, et les éléments d'influence sur la balance européenne qui peuvent en sortir ne sont guère appréciables avant de s'être manifestés.

« Admettons-nous qu'une descente en Angleterre, secondée par une crise comme celle où la révolte des Indes avait jeté cette puissance, il y a peu de mois, a terminé la querelle à la gloire de nos armes, et si rapidement, que rien de grave n'a eu le temps de s'effectuer dans le Levant? Le résultat

est le plus beau possible; et néanmoins, dès qu'on entreprend d'en préciser les avantages, on n'y rencontre plus que des embarras. La Grande-Bretagne est abattue, son commerce ruiné, ses arsenaux saccagés, sa marine détruite ou dans nos ports, ses possessions d'outre-mer à notre merci. A laquelle de ces circonstances, sauf la dernière, ne répond pas une charge ou une cause d'affaiblissement pour nous? La ruine commerciale de l'Angleterre, c'est tout au moins une crise financière des plus sérieuses sur notre marché; la capture de ses escadres a pu augmenter les nôtres, sinon les radoubes, mais elle a diminué le nombre de nos matelots, et, en fait de marine, tout est là. S'il était arrivé sur ces entrefaites que les Indous eussent pris le rôle de troisièmes larrons, nos bénéfices se trouveraient compromis d'une façon passablement grave... Mais les Indous nous aiment, parce que nous n'aimons pas les

Anglais ; ils nous reçoivent à bras ouverts. — Ne m'interrompez pas, docteur, ce n'est plus à vous que je réponds, c'est à certains politiques dont les théories coloniales m'apparaissent en ce moment sous leur plus piquante parure de naïveté. Nous voilà donc maîtres des Indes ; notre commerce va se ranimer et regagner au centuple ce qu'il avait momentanément perdu ; nous aurons des matelots en masse, nous régnerons sur les mers... Tout va donc pour le mieux, sauf qu'aux yeux du reste de l'Europe nous aurons pris exactement, et sans contre-poids, la place de l'Angleterre. Or vous souvenez-vous du calcul de probabilités (simple procédé didactique) que je faisais tantôt sur l'avenir du monde, en supposant la France supprimée, et toutes les autres nations demeurées fidèles, malgré cela, à leur politique actuelle ? Le triomphe éclatant que nous venons d'octroyer à notre pays sur les

Anglais nous replace absolument dans la même hypothèse. La France a quitté son rôle, elle n'existe plus; ce qui existe sous son nom, c'est une puissance occidentale quelconque, héritière de l'Espagne, du Portugal, de la Hollande, de l'Angleterre, et poursuivant à outrance le système d'exploitation ultra-maritime que le destin de la France avait été d'arrêter sans cesse dans son développement, même en voulant s'y associer.

« Il y a pourtant une différence importante entre la nouvelle Albion et sa devancière. D'une part, elle occupe une position admirable sur la Méditerranée, et touche aux nœuds stratégiques des routes directes des Indes, dont ses excellentes intentions n'empêchent pas qu'elle eût infiniment de chances de demeurer maîtresse, si la fantaisie lui en prenait jamais; ce qui allume infailliblement la défiante jalousie des nations voisines. De l'autre,

elle confine à l'Espagne, à l'Allemagne, à l'Italie, et, dans vingt directions, s'offre à cette jalousie le chemin de sa capitale.

« Dans cet état de choses, toute sécurité et toute modération, toute possibilité de justice et de vues généreuses, ont cessé pour la France; elle n'a plus devant elle qu'une seule alternative : ou dominer le monde, ou tomber sous ses coups. C'est malheureusement le second cas qui paraît le plus probable.

« Somme toute, la différence entre l'hypothèse d'une suppression de la France et celle de sa substitution à l'Angleterre consiste en ceci, que la France britannisée serait mise, par l'influence de ses traditions autant que par une nécessité logique, en hostilité radicale avec l'Autriche, au lieu de s'allier avec cette puissance, comme une véritable Angleterre l'eût fait; et que la Russie, sans mentir, elle non plus, à ses traditions, qui tiennent grand compte des

circonstances, prêterait main-forte à l'Autriche plutôt qu'à nous, quitte à régler plus tard ses comptes avec elle. Le résultat d'ailleurs serait le même : lutte implacable des deux boucles de la Méditerranée ; triomphe probable de la boucle orientale, envahie par la race germanique ; irruption diluvienne de l'occident de l'ancien monde sur l'Orient. Telle est toujours la conséquence forcée de la suspension du rôle providentiel de notre bien-aimée patrie. C'est que, par cette suspension, la poussée latitudinale et l'effet de concrétionnement cessent à la fois ; le déplacement longitudinal reconvre son ancienne prédominance, et la roue meurtrière des temps passés reprend à reculons son ornière de sang et de ruines.

IV

« Il vous tarde, n'est-ce pas, que j'aborde la dernière des trois questions qui jalonnent cette partie de notre étude, celle de savoir quelle est, en fin de compte, la marche la plus propre à nous donner raison du mauvais vouloir de la Grande-Bretagne, tout en visant à cet objet supérieur de notre mission : la fédéralisation internationale de l'Europe. Vous vous demandez déjà avec étonnement si c'est une tactique de paix à tout prix que je vais finir par conseiller à la France, après lui avoir prédit de si hautes destinées, et trouvez une telle conclusion d'autant moins logique que vouloir, à la tête d'un État, de grandes vues d'avenir avec le parti pris de n'user jamais de sa force, ce n'est pas seu-

lement vouloir cet État faible, mais ridicule. Rassurez-vous, docteur; nous nous trouverons, sur ce point, entièrement d'accord. Seulement, comme il n'est pas moins urgent d'avoir un plan stratégique bien combiné pour se guider dans sa politique extérieure que pour faire campagne, et que même, en un sens, la guerre et la politique ne font qu'un, je tenais à vous mettre en garde contre les théories erronées de nos journaux anglophobes. La petite velléité de sympathie qu'elles viennent de vous inspirer est un indice de l'influence malheureuse qu'elles pourraient avoir, à un moment donné, sur des esprits moins éclairés et plus passionnés que vous. Mais venons à la question.

« De ce que, déjà au point de vue politique, une guerre avec l'Angleterre, inspirée par des sentiments de rivalité nationale ou des vues d'agrandissement ultramaritime, aurait le grave inconvénient de

nous placer dans un état d'isolement et de suspicion vis-à-vis des autres nations européennes, il résulte évidemment, pour notre politique extérieure, une première règle qui est celle-ci : concentrer le plus possible notre attention sur la Méditerranée, et, en particulier, sur les points de passage nécessaires de la communication avec les Indes. Dans ces régions, si nous avons jamais à mettre obstacle à quelque acte de prépotence ou d'usurpation de la Grande-Bretagne, il serait bien impossible que l'affaire demeurât sans intérêt direct pour les autres États du continent, et non moins vraisemblable que la thèse des plus puissants d'entre eux s'accorderait avec la nôtre plutôt qu'avec celle de notre rivale. Tout risque d'isolement, et immédiat et ultérieur, serait ainsi écarté.

« Cependant il est clair que nos démarches ou, en cas de conflit, nos opérations ne laisseraient pas que d'éveiller la mé-

fiance et de nous faire supposer des arrière-pensées de conquête, si nous ne donnions des gages de notre désintéressement. A cet égard il est fort heureux que nous soyons aussi pauvres en établissements asiatiques qu'on nous reproche de l'être, et aussi riches au contraire en établissements africains ; car, supposez que nous possédions un Indonstan et un Bengale, au lieu d'une Algérie, à qui ferions-nous croire, le jour où nous nous verrions contraints d'envoyer une armée en Égypte pour défendre ce pays contre les attaques les moins équivoques d'une autre puissance, que rien ne peut nous conduire à nous en emparer nous-mêmes ? Les cabinets étrangers auraient beau tenir pour sincère la parole d'un ministère français déclarant, dans cette conjoncture, qu'il n'a aucune vue de conquête ni d'influence exclusive, ils ne s'en croiraient guère mieux assurés contre les suites du désir qui

serait inmanquablement alors celui de la France. Il y a, en politique, quelque chose de beaucoup plus fort que les intentions des gouvernements, c'est la logique des situations. Or, encore une fois, l'Europe redoutera toujours davantage, dans le Levant, une prise de possession quelconque de la part de la France que de l'Angleterre. Personne ne se soucie, à coup sûr, de voir grandir et s'affermir la suprématie maritime et commerciale des Anglais ; mais chacun sent, d'un autre côté, qu'une suprématie semblable entre les mains de la France tendrait d'elle-même à une véritable et complète domination. Quand Napoléon I^{er} a dit que la Méditerranée était un lac français, il a expliqué toutes les coalitions formées contre nous depuis Louis XIV.

« Ces considérations nous dictent cette seconde règle : détourner systématiquement et résolument notre ambition, nos

efforts et nos ressources, de l'orient de l'Asie vers l'Afrique occidentale; et cela, non-seulement parce que, sur les rivages du Tonquin et du Japon, nous ne faisons et ne ferons jamais que tirer notre pondre aux moineaux mais encore, parce que le langage de nos actes sera toujours plus éloquent auprès des gouvernements étrangers que celui de nos diplomates.

« Il existe, je le sais, de très-forts préjugés chez nous contre ce système. Ne pas aspirer, dit-on, à agrandir nos possessions dans l'extrême Asie, c'est se résigner à tout jamais à l'infériorité commerciale, et partant navale, qui est notre lot actuel par rapport à l'Angleterre. Pourquoi la France en prendrait-elle humblement son parti? N'a-t-elle pas une presque aussi grande étendue de côtes que sa voisine? Sa position ne sera-t-elle pas beaucoup plus avantageuse pour toutes sortes d'échanges, dès que le canal de Suez sera fait? Et puis

qu'est-ce qui protégera notre commerce, qu'est-ce qui le maintiendra à son niveau d'aujourd'hui, si nous n'avons pas partout des forces maritimes prêtes à le secourir contre les insultes et les violences? D'où tirerons-nous enfin des marins et de l'argent pour armer nos escadres, si notre commerce se ruine?

« Je réponds à cela qu'il ne s'agit point du tout d'abandonner notre commerce, mais seulement de ne pas faire, de son extension dans les pays d'outre-mer, à l'exemple des Anglais, notre principale affaire. De 1815 à 1838, époque à laquelle nous avons commencé à avoir une marine respectable, ce ne sont point nos escadres qui ont défendu et fait progresser notre commerce, c'est cette puissance de la civilisation qui soutenait pendant le même temps le commerce de l'Espagne, du Portugal, de la Hollande, de l'Autriche, des États-Unis et de tant d'autres nations qui

n'étaient pas plus que nous de force à lutter sur mer contre la Grande-Bretagne. Les plus chauds partisans de la politique d'extension ultra-maritime sont ceux qui s'étonnent le plus haut du peu d'importance de nos échanges avec l'Asie comparative-ment à l'effectif de notre armée navale, et il n'est pas sans intérêt de remarquer que ces critiques ne sont ni des économistes ni des commerçants, mais en général des hommes plus préoccupés de questions dynastiques que de négoce.

« Au demeurant, la protection de notre commerce, à quelque distance que ce soit, et la défense de nos principes et de nos intérêts tant en Afrique qu'en Europe, ne sont pas deux objets de différente nature. Pour l'un comme pour l'autre, la condition voulue, c'est d'être fort. Serions-nous moins forts contre l'Angleterre par la marche que j'ai indiquée que par celle que je réfute en ce moment? Toute la

question est là. Pour juger cette question, imaginons un cas de guerre.

« Mon hypothèse sera toute gratuite ; seulement, afin d'en rendre les corollaires plus significatifs par rapport à notre sujet, je lui donnerai pour source un litige survenu à propos de quelque point de la ligne sur laquelle je voudrais voir notre action diplomatique se concentrer. Cette ligne est celle que jalonnent les positions suivantes : les bouches du Danube, les Dardanelles, Suez et Périm. Périm est particulièrement propre à me servir d'exemple. Je ne veux pas dire qu'il y ait dans la prise de possession *qu'on prétend* avoir été faite de cet îlot par nos alliés une cause sérieuse de rupture entre eux et nous. Je me tiens pour persuadé que ni le peuple ni le gouvernement de la Grande-Bretagne n'accepteraient, si elle leur était offerte par le zèle inconsidéré de quelque officier de leur marine, une conquête aussi

étrangement accomplie. Mais, pour les besoins de ma thèse, je supposerai ici que le rocher de Périm a réellement et formellement été ajouté aux possessions britanniques; que les cabinets européens ont fait à cet égard des représentations inutiles, et qu'une guerre est sortie de ce cas si surprenant au milieu de notre époque.

« L'îlot de Périm est à l'extrême limite des territoires que j'ai indiqués comme devant faire partie du faisceau levantin, auquel il se rattache raisonnablement, à titre de gardien de l'issue de la mer Rouge sur le golfe Arabique. La porte d'une maison appartient à cette maison, et non pas à la rue.

« Mais, dans le cas où nous sommes placés, la possession de cet îlot est une question de force. Au nord, l'intérêt de l'Occident du monde et les besoins de la civilisation le réclament; au Sud, une nation

partout chez elle et partout étrangère, maîtresse de l'océan Indien et de la mer d'Oman, se fonde sur sa puissance transocéanienne pour le garder. Par rapport à la France, Périm est donc situé, géographiquement et politiquement, sur la ligne de démarcation de deux zones : l'une qui lui est contiguë, dans laquelle elle a des droits, des intérêts et une influence à défendre, mais rien à conquérir, si ce n'est du travail en Algérie; et l'autre, plus éloignée, où il faut nécessairement qu'elle entre, si elle veut avoir aussi ses domaines d'outre-mer, et joindre un sceptre maritime à sa couronne de reine du continent. De là, pour la France, la possibilité de deux systèmes d'opérations distincts, si elle était appelée à procurer par la force l'évacuation de Périm : refouler les Anglais par le nord, et sans sortir de la zone intérieure, ou bien, les attaquer dans le sud, c'est-à-dire dans la zone transocéanienne,

où se trouvent leurs points d'appui et leurs moyens d'action.

« Je ne songe guère, vous le devinez, à entreprendre ici un examen technique de ces deux manières d'opérer ; mais quelques réflexions générales en établiront suffisamment bien la comparaison au point de vue qui nous intéresse.

« La force militaire d'une nation, comme la force physique d'un homme, résulte d'un concours de conditions de solidité et de mobilité ; elle tient à une double aptitude, chez cette nation, considérée dans sa masse et dans chacune de ses parties, à se contracter et à s'étendre.

« Cette définition explique la puissance singulière qu'ont montrée, relativement à leur importance territoriale et au chiffre de leur population, tous les États maritimes qui ont brillé successivement sur la scène du monde, et dont les annales composent, pour notre époque, le côté de

l'histoire le plus large et le plus instructif. Tyr, Carthage, la Grèce et Venise durent toute leur prospérité à l'invincibilité de leur position, jointe à la grande facilité que l'usage de la mer donnait à leurs mouvements militaires.

« Mais aucun de ces États ne posséda jamais, ni sous l'un ni sous l'autre rapport, les conditions de force dont la nature et les circonstances ont armé, après eux, le Royaume-uni ; aucun d'eux n'était aussi vaste, aussi difficile à aborder, aussi propre, par sa constitution territoriale, à former un peuple de marins ; aucun d'eux n'avait, dans les éléments primitifs de sa population, l'équivalent de ces rudes peuplades d'écumeurs de mer qui infestèrent les côtes de l'Europe, du neuvième au douzième siècle, et reconnurent dans le littoral britannique, mieux que dans tout autre, la patrie promise à leurs aventureux et nautiques instincts ; aucun enfin

n'a eu, dans le cours de son existence, un coup de fortune comme celui de la découverte du cap.

« Aussi ne faut-il pas s'étonner si, en observant dans l'histoire l'attitude respective de l'Angleterre et de la France, pendant toute la durée de leur lutte de mille ans, on est forcé de reconnaître que la première a gardé presque constamment le rôle offensif, le rôle du plus fort.

« Mais il est évident, en même temps, que cette supériorité matérielle de la Grande-Bretagne lui est donnée uniquement par sa situation géographique et la disponibilité de ses forces; car la France n'occupe pas un rang moins élevé, comme État continental, que sa rivale, comme puissance maritime. Faites de Carthage, après la halte d'Annibal à Capoue, une île inaccessible aux armées romaines, et vous verrez Rome jouer sur le continent un rôle analogue à celui de la France de-

puis Charles VII, toujours menacée, harcelée, et jamais conquise ; car il n'est pas à croire qu'aucun général carthaginois, après Annibal, eût pu atteindre le but que cet homme exceptionnel venait de manquer. Rendez, au contraire, la Grande-Bretagne abordable aux Français, à partir de Philippe-Auguste, et vous conduirez sans peine notre pays à une suprématie politique que l'institution de la papauté eût pu seule empêcher de devenir aussi complète que celle exercée jadis par l'empire romain. Les temps passés n'ont jamais vu de nation plus intrépide, plus intelligente, plus puissamment constituée que la nation française. Si ses enfants ne surpassent point en bravoure ceux de la Grande-Bretagne, du moins se montrent-ils autant qu'eux les dignes héritiers de ces terribles races du Nord qui coopérèrent avec le christianisme à renouveler la face du monde européen, et que la nature, en les destinant à ce grand

rôle, avait dû créer les plus vaillantes de la terre. A cette trempe énergique le Français joint un tact inné qui le rend tacticien dès son premier combat, et une richesse de qualités militaires qui fait de lui le soldat le plus parfait qui ait jamais existé.

« Mais Dieu avait créé l'homme et la terre, conjointement, pour la civilisation ; et la civilisation n'a pas de plus puissant véhicule que le commerce, ni le commerce de voie plus féconde et plus commode que la mer. Aussi voyons-nous, comme par l'effet d'une loi supérieure, depuis l'origine des temps historiques, les États maritimes acquérir sans cesse une plus grande importance relativement aux États continentaux. Tyr, si riche, si active, si industrielle, n'eut jamais, politiquement, qu'un rang très-secondaire à côté de la Perse et de l'empire des Pharaons. Elle fut généralement à la solde des potentats asiatiques.

La Grèce occupa une position plus élevée; elle traita d'égal à égal avec les *grands rois*. Mais ses soldats et ses vaisseaux n'en firent pas moins, la plupart du temps, le même métier que les flottes phéniciennes, et quand elle prit tout à coup une attitude dominatrice vis-à-vis de l'Orient, ce fut, ne l'oublions pas, sous la bannière d'un grand État continental, la Macédoine. Carthage est le premier exemple d'un État proprement maritime méritant, à ce titre, le nom de puissance de premier ordre. Elle a sérieusement balancé, menacé même la fortune de Rome; mais elle fut vaincue. La lutte de Rome et de Carthage s'est reproduite, dans ces derniers siècles, entre la France et l'Angleterre, et c'est avec des chances bien différentes jusqu'à présent. Il semble que la supériorité réservée de tout temps aux États maritimes eût besoin, pour se réaliser, du vaste champ de bataille de l'Océan. Elle s'est annoncée par la bril-

lante fortune des Portugais, immédiatement après que les Européens eurent pris possession de l'Atlantique, pour se montrer bientôt, formelle et éclatante, sous la couronne du Royaume-Uni.

« Napoléon I^{er}, le plus grand homme de guerre de l'ère chrétienne, l'a reconnue et proclamée en 1815, lorsque, *nouveau Thémistocle*, il demanda asile à un monarque anglais, comme *au plus puissant de ses ennemis*. Quel acte et quelles expressions de la part de ce génie aux instincts surhumains ! Quelle portée surtout dans ce souvenir de l'Athénien Thémistocle se réfugiant auprès du plus grand potentat de l'ancien continent ! Rien ne saurait exprimer d'une manière plus frappante combien la situation respective des peuples navigateurs et des États continentaux était changée depuis l'époque d'Athènes.

« Elle l'était trop, sans doute, en 1815,

pour l'honneur de l'humanité, à en juger par la manière dont le héros français fut accueilli *au foyer de l'hospitalité britannique*; et la Providence avait déjà résolu de mettre un frein au despotisme maritime qui menaçait le monde, puisqu'en ce moment-là même avaient lieu les premiers essais de la puissance de la vapeur.

« Tout être doté de raison s'extasie devant les effets prodigieux et variés de cette immortelle découverte; mais son effet général est apprécié, ce me semble, par un bien petit nombre de personnes, sous le rapport militaire. A ce dernier égard, il ne suffit pas, je crois, pour en bien juger l'importance, de considérer le rapprochement qu'elle opère de littoral à littoral, et de poste à poste sur un même continent, ce qui rend, d'un côté, moins difficiles à aborder les rivages des pays maritimes, et, de l'autre, plus faciles à protéger ceux des pays continentaux; il faut

encore comprendre l'incalculable changement qu'elle apporte dans les propriétés relatives des diverses parties dont se compose le théâtre des opérations militaires, et partant dans la manière de combattre. La différence tend évidemment à disparaître entre les contrées maritimes et les contrées continentales : les premières se confondent de plus en plus avec la masse des continents, les secondes se rattachent toujours plus étroitement à leur littoral. Les chances de rencontre dans l'intérieur des terres diminuent sans cesse ; les combats sur mer deviennent absurdes, et les derniers champs de bataille offerts aux dissidences des peuples civilisés, ce sont les côtes.

« Cette circonstance est évidemment en faveur des peuples situés sur le continent ; car, quelque genre de combat qu'on imagine sur une côte, l'avantage, à nombre égal, est incontestablement du côté de celui qui est posté à terre ou qui arrive

par terre, sans compter que les États continentaux ont généralement un effectif militaire beaucoup plus considérable. Cependant c'est toujours à la mer qu'appartient l'offensive, et, sur un théâtre étendu, c'est l'offensive qui donne la victoire. Il s'agit donc, pour les États continentaux, s'ils veulent recouvrer leur antique supériorité sur leurs adversaires, d'acquérir la faculté de passer aisément de la défensive à l'offensive, c'est-à-dire de se mettre en mesure de suivre, à l'égard des États maritimes, le système de tactique qu'ils ont déjà entre eux. Ce système se réduit à ceci : avoir une base solide, un objectif bien défini, une armée aussi mobile que forte, des communications aussi rapides que bien assurées. De telles bases et de telles armées appartiennent déjà aux principaux d'entre eux ; ce qui peut leur manquer encore, ce sont les communications et l'objectif.

« Ces deux choses sont si étroitement liées ensemble, qu'elles n'en font pour ainsi dire qu'une. Quand la mer appartenait à celui qui avait le plus de vaisseaux et les équipages les mieux exercés, les États continentaux ne pouvaient guère la considérer comme un moyen de communication à leur usage : elle était pour eux un simple champ de bataille, sur lequel ils avaient si peu de chances de tenir longtemps, qu'ils ne songeaient seulement pas à aller au delà. Leur objectif, c'était l'ennemi, c'est-à-dire la défaite; et cela, non pas seulement parce que l'ennemi était le plus fort, mais encore parce qu'en général celui qui ne marche en avant que pour se battre a déjà une chance d'être battu.

« Telle est la cause radicale d'infériorité que la vapeur apporte aux nations continentales, à la France surtout, le moyen de faire disparaître, à la charge seulement d'accepter son secours et de savoir l'utili-

ser. C'est donc là le nœud, l'alpha et l'oméga de nos moyens de défense contre l'Angleterre : utiliser la vapeur.

« Cela posé, la comparaison entre les deux zones par lesquelles pourrait opérer la France pour forcer les Anglais à évacuer Périm, est toute faite : il demeure clair, incontestable que c'est la zone intérieure ou méditerranéenne qui lui offre le plus d'opportunité et d'avantages.

« J'ai beau chercher, en effet, je n'aperçois pas le plus petit motif, dans la zone trans-océanique, pour que les modifications apportées dans la guerre navale par l'emploi de la vapeur nous soient plus favorables qu'aux Anglais. Je vois très-bien, au contraire, qu'ils joignent maintenant à leur supériorité numérique une facilité plus grande à s'approvisionner de charbon et un plus grand nombre de points de refuge et de ravitaillement. Du reste, mêmes conditions et mêmes errements que par le

passé ; même difficulté pour nous à tirer parti de nos ressources nationales et des qualités militaires qui nous sont propres.

« La situation est tout autre dans la zone intérieure, et pour s'en convaincre il suffit de faire une supposition quelconque sur le plan de campagne qui serait adopté par la France. Attendu la nature du litige, et comme je suppose l'Europe entièrement rassurée sur nos intentions, il nous est impossible de désigner *a priori* telle ou telle grande puissance comme disposée à venir en aide au cabinet britannique. Nous ne nous occuperons donc pas des mesures que pourrait exiger la défense de notre sol ; et, considérant que la Russie, l'Arabie, l'Égypte et tous les éléments vivants, sinon le gouvernement même de l'empire turc, seraient indubitablement pour nous, nous imaginerons, par exemple, trente mille Français établis à Suez, interceptant la communication entre les Indes

et la Grande-Bretagne, par l'Égypte et la mer Rouge, et cent mille sur les bords de la Manche, prêts et attendant leur heure pour faire une descente sur le territoire ennemi. Quelles seraient, pour l'Angleterre, les conséquences probables de ces deux circonstances combinées? Sur la Manche, une puissante escadre et des batteries nombreuses et bien armées gardent ses côtes. Si décidés que nous soyons à faire des sacrifices à la sainte cause que nous servons, nous ne nous lancerons pas à l'étourdie à travers le détroit, sans que les circonstances nous offrent de véritables chances de succès, et ces chances ne paraissent guère exister au premier abord. Dans la mer Rouge, les Français commandent un rayon de quelques lieues à l'extrémité septentrionale; mais les Anglais sont maîtres de tout le reste jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb, à cinq cents lieues plus loin : ils interdisent à qui ils veulent le

passage de ce détroit, et bombardent, pour passer le temps et tenir les populations en respect, quelques points sans défense le long du littoral de l'Égypte et de l'Arabie. Est-ce là, pour nos ennemis, un état de choses bien pressant et bien redoutable?

« Non, sans doute, si l'on ne tient pas compte du contre-coup qui doit en résulter en peu de mois dans la marche des affaires de tout l'ancien continent; mais certainement oui, si la portée nécessaire de ce contre-coup est bien celle que j'imagine. Postés comme je viens de le dire, nous menacerions l'ennemi, sans être exposés de sa part à aucune menace sérieuse. Les frais et les inquiétudes que nous lui infligerions seraient centuples de ceux que nous aurions nous-mêmes à supporter. Nous aurions donc plus qu'eux la possibilité d'attendre. Or, les armées russes sont en marche; nous n'avons dû prendre les armes qu'après nous être assurés de leur

coopération. Où vont-elles? C'est ce que l'attitude du reste de l'Europe a seule décidé. Si, contre toute justice, contre toute raison, et malgré la certitude à laquelle les errements professés de verbe et de fait par notre cabinet ont dû amener l'Autriche et la Porte-Ottomane, que notre mission en Orient est exclusivement morale et que nous ne visons à aucune espèce d'agrandissement, ni à l'orient ni à l'occident de l'Asie; si, malgré tout cela, ces deux puissances ont pris parti contre nous et menacent notre territoire, au lieu d'entrer dans le concert formé pour obtenir l'évacuation de Périm, et de nous aider ainsi à stipuler l'abstention de toute conquête sur le territoire turc; dans ce cas, il est présumable que les armées russes s'ébranlent vers les provinces placées sur la limite entre l'Allemagne et la Turquie et menacent à la fois Vienne et Constantinople. Certes, l'invasion de cette dernière capitale, si elle était

amenée par la pression des événements, ne cesserait pas d'être, à mes yeux, un accident déplorable, par cela seul que nous protégerions l'Égypte et que la Russie serait notre alliée; mais il est évident néanmoins que les plus graves dangers en seraient prévenus. Ne vous ai-je pas montré que la Russie avait le même intérêt que nous à ce que l'empire ottoman fît graduellement place à un faisceau de petites nations à la fois solidaires et indépendantes? Notre entente avec le cabinet russe et notre influence auprès du gouvernement égyptien, influence d'autant plus grande qu'elle ne peut être que désintéressée, ne sont-elles pas d'excellents points d'appui pour manœuvrer vers ce but? L'indépendance complète de l'Égypte, de la Serbie, de la Moldo-Valachie et autres petits États n'aura-t-elle pas été la plus immédiate et la plus inévitable conséquence de l'attitude prise par la Sublime-Porte?... Un fait en

particulier, et ce fait réagit sur tous les autres, contribue puissamment à ôter à l'invasion de Constantinople, dans le cas que nous envisageons, son redoutable caractère; c'est le parti pris de la France (j'en fais une indispensable condition) de diriger désormais son expansion matérielle vers le sol de l'Afrique. Grâce à ce fait, l'irruption, imminente sans lui, de l'occident du monde sur l'orient n'est plus possible; le mouvement teutonique et le courant anglais sont également arrêtés, je veux dire détournés, et les artères transversales acquièrent aussitôt l'activité à laquelle elles aspirent.

« Je reconnais, encore une fois, les inconvénients d'une transformation aussi soudaine, inconvénients dont le principal est justement cette soudaineté. C'est dans la prévision de ce mal, de nature avant tout financière, que je n'ai nulle hâte de voir l'Angleterre, la Porte Ottomane et l'Au-

triche disparaître de la scène du monde. Mais ce mal, s'il se réalisait dans les circonstances que nous imaginons, qui l'aurait amené, qui l'aurait rendu inévitable? Les puissances mêmes qui en avaleraient la lie. Comment expliquer, en effet, l'obstination que mettrait l'Angleterre à garder Périm, sinon par sa confiance dans l'appui de l'Autriche et d'une partie de l'Allemagne? Comment expliquer cet appui, autrement que par le projet bien arrêté de réaliser à tout risque et à tout prix ce transit de Trieste à Anvers ou à la Haye dont je vous ai déjà parlé et qui ne pourrait vivre qu'en retenant l'Asie entière sur sa couche de servitude et d'abrutissement? Or, je vous ai dit en même temps quelle était la suite nécessaire de ce rêve; c'est la formation d'un empire d'Orient de souche teutonique, la plus redoutable éventualité qu'il soit possible de concevoir pour la liberté et le repos du monde. Plutôt cent

fois la prise de Constantinople par les Russes, surtout dans les conditions de notre hypothèse, qu'un pareil résultat!...

« Si, au lieu de cela, l'Allemagne a fait cause commune avec nous pour réclamer de l'Angleterre l'évacuation de Périm, alors c'est vers l'extrême-Asie que les armées russes s'ébranlent. Dans tous les cas, d'ailleurs, il est évident qu'elles agiront de ce côté avec plus ou moins d'énergie. Joignez à l'effet de ce mouvement les dispositions des peuples de l'Inde, de l'Arabie et de la Perse à l'égard de l'Angleterre, ainsi que l'impression produite sur eux par le bruit de notre présence sur le seuil de l'Asie occidentale, et vous vous demanderez comment il serait possible à notre antagoniste de sortir saine et sauve d'une telle situation. Que l'Inde se soulève en masse, encouragée par la vue de l'impossibilité où est la métropole d'y envoyer des renforts; ou que la métropole trop con-

liante, dégarnissant ses côtes pour secourir son armée des Indes, laisse jour à une descente des cent mille Français qui l'épient et la menacent, et cette nation puissante est également abattue.

« Il n'est pas probable que l'Angleterre attendit, pour faire la paix, les résultats les plus extrêmes d'une lutte avec la France ainsi engagée. Au bout de six mois ou un an, il faudrait qu'elle traitât et évacuât Périn. Elle échapperait ainsi à une ruine éclatante, mais non aux justes conséquences de sa témérité. Qu'aurait fait une armée française, commandée par un homme à la hauteur de sa mission, pendant un an de séjour dans la vallée du Nil? Elle aurait donné à l'organisation militaire de ce pays, dont les ressources sont considérables et les habitants excellents soldats, une impulsion très-certainement suffisante pour en faire désormais une position, non-seulement imprenable aux Anglais, mais en-

core sérieusement inquiétante pour leurs établissements à l'entrée de la mer Rouge aussi bien que pour leur suprématie commerciale dans tout le bassin de cette mer. L'Arabie et l'Égypte ont de si naturelles raisons d'échange, que ces deux pays seront toujours d'accord, on peut en être sûr, pour déjouer toute immixtion étrangère tendant à les séparer.

« Je ne parle pas du canal de Suez. Il est à croire qu'il constituerait, peu de temps après la conclusion de la paix, *un fait beaucoup plus accompli* que celui de Périn.

« Ici se place naturellement une remarque qui corrobore tout ce que j'ai dit jusqu'à présent de la politique de l'Angleterre. D'où viendraient, pour cette puissance, les dangers d'une nouvelle expédition d'Orient faite par une armée française? De ce que cette expédition séparerait et livrerait, chacun à ses propres forces, ses

deux empires d'Orient et d'Occident. Elle condenserait ainsi le dilemme qui fait toute la situation actuelle de la Grande-Bretagne. Les Anglais devraient, en vérité, être frappés de ce fait, que, pendant qu'ils s'efforcent de s'assurer le monopole des communications à travers l'Égypte, un événement que leurs efforts peuvent amener d'un moment à l'autre n'aurait qu'à interdire à eux seuls cette communication pour mettre en question toute leur existence.

« Toutes les parties de ce que j'appelle la zone méditerranéenne ne sont pas, je le sais, susceptibles de donner lieu à des opérations de guerre aussi redoutables pour le Royaume-Uni que celles que tracerait une clef de position comme la mer Rouge. Mais nos succès, en revanche, y seraient encore plus certains, parce que nos combinaisons embrasseraient un théâtre moins étendu et plus facile à rattacher à notre sol. Aussi

n'y a-t-il que le cas de Périn qui pose véritablement l'alternative entre l'action par la zone intérieure et celle par la zone extérieure ou trans-océanienne.

« Il reste maintenant à savoir si je ne me suis pas trompé en posant en principe, comme je l'ai fait, notre supériorité militaire dans cette zone intérieure. Quand j'ai considéré comme sérieusement redoutable pour l'existence de la nation britannique un corps d'armée de cent mille hommes posté à Cherbourg et prêt à se lancer à travers le détroit, vous n'avez pas dû être très-surpris de l'assertion; cependant il est impossible de dire au juste la mesure du danger que courrait l'Angleterre. Quand j'ai supposé un corps d'armée français arrivé et établi à Suez, vous m'avez laissé dire encore, mais cette fois vous vous êtes probablement demandé comment s'était effectué le trajet. Vous avez dû penser aux croisières anglaises, aux difficultés du débarque-

ment sur les côtes d'Égypte, à l'incertitude des communications, une fois l'expédition faite. Rien de tout cela, je vous le déclare, ne me paraît apporter de graves obstacles à l'opération dont il s'agit, attendu les moyens dont l'art militaire dispose aujourd'hui, les ressources de la navigation à vapeur et la solidarité intime qui en résulte entre les forces de terre et de mer. Le progrès général de la civilisation et la transformation sociale de l'Algérie tournent si rapidement toutes ces circonstances en notre faveur, que, dans dix ans, nos chances, en cas de lutte avec l'Angleterre, seront peut-être doubles de ce qu'elles sont à cette heure. Mais c'est à notre marine surtout qu'il appartient de hâter le moment où nous serons en possession de cette éclatante supériorité. Or nos marins ont pour cela à se défaire d'une disposition d'esprit fâcheuse, c'est leur vieil amour du combat pour le combat. Il sem-

ble qu'ils y tiennent en raison du sang qu'il leur a coûté, c'est-à-dire de l'intérêt qu'ils ont à en reconnaître les premiers la pué-rité stérile. Rien n'est plus défavorable que cette prévention, tenant du reste à un sentiment de courage dont il nous est impossible de savoir mauvais gré à des compatriotes, à la révolution nécessitée dans la théorie militaire de leur art par l'emploi de la vapeur et le développement de la solidarité internationale; révolution complète, profonde, et telle que jamais aucune arme n'en a subi de pareille. La marine des États continentaux a réellement à faire désormais, comme opérations militaires, le contre-pied de ce qu'elle avait fait jusqu'à la déconverte de la vapeur. Voici une petite singularité dont la citation vous aidera à comprendre ce que je veux dire. Dans la marine, l'art militaire n'a qu'un nom, celui de *tactique navale*. Dans l'armée de terre il en a deux, la *tac-*

tique et la *stratégie*. Ce sont là réellement deux noms plutôt que deux choses, et le point de vue de la marine semble par conséquent le plus juste. Mais, voyez l'étrange coïncidence : si la distinction faite par l'armée de terre manque un peu de base, c'est parce que, pour elle, en définitive, le but de tout mouvement et de toute manœuvre, c'est combattre. La même distinction aurait-elle, sur mer, plus de raison d'être ? Non. Et pourquoi ? Parce que, là, le but du combat lui-même, c'est passer. Malheureusement, comme je vous l'ai dit, la guerre navale, pendant le dernier siècle, n'avait guère de tactique définissable. On détruisait pour détruire ; on tuait, brûlait et démolissait jusqu'à ce que l'un des combattants fût à peu près anéanti. Alors un bilan était dressé des deux parts, et la paix se concluait en conséquence. Vous comprenez quel intérêt ont les États dits continentaux à quitter ce métier de dupes.

« La France est plus à même qu'aucun autre de ces États d'y réussir en peu de temps. Le personnel de sa marine est certainement le plus instruit, le plus alerte et le plus dévoué qu'il y ait au monde. Tout en estimant qu'il reste quelque chose à faire à ce personnel pour avoir parfaitement conscience de la révolution réclamée dans notre tactique navale par la nature de notre mission, je suis loin, croyez-le bien, de l'en rendre responsable. Ce système de manœuvres nouveau et spécial que j'appelle de mes vœux dans la marine française, et dont je vous ai énoncé le principe fondamental dans ce seul mot : Passer ; ce système, en effet, n'a pas de raison d'être, si la France a les mêmes ambitions et les mêmes besoins que l'Angleterre sur les mers. Une tactique *spéciale* ne peut naître que d'une politique *spéciale*. J'en ai une preuve dans l'effet que produisit parmi nos officiers de marine, en 1843 ou 44,

une brochure publiée par le prince de Joinville sur la question que je traite ici. Cet ouvrage fut assez généralement regardé comme le travail *estimable* d'un *jeune homme*. J'y trouvai, quant à moi, beaucoup mieux; j'y trouvai une pensée juste, d'une importance capitale, d'une opportunité sans pareille, et exprimée en traits qui ne sentaient nullement la touche d'un rêveur. Cependant je compris l'accueil plein de réserve fait à cet opuscule par nos officiers les plus expérimentés, quand je vis de quelle manière le prince de Joinville, après avoir à peu près supprimé notre marine de haut bord, pourvoyait à la défense de nos intérêts coloniaux dans les régions lointaines. On peut dire que, sur ce terrain, il n'a pas d'autre arme que la course. Ses frégates à vapeur sont des corsaires modèles, et rien de plus. Il était permis à des hommes vieilliss dans le métier de trouver ce moyen un peu insuffi-

sant. Mettez donc à la raison des Japonais, des Cochinchinois et des Malgaches; recouvrez donc un jour vos anciennes limites dans les Indes avec des lettres de marque. Assurément le gouvernement français, à cette époque, songeait peu à tout cela, et je ne lui en fais pas un grand crime; mais songeait-il, par contre, à donner à la colonisation de l'Algérie cette vigoureuse et décisive impulsion qui pouvait changer le destin de la dynastie régnante? Hélas, non; la chambre des députés parlait d'autre chose. Bref, le gouvernement n'avait pas de parti pris, pas de ligne tracée pour sa politique extérieure, et notre marine était absolument dans le même cas par rapport à ses errements tactiques.

« Encore une fois, si la France n'a pas au fond d'autres vues maritimes et commerciales que la Grande-Bretagne, la révolution produite dans l'art de la navigation par l'emploi de la vapeur ne lui est

particulièrement favorable que dans la mesure de son infériorité, et l'infériorité ne saurait être pour elle un lot accepté pour toujours. Dans ces conditions, il doit suffire, aux yeux de ses officiers, que les deux marines s'imitent et se suivent, à peu de chose près. Qu'arrive-t-il de là? Que de ces deux choses par lesquelles seules, en l'absence d'une tactique nouvelle, sera décidé concurremment le sort de toute guerre navale, savoir : la vitesse et le nombre, la seconde étant pour bien longtemps, sinon définitivement, assurée à la Grande-Bretagne, cette nation a plus de moyens de tout genre à consacrer à l'acquisition de la première, et réussit à se l'assurer aussi. La supériorité militaire que j'attribue, malgré cela, à la France, dans la zone méditerranéenne, tient uniquement à la puissance de son armée de terre.

« Mais supposons que le gouvernement

français, sans renoncer plus que les Russes et les Américains à commercer avec les Chinois, dirige exclusivement le développement de ses forces navales vers ce but : assurer sa suprématie de fait sur toute la boucle occidentale de la Méditerranée, son influence tutélaire dans la boucle orientale, et son droit de surveillance sur tous les détroits et bassins qui composent ce que j'appelle la zone intérieure et intéressent la formation des trois groupes internationaux qui se partagent l'Europe ; supposons que, conséquemment à ce plan, il fasse étudier avec ardeur tout ce qui, dans l'organisation du matériel et la manœuvre, tend particulièrement à faciliter le franchissement d'un bras de mer, le percement d'une ligne étendue et l'évitement d'une ligne serrée, les embarquements et débarquements de troupes, etc., est-il douteux que nos marins aient bientôt fait faire à leur arme dans un sens tout

à fait spécial et approprié à nos besoins, des progrès qu'il sera impossible à l'Angleterre de suivre, sous peine de perdre un genre de force dont ses possessions d'outre-mer lui font une nécessité? Et n'est-il pas évident qu'alors ces insultes que l'on redoute ou qu'on a l'air de redouter pour notre pavillon, dans les mers lointaines, seront encore moins à craindre qu'aujourd'hui, parce que nos moyens d'y répondre seront d'une nature plus prompte et plus directe?

« Quant à notre commerce, faire dépendre sa prospérité de l'éclat de nos conquêtes sur je ne sais combien d'océans, est, non-seulement un principe barbare, mais encore un préjugé qui fait le plus grand tort aux intérêts dont il se croit le défenseur. Je vous ai souvent entendu déplorer l'inaptitude de nos populations à réaliser aucun progrès, soit en administration, soit en industrie, si la main du gouvernement n'est

là pour les pousser et les guider. Eh bien ! pour mon compte, j'ai constaté cent fois ce même besoin de tutelle et de direction chez nos compatriotes dans leurs entreprises de tout genre à l'étranger. En Amérique comme en Asie, partout où je les ai rencontrés, je les ai entendus se plaindre de ce que la France n'était pas plus ou moins positivement maîtresse du pays où étaient leurs affaires. Cette prévention, qui ne peut que nuire à leur initiative, et partant à l'importance des résultats qu'ils obtiennent, d'où leur vient-elle ? Évidemment des idées que leur a inculquées et que leur envoie journellement le sol natal, toujours bercé par ceci ou par cela de rêves de Cochinchine et de Tonquin.

V

« D'après tout cela, voici comment je

résouds finalement les trois questions que nous nous sommes posées :

- « 1^o Le meilleur moyen de tenir partout l'Angleterre en respect, c'est de ne songer en rien à la combattre sur l'Océan, et de diriger, au contraire, activement nos combinaisons politiques et notre organisation navale vers ce but : la primer militairement dans toute la circonscription des mers intérieures, golfes et détroits que comprend le domaine territorial des trois groupes occidental, germanique et levantin.

« 2^o Une guerre comme celle que certaines gens auraient voulu nous voir entreprendre contre les Anglais, pendant l'insurrection indienne, eût été une faute politique on ne peut plus grave, parce que, ne nous laissant ni motif ni moyen d'agir dans cette zone intérieure, et ne pouvant être, en raison de son théâtre comme de son esprit, qu'une es-

pèce de querelle à la Louis XIV, elle ne nous eût donné l'avantage sur notre ennemie domestique que pour diriger ensuite sur nous seuls la défiance du continent.

« 3° Quand il serait vrai, ce que Dieu sait seul, qu'une conflagration générale en Europe est inévitable, ce n'en serait pas moins, d'après les dispositions morales des grandes puissances, un excellent moyen de plus de s'y préparer que de chercher autant que possible à l'éviter. Il est donc également illogique, et d'y croire absolument et de n'y pas croire du tout. Le mot, de composition très-moderne, *si vis pacem, para pacem* n'a pas de sens, je vous l'accorde; mais il ne s'ensuit pas qu'il faille dépasser la lettre de ce mot toujours vrai : *si vis pacem, para bellum*. Il est incontestable, par exemple, en ce qui concerne nos rapports avec l'Angleterre, que plus ils tarderont à se rompre, plus nous

serons forts, et plus nous serons forts,
moins le cabinet britannique se souciera
de nous pousser à bout.

CHAPITRE IV.

BASES THÉORIQUES DE LA CONSTITUTION INTÉRIEURE DE LA FRANCE.

I

« Voilà, mon cher docteur, sous des traits un peu vagues peut-être, mais en rapport avec la nature du sujet et tels qu'il m'est donné de les tracer, ce que je crois être la ligne politique de la France à l'extérieur. Sa tâche à l'intérieur résulte de principes tout à fait analogues. C'est ce que vous et Charles avez également exprimé, quoique avec une teinte inévitable des préventions qui entachent respective-

ment vos deux points de vue. Charles, absorbé dans la contemplation de son dogme de l'égalité éternelle de la matière et de l'intelligence au sein de l'univers, et tirant de cette pensée son type d'organisation sociale, subordonne tout progrès organique, dans notre pauvre société française, à l'établissement de l'équilibre entre l'ordre spirituel et l'ordre matériel, équilibre qu'il attend du contre-coup de l'œuvre accomplie par la France tout autour d'elle, et particulièrement en Orient. Le plus grand tort de ce système, c'est sa prétention à la vérité absolue. Comme dogme, l'égalité de l'esprit et de la chair est la plus étrange invention que l'esprit humain ait encore rencontrée. Mais quittez les régions éternelles, déroulez l'histoire sur le sol, au lieu de la dérouler dans les espaces métaphysiques, détournez vos regards des mirages de la fin dernière de l'homme pour les concentrer sur les nécessités du pré-

sent : vous reconnaîtrez qu'en effet la chair (en résumant par ce mot l'ensemble des intérêts matériels de la société) réclame une place sans comparaison avec celle qui lui fut faite à aucune époque précédente. Que signifie cela dogmatiquement ? C'est ce dont je vous expliquerai mon opinion tout à l'heure. En attendant, je constate le fait, et chacun, en vérité, le constate avec moi, qui pour s'en réjouir, qui pour en augurer la fin du monde. A ce fait si nouveau, et qui ne va à rien moins qu'à remanier de fond en comble la constitution sociale de tous les peuples vivants, chrétiens ou autres, tout homme impartial et connaissant le cœur humain conviendra franchement qu'il était bon qu'une expression frappante fût donnée. La formule saint-simonienne a rendu, sous ce rapport, un immense service. Elle a fourni un scalpel d'une puissance singulière à des hommes comme

Saint-Simon, Rodrigues et Bazard, esprits larges et nerveux qu'une méthode purement statistique et expérimentale eût médiocrement accommodés. Aussi suis-je bien convaincu que le saint-simonisme restera dans l'histoire l'expression typique et dernière des plaidoyers qu'inspire à ses avocats, depuis cinq ou six siècles, cette malheureuse chair. Une fois installée au niveau de l'esprit, ses prétentions ne peuvent évidemment monter plus haut ; car, s'il a existé, et s'il existe encore des systèmes matérialistes, ils sont tout individuels ; ils n'ont jamais servi de base à aucune organisation sociale, à aucune civilisation.

« Et vous ne voyez pas, bon ami Charles, que le tribunal du sens commun, dont l'arrêt, ce me semble, est bien près d'être prononcé au moment où nous parlons, va nécessairement prendre un moyen terme entre les demandes des deux par-

ties, et que le moyen terme entre l'égalité et l'inégalité, c'est l'inégalité?..... Mais passons; ce n'est pas là que j'en veux venir.

« En fait, les intérêts matériels sont désormais un élément d'ordre si incontestable dans notre société, qu'il n'y a rien, à mon avis, que d'occurent et de pratique à poser en principe la nécessité d'un certain équilibre entre ces intérêts et les intérêts spirituels. Cela revient uniquement à dire qu'il est aussi nécessaire à l'homme, pour vivre sa vie d'homme sur la terre, de boire et de manger que de penser. Faut-il donc une religion nouvelle pour appliquer cette idée si simple à l'état social? Pas le moins du monde, car la chose est déjà faite; elle a produit le gouvernement monarchique-représentatif, qu'il n'est permis qu'à un ultramontanisme extravagant d'appeler anti-chrétien. En vain l'on m'objectera que la formule du gouvernement re-

présentatif, composée de deux termes placés sur le même niveau, l'autorité et la liberté, n'est pas conforme au dogme éternel de la supériorité de l'esprit sur la chair, parce que, en dernière analyse, l'esprit et la chair, l'autorité et la liberté, sont des binomes homologues. Philosophiquement parlant, aucun homme de sens ne peut refuser au principe d'autorité le caractère supérieur que l'étymologie de son nom proclame ; pratiquement, c'est acte de raison que d'accoler à ce principe celui de liberté, absolument comme de placer la femme à côté du mari.

« Convenez, Charles, que, sans reconnaître dans ce que je dis l'expression exacte de votre pensée, vous y trouvez un pis-aller à peu près acceptable. C'est bien, n'est-ce pas ? le gouvernement monarchique-représentatif qui a vos préférences politiques, en attendant mieux... Et ce mieux que vous attendez, c'est l'égalité radicale

de l'esprit et de la chair écrite au frontispice du temple, non moins que dans le cœur de votre joyeux clergé ayant pour symbole les deux sexes, et pour culte la manière de s'en servir?... C'est là que votre dogme, en tant que dogme, vous conduit. Je ne sais, mon cher Charles, mais il me semble qu'on peut inférer de cela seul que l'idée saint-simonienne eût bien fait de renoncer à l'Olympe au moment jnste où elle s'élança pour en prendre définitivement possession, et de s'en tenir à revendiquer sur la terre ses droits comme idée. A ce moment, sa portée théorique était déjà dépassée. Les travaux qu'elle avait inspirés, amendés à un point de vue purement politique, eussent apporté un renfort sérieux à l'élaboration du système représentatif.

« Quant à vous, docteur, vous n'appartenez à aucun système; mais votre manière d'argumenter n'en est pas meilleure.

N'ayant pas de point de vue propre, vous adoptez à votre insu celui de votre contradicteur, rien que parce que vous cherchez à voir exactement le contraire de ce qu'il a vu. Ainsi Charles venait de nous annoncer un bienheureux mariage entre l'esprit et la chair, c'est-à-dire entre l'ordre spirituel et l'ordre matériel dans notre société. Ce mariage, dont il oubliait de nous dire comment il concevait la consécration, a évidemment besoin d'un intermédiaire. Une union directe et spontanée de l'ordre spirituel et de l'ordre matériel ne saurait engendrer que la confusion. C'est ce que vous comprenez d'instinct, et, pour rendre plus sensible à nos yeux votre impression, vous nous occupez longuement des erreurs du parti catholique et du parti démocratique, excroissances malades des éléments auxquels ils appartiennent, au lieu d'observer ces éléments en eux-mêmes. Je m'étonne peu que vous

n'aperceviez pas par quelle intervention ceux-ci peuvent être régulièrement mis en rapport. »

— « C'est par l'application du système du *juste-milieu* sans doute, interrompit le docteur avec ironie.

— « Je ne sais, reprit Léopold, ce que vous entendez par *juste-milieu*. En politique, la signification de ce mot m'a toujours paru très-difficile à préciser. Qu'exprime-t-il dans votre pensée? Est-ce un état de mitoyenneté systématique, imaginaire, ou plutôt inimaginable pour qui ne sait pas faire abstraction du mouvement, et qui se traduit toujours, dans la pratique, en une de ces situations que définit si bien le dicton banal : *entre deux selles et assis par terre* ; ou bien est-ce l'assiette naturelle de quelque chose de vivant et d'agissant qui cherche moins le juste-milieu qu'il ne le trouve, et ne le trouve que quand il a le sentiment des conditions vé-

ritables de la force? Si c'est pour la seconde interprétation que vous vous prononcez, votre conjecture est parfaitement juste, et l'énoncé de ma théorie gouvernementale sera complet, quand je vous aurai nommé ce quelque chose de vivant et d'agissant dont je parle : c'est l'ordre politique.

« Oni, docteur, c'est là le lien à venir et le seul possible de l'ordre spirituel avec l'ordre matériel. En étudiant un peu à fond ces deux derniers éléments, nous allons voir combien peu il est loisible à l'ordre politique de décliner ce rôle difficile, et à quelles conditions il peut le remplir. Commençons par ce qui concerne l'ordre spirituel.

II

« Dieu, en créant l'homme sur la terre, la lui donna; mais à la condition de la

connaître, de la cultiver, et de s'en faire un échelon pour gravir l'échelle du progrès éternel. A ce prix, il pouvait en jouir.

« Pour connaître la terre, il fallait s'y répandre; pour la cultiver, il fallait s'y attacher; pour s'en faire un moyen de progrès, il fallait la subordonner à un idéal supérieur. Ces trois conditions étaient conjointement et simultanément nécessaires pour l'accomplissement du phénomène qu'on appelle l'état social; mais elles ne pouvaient l'être toutes, en même temps, au même degré. L'état social a en son commencement et il aura sa fin; il doit croître jusqu'à une période de plénitude, et, cette période atteinte, il s'arrêtera, puis décroîtra. Bref, il faut qu'il ait, comme tout phénomène naturel, toute existence, et en particulier la vie de l'homme, qui est son premier élément; il faut qu'il ait, dis-je, ses phases d'enfance, de jeu-

nesse, de maturité, de déclin et de vieillesse. Or chaque phase vitale, dans quelque être que ce soit, tend à un objet particulier, et met en jeu de préférence tel ou tel ordre de facultés et de besoins.

« Connaître et peupler la terre, tel fut naturellement le premier objet qu'avait à atteindre la société humaine, dès qu'elle fut née. Apprendre et croître, n'est-ce point ainsi que l'enfant devient homme?

« Remarquons en passant que, si l'être n'est complet que quand il cesse d'y avoir chez lui croissance et curiosité dominante, c'est-à-dire absorption physique et intellectuelle de tout ce qui lui est analogue dans son milieu, la société paraît assez loin encore des proportions de l'âge mûr. Il lui reste évidemment beaucoup à faire pour accomplir en entier cet ordre de l'Éternel aux enfants de Noé : *Croissez et multipliez, et remplissez la terre.*

« Cet ordre, qui exprime en termes si

larges et si simples la tâche dont je viens de parler, nous fait comprendre, par la source dont il émane, quel fut l'organe le plus direct de la volonté divine auprès de l'homme ; ce fut la révélation. Mais la révélation, inévitablement mêlée à la tradition, qui a toujours plus d'attraits pour l'homme, parce qu'elle est en quelque sorte sa propriété, dut céder le plus ordinairement la place à sa compagne. Or la tradition a pour point de départ nécessaire Adam, avant et après sa chute, c'est-à-dire le paradis terrestre et ses abords. Il est facile de se faire une idée de l'influence que dut avoir sur les premières sociétés le dogme de la chute originelle, par l'observation des mille aspects naturels et sensibles sous lesquels il se reflète autour du berceau du genre humain. Voici une des nombreuses explications matérielles qu'il est possible d'en donner. Il est logique de faire commencer les des-

tinées sociales de l'homme, quelque part, d'ailleurs, qu'on le suppose né, au centre de gravité de la terre habitable, qui est vraiment, selon la remarque de Charles, le milieu de l'ancien continent. Mais cette contrée est occupée en entier par le désert, et l'éclosion de l'état social suppose un nid jonché de fertilité et d'abondance. Il faut donc admettre que le *Sahra* asiatique a été primitivement couvert de végétation, ou bien qu'il a existé, en un point quelconque de sa morne étendue, une oasis exceptionnellenient favorable à l'extension et au bien-être d'une famille humaine. Les deux hypothèses, au demeurant, n'en font qu'une, attendu que, si le centre de l'Asie a passé graduellement d'un état de fécondité primitif à son état actuel d'aridité, une partie privilégiée a dû conserver plus longtemps que les autres ses trésors et sa parure. Que cette unique ou dernière oasis disparaisse par

l'effet des lois qui modifient incessamment la surface du globe, après que sa population exubérante aura, pendant des siècles, été contrainte de se déverser, tribu par tribu, sur les déserts environnants, et voilà le paradis perdu ayant pour premiers et fidèles témoins de son existence évanouie les peuples nomades, les patriarches, auxquels ce souvenir prestigieux inspirera, pour le berceau de leur premier père, un respect et un attachement qui les dissuaderont de s'en éloigner. C'est ainsi que la tradition voilait le sens de la révélation, tout en lui empruntant quelque chose de son caractère sacré, et tendait toujours, dans les temps anciens, à fixer l'homme au sol ou à le ramener sur ses pas.

« Mais, puisque Dieu avait voulu que *connaître* fût pour moitié seulement dans la tâche qu'il imposait à l'enfance de notre espèce, il n'avait pu faire, de sa révélation, le seul organe de sa volonté. Il avait

done donné à celle-ci un autre interprète, qu'il avait assis sur les lois les plus vivantes de l'organisme humain.

« Quand on cherche, dans cet organisme, qui varie d'individu à individu et de race à race, quel put être l'instinct assez puissant, assez universel pour présider au phénomène grandiose de la migration des peuples, comprenant toutes les races, tous les individus, toute l'espèce, on n'en trouve qu'un seul, la passion de la guerre. Aucun autre mobile, en effet, jusqu'au seizième siècle de l'ère chrétienne, n'ent, dans le cœur humain, autant de profondeur que celui-là. L'orgueil, l'amour, la cupidité, se partageaient les tempéraments et les âges; les croyances et les institutions se partageaient les sociétés; mais la guerre dominait tout : c'était l'ange puissant à qui Dieu avait remis le soin de *remplir la terre*.

« Ainsi la guerre et la révélation, ayant

pour enveloppes respectives la tradition et les appétits de l'homme, tels furent les deux guides principaux de l'enfance de l'humanité. Ils créèrent dans celle-ci deux domaines, deux ordres d'idées et de choses, l'ordre guerrier et l'ordre sacerdotal.

« Tâchons de nous faire une idée juste de la position et du rôle respectifs de ces deux ordres.

« Par la nature des choses, l'ordre sacerdotal, s'appuyant sur la révélation et la tradition, dont la source est essentiellement *une*, dut être, primitivement, le lien, l'élément constitutif des sociétés; car qui dit *société* dit *réunion*, tendance à l'*unité*. L'ordre guerrier, au contraire, guidé par un instinct dont le propre est de séparer l'homme d'avec l'homme pour ajouter le territoire au territoire, forma naturellement l'élément expansif. L'importance respective des deux ordres dut

dépendre incessamment de la place que tenait dans le corps social chacun de ces deux besoins : *exister et croître*.

« Or, s'il fallait que ce corps acquit d'abord forme viable, substantiellement et organiquement, qu'il se complétât, en un mot, comme embryon, avant de se répandre activement sur la terre; si, outre cela, il était conforme aux lois naturelles que les vestiges de l'état fœtal se prolongeassent jusqu'à une certaine époque de l'enfance, l'ordre sacerdotal, au début des sociétés, dut nécessairement jouir d'un plus grand ascendant que l'ordre militaire.

« Mais, par contre, à mesure que le genre humain s'étendait, l'éclat moins vif de la révélation ayant à percer les conches d'une tradition toujours plus dense et plus compliquée, tandis que le génie de la guerre s'emparait pas à pas des plus hautes facultés et des plus larges instincts de

l'homme, un jour devait venir où l'ordre militaire interpréterait avec plus de vérité la volonté de Dieu, et s'élèverait au-dessus de son émule. Tant de causes naturelles secondaient d'ailleurs cette évolution, que non-seulement elle a dû s'effectuer de bonne heure, mais qu'il faut même voir les choses d'un peu haut pour comprendre qu'elle ait eu jamais à se produire.

« En effet, dans la tribu nomade, l'*ancien* est prêtre et chef militaire tout à la fois. Supposons cette tribu chassée de chez elle par une tribu plus puissante, ou lancée par le sort à la conquête de territoires moins ingrats, elle va tout à coup se trouver en présence d'appâts qui soulèveront ses passions, et de nouveautés qui étonneront son intelligence; ce qui lui fera éprouver en même temps le besoin de sauvegarder son culte et celui d'organiser mieux ses forces. Que fera alors l'ancien?

Il remettra, selon toute vraisemblance, le soin du culte à quelqu'un de ses proches, et gardera pour lui la conduite militaire de la tribu; c'est ce que nous indique l'exemple de Moïse revêtant des fonctions de grand prêtre son frère Aaron. Il y a pour cela deux raisons : la première, c'est que le danger et la nécessité de vivre sont les choses qui réclament les soins les plus immédiats, et la seconde, que la qualité de prêtre étant moins essentiellement patrimoniale que celle de chef militaire, c'est celle-ci que l'ancien transmettra un jour en ligne directe; d'où il induit qu'il ne peut transmettre que l'autre en ligne collatérale.

« Outre cela, dès le moment où la tribu, établie sur des territoires plus fertiles, mettra le pied sur le seuil de la civilisation, il est certain qu'elle s'éloignera par ses mœurs, comme elle s'en est déjà éloignée géographiquement, de tout ce qui

conservait dans sa mémoire la notion saine du paradis terrestre et du Dieu qui l'avait créé. Cette notion se perdra peu à peu, et la vertu *reliante*, constitutive, qui était en elle, ne sera plus bientôt qu'un mystique souvenir. De son côté, le génie de la guerre, après avoir, par la main d'un de ses nombreux agents, la faim, la haine, l'attrait de l'inconnu, guidé la peuplade, des déserts qu'elle habitait vers une patrie plus riante, la nourrit et la protège, tant qu'elle s'accroît; mais il s'enchaîne si peu à ses destinées, qu'il se tient prêt à la détruire, dès que l'état sédentaire aura dévoré son énergie. Il y a donc une chose qu'il poursuit et élabore par-dessus toutes, sauf l'expansion générale du genre humain : c'est l'accroissement, le concrétionnement politique des peuples, l'élargissement graduel de l'unité sociale.

« Il faut donc peu s'étonner de voir les sociétés humaines, depuis Noé jusqu'à la

venue du Christ, commencer par une théocratie assez confuse, et finir par un despotisme militaire des plus formels. Plus le flux migratoire avançait, plus la tradition s'épaississait autour de la révélation et travaillait à l'éteindre. La passion de la guerre recueillait en partie la lumière et la propriété reliante de la révélation, laissant au-dessous d'elle les appétits sensuels, dont la tradition dénaturée devenait l'unique refuge. L'ordre sacerdotal sacrifiait à la multiplicité et au passé sur les autels de l'idolâtrie; l'ordre militaire fondait l'union politique en avançant vers l'avenir : ce dernier ordre devait d'autant plus sûrement dominer l'autre, qu'en thèse générale, dès qu'un être est créé, la raison de *croître* est, pour lui, plus forte que celle d'*exister*, parce que sa loi la plus évidente et la plus infaillible, c'est de mourir.

« Cependant tout effet de croissance a son degré normal de vitesse, qu'il ne peut

dépasser impunément. Croître est la loi, mais exister en est la condition. De là, dans l'humanité, une lutte incessante, avec supériorité alternative, non-seulement entre les tendances de l'ordre sacerdotal et celles de l'ordre militaire, mais encore entre le foyer (les peuples nomades) et les parties extrêmes (les nations civilisées) du corps social. Aux extrémités, la divergence des deux ordres faisait la civilisation, — cette tâche distinctive d'un âge plus mûr, mais à laquelle il fallait de bonne heure que l'humanité s'essayât; — au centre leur confusion faisait la barbarie. Eh bien, c'était la barbarie qui sauvait l'espèce humaine, quand un essai trop prolongé de civilisation arrêtait sa croissance et menaçait de la tuer.

« Il importe, pour l'intelligence de ce qui me reste à dire, que vous saisissiez bien la connexion, l'enchaînement successif et périodique de tous ces mouvements.

« A l'avant-garde de la masse humanitaire, quand l'ordre guerrier, trouvant l'étape, y dressait sa tente, l'ordre sacerdotal en profitait pour dresser l'autel. Il survenait un moment d'équilibre entre les deux ordres, comme entre leurs tendances divergentes, et les peuples chez lesquels il avait lieu profitaient pour leur compte du bienfait de cette double impulsion ; ils s'organisaient. L'effet de croissance, simplement extensif, continuait de se produire, pendant qu'aux lueurs épurées de la tradition la civilisation naissait. Mais, dès lors, c'en était fait de l'équilibre ; le flux avait eu son heure, il fallait que le reflux eût la sienne, et tout s'arrangeait pour la lui donner.

« L'ordre militaire cessait d'être proprement expansif ; il en acquérait la propriété d'assimilation, mais au prix d'une marche rétrograde. L'ordre sacerdotal perdait de vue l'idéal monothéiste qui faisait de lui l'élément constitutif des sociétés : il y ga-

gnait une puissance d'art et de formulation qui portait la vie dans l'étendue stagnante de l'intelligence humaine; mais, au lieu d'unir, il divisait. Ainsi les rôles entre les deux ordres se trouvaient intervertis, et, par le fait de cette intervention, la loi de Dieu, dans les deux sens, était faussée. La tente s'était changée en palais; la sensualité recevait seule les sacrifices dus à l'Éternel : l'état sédentaire et le polythéisme enterraient sous leur fumier commun le souvenir du paradis terrestre et le presentiment de l'Amérique, l'héritage du passé et la promesse de l'avenir. Alors survenaient les nomades, qui détruisaient la civilisation et ravivaient la sève nécessaire à la croissance de l'humanité.

III

« Les prolégomènes que nous venons de

poser nous aideront à comprendre la révolution colossale qui transforma tout à coup, il y a dix-neuf siècles, l'ordre sacerdotal et l'ordre militaire, et en fit deux éléments on peut dire nouveaux, sous les noms de spirituel et de temporel. Le double mouvement de progression et de rotation qu'imprimait à l'état social le concours des forces préposées à son développement, avait produit une série de nations civilisées qui formaient comme une gamme continue de l'unithéisme au polythéisme, de l'immobilité à l'activité, et du cercle étroit de la famille à celui des monarchies se disant universelles, au moment où la prodigieuse fortune de Rome plana sur la face du monde habité. La Chaldée et l'Égypte, à l'origine des temps historiques, s'étaient érigées en sanctuaires mystérieux où subsistaient encore, au fond de théogonies savantes, les chandes sources de la révélation, mais en dehors desquels leurs pré-

tres ne voyaient rien que de haïssable et de profane. Tyr et Carthage avaient promené dans le monde la bannière cosmopolite du commerce, mais elles avaient pour pilote la piraterie. La Grèce, enfin, entraînée par l'universalité, l'énergie et la souplesse de son brillant génie, avait cueilli des fleurs sur tous les rameaux que verdissait l'activité de l'homme, et en avait fait une admirable couronne de poésie et d'art : mais cette couronne n'allait bien qu'à sa tête; pour tous les autres peuples son art n'était point l'art, c'était le culte grec. L'antagonisme était donc le fond de tout, le levier qui remuait tout. Aussi, quand Rome eut paru, et qu'elle eut appliqué les moindres ressorts de son être au maniement de ce levier, nulle gloire et nul orgueil autour d'elle n'échappèrent à son joug, et elle devint par excellence l'Empire. La guerre avait réalisé, dans le monde occidental, ce que la science des Égyp-

tiens, l'industrie phénicienne et l'art des Grecs eussent tenté en vain : elle avait établi un lien politique entre les peuples.

« Mais d'où vient donc le trouble qui se répand, dès cette heure même, dans toutes les fonctions vitales de la société? D'où vient l'imminent péril qui semble menacer son existence? Le cours des lois naturelles est tout à coup interrompu. Rome a étendu sa domination jusqu'aux colonnes d'Hercule; elle a atteint les bornes de l'Occident. Les conquêtes qui lui restent à faire de ce côté ne sont plus une pâture suffisante pour son ambition. En même temps les besoins de sa civilisation luxueuse détournent l'effort de ses armes vers les régions orientales. Dans le nord de l'Asie, les barbares résistent à sa puissance; et attirés, comme toujours, par les lueurs fascinatrices du Couchant, ils s'écoulent vers l'Europe, où leurs masses, réunies aux Germains et aux Scandinaves, amon-

cellent un orage qui finira tôt ou tard par engloutir l'Empire. Mais, dans le Sud, les armes romaines triomphent de tout. Jérusalem, dernière dépositaire de la révélation, va infailliblement périr. Le polythéisme, après avoir morcelé l'Olympe en autant de fragments qu'il y a de chanmières dans l'Empire, et ouvert un temple aux dieux inconnus, a gagné jusqu'aux nomades; les sources de toute croyance raisonnable sont épuisées. Déjà l'extrême Orient livre à l'Occident, par la mer Rouge et l'Euphrate, les secrets de son génie avec ses richesses. Sans la menace des peuplades barbares accumulées et grondantes dans les parages septentrionaux de l'ancien monde, on croirait que la phase d'expansion est achevée pour notre espèce, et qu'une phase différente va s'ouvrir...

« Mais les hordes dévastatrices rendent cet événement impossible. Il est inévitable qu'elles fondent sur Rome et ensevelissent

ensemble ses hontes et ses splendeurs. Quelles destinées nouvelles vont sortir de ce cataclysme effrayant ?...

« Aucunes. En moins d'un siècle, peut-être, tel ou tel chef de tribu aura relevé le trône des Césars, et la même société, les mêmes mœurs, le même genre d'expansion doivent nécessairement se produire. La civilisation romaine a des racines si profondes, que la massue des Attila peut la fouler et l'écraser; l'anéantir, jamais. Elle regermera dans leur sang au bout de quelques générations, et plus vite en Italie que partout ailleurs. L'art militaire des Romains est simple comme tout ce qui est exact; chaque débris de légion en gardera la formule. Le réseau politique tissé par les proconsuls peut encore moins disparaître sous les pas des Barbares; il est dans l'air, et son centre plane dans le ciel de Rome. Quelle raison y a-t-il pour que le gros des forces humaines se porte main-

tenant vers l'Occident? Le bout du monde étant trouvé, la civilisation continuant son appel à l'instigation des sens, et le milieu de l'Asie, ce volcan de lave vivante, qui de tout temps a fourni l'impulsion des vibrations expansives, s'affaiblissant de jour en jour, sous l'effort du commerce, de la science militaire et du fétichisme coalisés, un seul phénomène vital est désormais possible : c'est le rattachement de l'extrême Asie à l'extrême Europe, le retour l'une vers l'autre de la famille de Sem et de celle de Japhet. Dès lors le corps social doit s'arrêter dans sa croissance; il voudra faire acte d'homme avec des organes d'enfant, et posséder la terre avant de la connaître : une ou deux éruptions encore du cratère rénovateur peuvent venir galvaniser pour quelques siècles son existence; puis, ces convulsions passées, il faut qu'il meure.

« Chacun des traits que nous venons

de saisir de ce dépérissement prématuré de notre espèce, nous en révèle la cause ; c'est l'Océan... l'Océan, cette fournaise à tempêtes de plus de mille lieues de largeur ! Depuis Noé, vingt-cinq siècles durant, l'humanité avait employé à s'avancer jusqu'à là le meilleur de ses forces. Son pied posait sur le sol ferme, sa main sur la provision du jour, et mille lieues étaient la mesure du plus long chemin qu'elle eût parcouru !... Quel événement inespéré, quel hasard impossible fera sortir un Christophe de ses entrailles épuisées ?...

« Dieu cependant voit le mal ; il l'a vu de tout temps, et de tout temps il en a su le remède. Ce remède exige un miracle, mais le miracle est la splendeur de ses lois. Si l'humanité est enfant, c'est la preuve que Dieu a qualité de Père. Le miracle est indispensable ; Dieu le Père l'accomplira...

« Que faut-il cependant pour sauver

le genre humain? Il faut que l'irruption de Barbares qui menace l'empire dépasse le méridien de Rome, et accumule les populations sur les rives de l'Atlantique; il faut que le réseau politique des Romains perde ses propriétés matérielles, sa pente rétrograde, et se transforme, sans se briser, de manière à ce que sa puissance ne serve plus qu'à empêcher les Barbares de reconstruire, quelque part que ce soit, le joug césarien et ses conséquences; il faut surtout que le mariage hâtif de l'Orient et de l'Occident soit dénoué; que les liens en soient complètement rompus par l'érection de quelque puissant empire au centre de l'ancien monde, et que les peuples pasteurs habitant ces contrées, désormais arrachés par le contact de la civilisation romaine aux habitudes fortifiantes de la vie patriarcale, retrouvent sous une forme nouvelle la vigueur de poumons qui leur permettait jadis de faire

entendre incessamment ce cri à l'avant-garde de l'humanité : Marche!...

« Tout cela fut accompli par la parole et le dévouement du Christ.

« Les successeurs de saint Pierre et les peuplades franques, en Occident; Confucius et les Tartares, en Orient; Mahomet et les Arabes, au centre, rendirent aux organes humains le jeu normal de leurs fonctions; trois vibrations énergiques se succédèrent, et, quand expira la troisième, le nouveau monde était atteint.

IV

« L'avalanche des hordes errantes avait renversé l'Empire; le christianisme l'empêchait de renaître. Les deux alliés avaient droit à la fois à la dépouille du défunt.

Les chefs des Barbares se taillèrent des royaumes dans le vaste tapis des provinces romaines ; le clergé chrétien prit pour lui le prestige coordinateur et centralisateur de la ville de Romulus ; et bientôt se trouvèrent constituées les deux bases sur lesquelles devait reposer, pendant bien des siècles, tout édifice social en Occident : l'ordre temporel et l'ordre spirituel.

« On sent de prime abord combien ce dernier était mieux partagé que l'autre. Il avait eu pour part le cœur et la tête de la société, tandis que son stupide concurrent en possédait à peine les bras. La force des choses avait donc fait de lui le véritable légataire universel de Rome, lui, si différent de la belliqueuse cité !

« Cette inégale répartition répondait d'ailleurs parfaitement au sens réciproque des deux qualifications, de *spirituel* et de *temporel*. Que veut dire, en effet, le mot *spirituel* ? Il veut dire relatif à l'*esprit*,

représentant, organe de l'*esprit*. Mais l'esprit, c'est l'activité et l'être, c'est la vie, c'est tout. Un ordre social qui représente ou possède l'esprit ne peut pas avoir d'égal, pas même de coopérateur : il ne peut avoir que des instruments. Et notons bien que la condition secondaire et le rôle mécanique de l'ordre temporel ne sont pas seulement la conséquence logique de ce principe : ils sont formellement exprimés par l'épithète de *temporel*, qui signifie périssable. Par ce simple mot, l'assimilation de l'ordre temporel avec la chair est complète; car la preuve la plus évidente que la chair ne vit point *par elle-même*, c'est qu'elle doit périr...

« Vous ne pouvez supposer que j'aie, en constatant cette absorption radicale de l'ancien ordre militaire par le nouvel ordre sacerdotal, la moindre intention d'en infirmer la légitimité, au moment même où j'achève de vous peindre les cir-

constances qui la rendaient si naturelle et si nécessaire. Plus on y réfléchit, plus on la trouve providentielle. Elle a cela de maîtrisant pour la pensée qu'elle se fonde sur la présomption d'une intervention directe, d'une grâce spéciale, de la part de Dieu, et qu'elle fait de cette présomption un principe indubitable rien qu'en l'appliquant.

• Résumons les faits. Connaître et peupler la terre, apprendre et croître, tel était, avons-nous dit, l'objet essentiel de la phase d'enfance du genre humain. La circonférence de la terre était la mesure assignée à sa taille; cette mesure, il fallait qu'il l'atteignît. Pendant qu'il y travaillait, une barrière puissante était venue soudain annihiler ses efforts en les détournant. Le génie de la guerre reculait devant l'obstacle. La tradition faisait plus : elle en secondait l'effet naturel, conséquemment à son rôle, qui était d'enchaîner l'homme au

souvenir et à l'enclos présumé du paradis terrestre. La révélation était comme éteinte. Eût-elle conservé jusque-là sa chaleur et sa clarté primitives, il est bien évident qu'elle n'eût pas suffi à sauver l'humanité dans les termes où elle était conçue, et c'est ce qui fait comprendre pourquoi Dieu avait permis son extinction. Ce qu'elle avait de plus explicite et de plus clair, touchant la solution de la difficulté qui se présentait, était ces mots : *Croissez et remplissez la terre*. Je me dispense de vous montrer combien ces expressions, si justes et si pleines pour nous, l'étaient peu pour les générations qu'éblouit l'empire romain. La révélation n'est pas la connaissance, à beaucoup près : elle la prépare, la devance, l'enveloppe pour ainsi dire, mais ne la supplée pas.

« Il faut considérer, indépendamment de cela, que le salut de la société ne tenait pas seulement à ce que l'Océan fût franchi

et l'Amérique découverte, il exigeait encore que la situation générale, morale et matérielle des peuples rendit certain l'épanchement de masses considérables sur les pas de l'audacieux explorateur. Des navigateurs phéniciens, et même égyptiens, s'il faut en croire certains archéologues, ont pu rencontrer, à une époque très-reculée, les rivages du nouveau continent. Leurs contemporains ont à peine laissé quelques indications confuses de ces aventures, qui, pendant des milliers d'années encore, eussent pu se renouveler vingt fois sans produire plus d'effet.

« Il fallait donc une force nouvelle, en même temps qu'une nouvelle lumière, au milieu du genre humain. Mais cette force nouvelle ne pouvait pas être une loi naturelle de plus sans bouleverser la création. Elle ne pouvait venir par conséquent que d'un contact *périgétique* (passez-moi le mot) des lois universelles avec ce que

nous appelons les lois naturelles, c'est-à-dire les lois que nous pouvons comprendre, notamment celles qui régissent l'espèce humaine et son globe. Mettez la main sur le cœur de la société quelques siècles après la mort du Christ, et vous y trouverez les traces de ce contact. Il n'y a rien de foncièrement neuf dans la nature des agents que Dieu avait commis, depuis le jour où il créa l'homme, à l'élaboration de ses destinées progressives. Ce sont toujours ceux que nous avons vus auprès d'Adam le lendemain de sa sortie de l'Éden; la révélation et la tradition, l'instinct de la conquête et les appétits terrestres. Mais la révélation, qui s'éteignait, brille maintenant d'un éclat qui embrasse la terre. Qu'est-ce que Mahomet? Qu'est-ce que Confucius? Que sont ces peuples qui s'ébranlent, tous rêvant, contemplant le ciel, teint du soleil de leurs climats? Que sont ces conquérants

et ces inspirés, sinon les exécuteurs de la pensée du Christ?... Cette unité remarquable vous apparaît, n'est-ce pas? comme le résultat d'un phénomène extraordinaire. Eh bien! c'est elle qui vous prouve que la révélation s'est ranimée, illuminée pour ainsi dire, et n'a pas changé. Seulement, elle s'est dégagée de l'enveloppe terne de la tradition; sa lumière, plus vive que jamais, reprenant la direction qui lui est naturelle, éclaire les champs de l'avenir, et ajoute au vieux monde un monde nouveau, au paradis terrestre un paradis dans le ciel. C'est l'événement le plus subit et le plus immense. On dirait qu'une flamme surnaturelle, passant comme l'éclair, a rallumé et fait tourner le flambeau.

« La révélation n'a pas seulement dominé la tradition et vaincu sa tendance rétrograde, elle domine également le génie de la guerre, et celui-ci, non pas pour l'arrêter dans son rôle, mais pour le lui rendre.

Restaient les appétits matériels, elle les enchaîne. Vous voyez bien qu'il n'y a plus qu'elle d'actif et d'initiateur au milieu des hommes. Elle est réellement *l'esprit*, la vie, puisqu'elle est le salut. »

— « Vous avez une singulière manière de comprendre la mission de Jésus-Christ, observa le docteur. D'une part, vous en faites quelque chose d'absolument et divinement vrai ; de l'autre, vous n'y voyez que le ressort spécial et immédiat d'un événement accidentel. Outre la confusion que vous commettez à chaque instant entre ces deux idées, il y a dans votre thèse une inconséquence dont je m'étonne que vous ne vous aperceviez pas vous-même. Comment la doctrine du Christ eût-elle pu produire l'effet particulier auquel vous la faites servir, si elle n'eût eu pour aide la foi des populations, et à quel titre pouvait-elle commander cette foi, sinon comme vérité parfaite et éternelle ? »

— « Je répondrai bientôt à ces objections avec quelque développement, reprit l'orateur ; je me borne, quant à présent, à vous faire observer que la foi obtenue par la révélation nouvelle pourrait s'expliquer à la rigueur par le simple ascendant de sa portée immédiate ; car les preuves de la vertu rédemptrice de l'œuvre du Messie, même au point de vue le plus resserré des destinées sociales, doivent logiquement se retrouver sur tous les rayons de la sphère indéfinie des besoins et des facultés de l'homme, du moment que nous les avons trouvées sur l'un quelconque de ces rayons. Dans chaque direction, j'en suis convaincu, un esprit attentif rencontrera une nouvelle image de la scène grandiose que nous venons d'apercevoir. Pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, le cœur et l'intelligence de tout ce que la société produisait d'hommes d'élite durent être saisis, sous un aspect ou sous un autre, de ce ca-

ractère d'invincible efficacité : c'était plus qu'il n'en fallait pour entraîner la société entière.

« Tout est donc rationnel dans la suprématie dont jouit l'ordre spirituel pendant quinze siècles chez les peuples latins, et c'est chose admirable à voir comme cette suprématie dirigea sûrement la transformation laborieuse au prix de laquelle le monde occidental devait recueillir le premier fruit terrestre du sang de la céleste victime, la découverte du nouveau monde.

« Vous vous souvenez de ce que nous avons reconnu être l'effet à produire :

« Étouffer au fur et à mesure, sur le sol de l'Europe, tous les germes de civilisation que les circonstances pourraient y jeter ; entretenir chez les Barbares, pendant une durée de temps encore sans exemple, et proportionnée à la force de l'explosion expansive que l'avenir réclamait, les mœurs rudes et aventureuses de la vie nomade ;

barrer le chemin de la Méditerranée, dont la pente était alors passionnellement et spirituellement rétrogressive ; faciliter au contraire, à droite et à gauche de ce chemin, — et cela par la désorganisation plus avancée de l'empire d'Occident que de l'empire d'Orient, — le double courant, des peuplades septentrionales à travers l'Europe, et des tribus arabes et berbères le long des rivages africains ; conserver le plus longtemps possible un reste de force à l'Italie, afin que le courant septentrional et le courant méridional arrivassent et se rencontrassent forcément sur les bords de l'Atlantique, ce qui devait produire une sorte d'électrisation vitale de ces contrées ; enfin, rendre de plus en plus marquée l'antique différence de mœurs et de caractère qui avait séparé de tout temps les deux bassins méditerranéens, et qui devait amener un jour l'insuccès des croisades, le schisme grec, et les expéditions

de Vasco et de Christophe : tels étaient les résultats à obtenir. Leur enchaînement logique, le vaste champ qu'ils embrassent, la durée et la profondeur de l'évolution qu'ils constituent, le martyre auquel ils vouent l'Europe latine, et le triomphe moral qu'ils lui apprêtent; tout cela appelle bien évidemment la direction active de l'ordre spirituel, l'esprit enthousiaste de son clergé, la bure fière et les goûts errants de ses moines, les mœurs ascétiques et sauvages qu'il inculque aux populations.

« Organiquement et symboliquement, le règne de l'ordre spirituel eut deux points d'appui merveilleusement adaptés à son principe et à son objet : la féodalité et la papauté.

« La révélation, pour devenir nouvelle, pour renaître en quelque sorte, avait dû faire sur l'état social qui l'avait longtemps conservée au centre de l'ancien continent, mais qui menaçait maintenant de l'étonf-

fer, l'effet d'un gaz sur le corps qui le comprime, et dont il se dégage par un effort; elle l'avait brisé en en jetant au loin les éclats, et déversé ainsi la vie nomade sur toute la terre. Aussi, peu de siècles après l'explosion, les restes de la civilisation ne subsistaient plus que par grâce dans toute l'étendue de l'ancien continent. La chevalerie chevauchait sur des ruines d'empires, des confins de la Chine à ceux de l'Ibérie,

« Chez les peuples latins, la féodalité fut la forme que revêtit ce genre d'existence. Au moment où les mœurs romaines palpitaient encore, et sous un climat qui remplaçait forcément la tente légère et mobile par le sombre et solide château, les formes constitutives de la barbarie durent l'emporter lentement sur celles de la civilisation; mais leur cachet dut s'imprimer à la fin dans la condition des peuples en traits plus indélébiles que nulle part.

Aussi, l'antipathie du régime féodal pour la civilisation fut-elle extrême; et c'est par là que ce régime remplit la tâche qui lui était dévolue dans le monde latin.

« Un autre élément également essentiel de l'état social que la révélation nouvelle avait répandu comme une lave sur la face de la terre habitée, était le gouvernement théocratique qui avait toujours vécu, dans les temps anciens, sur la lisière des déserts, côte à côte avec les peuples pasteurs. La papauté fut la trace de ce gouvernement.

« Par sa nature comme par la position de la ville qu'elle avait prise pour siège, et surtout à cause de cette dernière circonstance, la papauté fut, sous tous les rapports possibles, la contre-partie en même temps que le complément de la féodalité. Elle formait le sommet de l'édifice spirituel, et la féodalité en formait la base. Mais la base et le sommet étaient égale-

ment compris dans l'édifice, dans l'Église, dont l'intégralité était nécessaire pour répondre au vœu de la révélation. Si donc, des deux choses entre lesquelles la révélation s'était interposée, savoir, la tradition et le génie de la guerre, c'était à celle-ci que l'institution féodale correspondait, il est évident que la papauté, dans une certaine mesure, devait correspondre à l'autre. A un point de vue on peut dire stratégique, les deux institutions présentaient une corrélation analogue. Vis-à-vis l'une de l'autre, elles occupaient deux pôles, Rome et Madrid; par rapport à la masse et à la tendance générale de l'Église, elles formaient comme une avant-garde et une arrière-garde. C'est en conséquence de cette situation que la papauté montra autant de penchant pour la civilisation que la féodalité en avait peu. Pendant que celle-ci préparait les Cid et les Fernand Cortès, celle-là prépara la renaissance.

« Au résumé, qu'on les considère comme le haut et le bas de l'édifice, ou comme l'avant et l'arrière du vaisseau, la papauté et la féodalité symbolisent et réalisent toujours avec une solidarité et une puissance étonnantes la pensée-mère de la transformation que le monde occidental avait à subir. Les écrivains qui font dater ces deux institutions de Charlemagne n'y ont vraiment pas réfléchi. Charlemagne, ce grand sacrificateur du pouvoir politique, paracheva dans leurs formes la papauté et la féodalité, mais il ne les institua pas. Elles existaient si bien de fait avant lui, qu'il fut leur instrument, presque leur créature. »

— « A ce compte, interrompit de nouveau le docteur, cessez de rendre la féodalité et la papauté, ou pour mieux dire la pensée-mère dont elles furent les agents, responsables du long épanchement des nomades vers les extrémités de l'Europe;

car il est certain que Charlemagne employa la plus grande partie de sa vie à arrêter les Saxons en Allemagne et commença, en Catalogne, l'expulsion des musulmans; ce qui, d'après votre système, s'accorde mal avec la consécration du trône pontifical et des droits féodaux. »

— « Votre observation, répondit Léopold, me prouve que je n'ai pas encore réussi à vous faire considérer à part, à détacher en quelque sorte de la série des temps, la phase ouverte par la venue du Messie et close par la découverte du nouveau monde. Vous pouvez faire tourner votre observation en tous sens sur le tableau de l'existence de la société francolatine pendant la durée de la phase dont il s'agit, comme on fait tourner une alidade autour du centre d'un cercle; elle s'y appliquera toujours exactement. Ainsi, par exemple, j'ai appelé Charlemagne le grand sacrificateur du pouvoir politique.

Je crois cette expression juste, pourvu qu'on entende, comme je le faisais, par pouvoir politique les restes encore palpitants de l'autorité césarienne, qui est bien celle que Charlemagne ramassa en recevant de Rome le titre d'empereur d'Occident, et celle qu'il enterra en quelque sorte de sa main avant de mourir. Mais songez combien la race des Capet était près de naître quand Charlemagne expira; combien le souvenir légendaire de sa météorique puissance dut faciliter l'œuvre de cette dynastie; combien surtout l'aurole spirituelle de sa haute figure, plus pontificale encore qu'impériale, dut contribuer à déterminer le caractère du pouvoir politique nouveau; et vous l'appellerez à votre tour le premier architecte de ce pouvoir. Pour concevoir justement la place et la physionomie de Charlemagne sur le sentier de l'histoire, il faut, ce me semble, comparer la phase que nous exa-

minons à un bas-fond que l'espèce humaine avait à traverser. Charlemagne marque avec une précision surprenante le point le plus bas de cet enfoncement. Il en figure la position centrale et singulière par la date et l'éclat exceptionnel de son règne, comme il en exprime la nature transitoire par le cachet de réaction et d'achèvement, de consécration et de préparation qui distingue son œuvre. La comparaison qui a été faite de lui avec Napoléon I^{er} exige, selon moi, pour être juste, qu'on place le premier de ces héros au commencement de la montée et le second à la fin. Mais ce genre de rapport a une conséquence que les auteurs du parallèle ne semblent pas avoir regardée comme admissible.

V

« Je vais maintenant essayer de répon-

dre, mon cher docteur, à vos objections contre ma manière d'interpréter la mission de Jésus-Christ.

« Je suis très-convaincu que la doctrine chrétienne est d'une vérité éternelle et universelle ; mais elle ne peut être vérifiée de la même manière par des faits et des cas différents. Le sens commun ne me dit pas de dormir quand j'ai faim, et de manger quand j'ai sommeil. Elle peut donc avoir pour l'homme diverses portées, diverses sphères d'application. Je lui en trouve très-distinctement trois, par rapport à la matière qui nous occupe : la première, infinie et absolue ; la seconde embrassant la durée et la nature des rapports de l'homme avec sa planète, et la troisième relative à une phase particulière de l'existence terrestre de la société. Il n'y a point à s'étonner qu'au moment où le Verbe parut dans le monde, sa lumière ait porté avec une vivacité sans égale sur la première de ces

trois sphères; qu'elle ait été moins vive, quoique sensible encore, dans la seconde, et absolument nulle dans la troisième. La révélation procède en sens inverse de la connaissance pure et simple: elle est initiatrice, et va de Dieu à l'homme. C'est dans ce qui est propre à Dieu, par conséquent, qu'elle a toute sa clarté; plus elle approche du domaine borné, matériel et mortel de l'homme, moins elle illumine son regard. La connaissance est subséquente à la révélation, et va de l'homme à Dieu. Elle est (comparativement) l'œuvre et la propriété de l'homme. Comment n'aurait-elle pas toute sa mesure possible de certitude dans ce qui touche immédiatement celui-ci, et ne s'affaiblirait-elle pas par degrés en approchant des limites de l'intelligence humaine? Nous ne voyons guère mieux aujourd'hui qu'on ne le vit il y a deux mille ans le sens éternel de la prophétie du Christ; mais nous avons in-

comparablement plus de données pour comprendre sa portée immédiate et terrestre.

« Distinguons mieux entre elles les trois sphères d'application dont je vous parle.

« La vie (la vie terrestre), avec sa dualité sous toutes les formes et de tous les instants, ne peut s'expliquer que par le concours de deux causes, l'une continue et immatérielle, l'autre matérielle et transitoire. Mais l'être immortel n'est point une chose inerte ; il faut, pour qu'il subisse à la fois l'influence de deux causes, qu'il possède lui-même originellement deux affinités. Faisons-nous, de ces deux affinités, deux êtres en quelque sorte séparés, répondant à ce que les anciens désignèrent sous les noms de génie du bien et génie du mal, et qu'on a appelé plus récemment principe actif et principe passif ? Non ; car le mode de manifestation le plus saillant de ces deux principes distincts, c'est l'al-

ternativité. Les désignations absolues de bon, mauvais, actif et passif, sont donc inexactes; les deux principes coexistent dans la créature immortelle, en vue de deux fonctions simultanément nécessaires, également prévues et voulues de toute éternité par le Créateur.

« Que sont ces deux fonctions? Je ne découvre pas de meilleure manière de les imaginer que de comparer le phénomène de la vie à la figure géométrique appelée parabole, comparaison à laquelle il est impossible, d'ailleurs, de refuser quelque chose de très-naturel, quand on a remarqué l'instinct qui nous fait assigner une marche parabolique à tout état qui commence et finit, à toute chose qui naît pour croître et décroît pour mourir. Les deux forces motrices, impulsive et attractive, qui servent aux géomètres à expliquer la formation de la parabole figurent même avec une singulière précision les rôles dif-

férents des deux principes que contient l'âme humaine. La force impulsive, c'est le principe qui préside à la continuité; la force attractive, c'est celui qui produit la croissance, la plénitude et la décroissance, ou, pour rester dans les termes de notre comparaison, la branche ascendante, le point culminant et la branche descendante.

« Ces termes admis, de quoi se compose la première de nos trois sphères d'application ? Elle se compose non-seulement de la partie arquée de la parabole, laquelle figure à nos yeux le phénomène de l'état social, mais encore du prolongement indéfini de ces deux branches dans le passé et dans l'avenir, figurant l'existence d'Adam, quelle qu'elle ait été, avant la naissance d'Ève, et l'immortalité promise à l'espèce humaine, après la cessation de l'état social. Dans cette somme, il est évident que la partie arquée de la parabole

compte à peu près pour rien, sous le rapport de la durée, puisqu'elle est finie; mais que, comme moyen de transition de la vie édénique à la vie future, c'est-à-dire des ténèbres à la connaissance, de la virtualité à la puissance, et de l'appétence à la possession, elle constitue, au contraire, un moment auquel rien n'équivaut parce que rien ne lui ressemble. Or à quelle condition cette transition a-t-elle lieu? Comment l'âme humanitaire peut-elle continuer sa route dans l'infini, après l'achèvement de la parabole? Évidemment par l'extinction complète de la force attractive, infléchissante; par la subalternisation absolue de l'affinité charnelle de l'être à son affinité immatérielle. N'est-ce pas là ce qu'enseigne, dans son sens le plus général, la doctrine du Christ?

« Si maintenant nous portons notre attention sur ce qui doit se passer logiquement dans les limites terrestres de la pa-

rabole, nous verrons la force attractive et le principe qui lui est analogue croître sans cesse en intensité, depuis la naissance d'Ève jusqu'à un moment de plénitude sociale marqué par une sorte d'équilibre entre les deux principes ; puis, à partir de ce moment, la force impulsive et le principe immatériel recouvrer par degrés leur supériorité primitive jusqu'à ce qu'ils aient ou repoussé ou absorbé intégralement les éléments qui leur sont opposés. Est-ce que vous ne reconnaissez pas dans cette sujétion temporaire et ce triomphe final du principe immatériel le sacrifice et la résurrection qui sont l'alpha et l'oméga de l'œuvre du Sauveur ; et n'est-il pas bien vrai, comme cette œuvre le symbolise, que l'Eucharistie est la loi des lois pour tout ce qui vit dans les liens de la matière ?

« Mais il n'est pas d'une vérité moindre qu'il n'y aurait ni eucharistie ni triomphe final du principe immatériel, s'il n'y avait

eu, au préalable, croissance et développement du principe charnel. En autres termes, la seconde branche de la parabole n'aurait pas eu lieu, si la force attractive n'avait grandi à côté de la force impulsive jusqu'à l'équilibrer un instant.

« Cette remarque précise la différence que je veux établir entre la première et la seconde de nos trois sphères d'application. Dans la sphère de l'immortalité humaine, le principe charnel n'intervient qu'accidentellement. La condition générale, typique de l'homme, c'est l'immatérialité. Dans la sphère bornée des rapports de l'homme avec sa planète, c'est au contraire l'équilibre des deux principes, c'est-à-dire le plus grand développement normalement possible du principe charnel, qui constitue l'état de perfection. Et notez bien qu'il n'y a pas à en rabattre. La connaissance, la puissance et la possession, dans la vie future, n'étant qu'une consé-

quence du phénomène de la vie terrestre, elles ne peuvent logiquement avoir lieu que dans la mesure d'intégralité de l'accomplissement de ce phénomène. Comment arriverait-il, si cela n'était pas, que, chez tout individu d'une organisation saine et puissante, l'âge mûr se caractérise par la plénitude simultanée des facultés physiques, intellectuelles et morales? Pourquoi la maturité de l'intelligence exigerait-elle absolument la maturité du corps?... »

— « Avec les bases que vous posez là, dit Charles, il serait facile de démolir pièce à pièce votre spiritualisme, si cela valait la peine d'interrompre l'exposition dans laquelle vous êtes lancé. »

— « Vous croyez? répondit Léopold... Nous pourrions en faire l'expérience un autre jour. En attendant, je poursuis.

« Il nous reste à reconnaître la troisième sphère d'application que j'assigne au sens de la mission du Christ.

« Ce qui nous permet de saisir la différence des deux principes, et fait tout à la fois le contraste et l'harmonie des accidents vitaux qui leur sont réciproquement relatifs, c'est, comme je l'ai dit, l'alternativité. Cet effet se produit dans toutes les proportions possibles, depuis les plus imperceptibles jusqu'aux plus vastes que notre imagination puisse embrasser. Ainsi, de la naissance de la parabole à son point culminant, et de ce point aux derniers instants saisissables de la branche descendante, il y a accroissement d'activité alternatif. Nous constaterions une alternativité du même genre d'une minute à l'autre, si notre vue était assez pénétrante. Nous la constatons sans peine, en parcourant le rouleau de l'histoire, dans la succession de certains intervalles de temps dont les lois de l'esprit humain, combinées avec la forme, les propriétés et les dimensions du globe terrestre, déterminent la durée. Les

intervalles correspondants aux vibrations expansives et rétrogressives qu'on a depuis longtemps remarquées sont ceux qu'il est le plus facile d'apercevoir. C'est à eux qu'on applique communément le nom de périodes. Les périodes paraissent, en outre, se grouper par trois pour former les phases humanitaires, et se diviser chacune en trois parties qu'on pourrait appeler sous-périodes. Ce sont autant de mouvements paraboliques formant les éléments de la parabole totale. Quoi qu'il en soit, d'une phase à l'autre, et d'une période ou sous-période quelconque à celle qui la précède ou la suit, l'ascendance alternative des deux principes (à un point de vue relatif, ne l'oublions pas) résume, on peut le dire, toute la vie de notre espèce.

« La phase humanitaire la plus rapprochée de nous, et la mieux accentuée que présente le cours de l'histoire, est celle comprise entre l'avènement du Christ et

la rencontre du nouveau monde. Elle contraste avec la phase précédente, remontant à peu près à la vocation d'Abraham, d'une manière extrêmement prononcée. Celle-ci avait été marquée par une activité prématurée de la force attractive, engendrant, à cause de l'état de faiblesse où étaient encore les sociétés humaines, l'invasion du polythéisme et la domination de l'ordre guerrier ; celle-là dut l'être par un essor correspondant du principe impulsif, se traduisant par un retour au monothéisme et à la suprématie de l'ordre sacerdotal, retour d'autant plus ardent que les conditions géographiques de notre planète avaient prolongé outre mesure, et jusqu'à une limite périlleuse pour l'humanité, la durée de la phase polythéiste.

« La nécessité impérieuse de cette renaissance soudaine et libératrice du principe impulsif est la seule chose qui explique, sans choquer la raison, ce qu'il y

eut d'anomal, d'étrangement tronqué, dans le passage de Jésus-Christ sur la terre. Un éclair et un coup de foudre ne peuvent servir d'expression qu'à un fait passager; ils ne sauraient être la formule rationnelle de la grande et universelle loi de l'Eucharistie. Mais si nous considérons, à côté de cela, que cette loi avait besoin d'être affirmée par quelque événement extraordinaire pour se graver dans le cœur et dans la mémoire des hommes, dût-il en résulter, pendant un certain nombre de siècles, quelque inexactitude dans la manière dont elle serait conçue, nous serons forcés d'accorder à la mission du Christ, non-seulement un objet immédiat joint à une bienfaisance illimitable, mais encore un caractère divin résultant du parfait accord de ces deux choses. Je crois que ces considérations, mon cher docteur, suffisent pour répondre à l'objection que vous m'avez présentée. Elles me serviront,

en tout cas, à exposer avec quelque méthode ce qui me reste à vous dire sur la situation présente de l'ordre spirituel.

« A l'expiration de la phase messianique, au quinzième siècle, la loi d'alternativité voulait que la phase qui allait suivre contrastât avec elle, comme elle avait contrasté avec la phase ouverte par la vocation d'Abraham. Cette loi n'a point été démentie : la nouvelle phase est inaugurée par un développement inattendu des forces matérielles de la société; c'est le commerce, ce grand prêtre de la matière, qui y préside. Jamais, avant cette époque, d'aussi nombreux débouchés, des denrées aussi diverses, une concurrence aussi pressante n'avaient aiguillonné le génie des spéculateurs. Les combinaisons mercantiles exigent désormais de la suite dans les idées, de la hardiesse dans le caractère; le luxe et les richesses remanient la société jusqu'en ses fondements; le commerce en ac-

quiert une considération et une importance encore sans exemple, et devient en peu de temps le principal soutien de la puissance des États.

« Telle est l'activité de cette ranimation du principe charnel dans le corps social, que la loi d'alternativité n'en donne pas une raison suffisante. Il faut, pour s'en rendre compte, admettre que le genre humain n'a point encore atteint le seuil de l'âge mûr et qu'il en approche. Et cette supposition faite, c'est chose admirable à voir comme l'observation des faits se prête à la vérifier. Le développement du corps social est escorté de symptômes qui peignent avec ressemblance singulière le premier essor de la jeunesse. La sève abonde tout à coup. Le courant sort de son lit, déborde et s'empare d'une large zone qu'il fouille et exploite dans tous les sens. Voyez cette ardeur, cette circulation active, ces rêves de feu qui font

évaporer et remonter au ciel les contemplations mystiques ; observez cette soif de sensations et d'aventures qu'aucun écueil, aucun mystère, aucune fatigue n'étonnent. Ne sont-ce pas là les signes de l'âge inquiet où le corps humain cesse de s'allonger, devient plus musculeux, plus ferme, et gagne par là même en souplesse et en activité ; où la passion remplace la curiosité et le courage l'imprudence ; où le travail s'impose comme un sérieux devoir, et donne des droits sérieux à ce qu'il produit?... Il est visible en effet que, depuis le seizième siècle, le corps social prend de la consistance physiquement. La vitalité reflue, et revient aux organes qu'elle avait d'abord ébauchés pour les compléter, les fortifier et les parfaire. Jamais nulle part la multiplication de notre espèce n'avait été aussi rapide qu'elle l'est en Europe depuis trois cents ans.

« Le progrès intellectuel de la société

n'est pas moins remarquable, et fournit, par son intime connexion avec le développement matériel, une nouvelle preuve que la phase ouverte par la découverte de l'Amérique est bien un pas important, peut-être décisif, du genre humain vers la virilité. Les découvertes des navigateurs, et surtout la notion récemment acquise de la rotondité de la terre, excitent dans toute l'Europe occidentale une ardeur d'investigations et de spéculations scientifiques qui renouvelle de fond en comble le trésor des connaissances humaines. La science proprement dite date en quelque sorte de ce moment.

VI

« Une révélation pareille devait nécessairement, d'après nos prolégomènes, amener un changement profond dans la

situation respective de l'ordre temporel et de l'ordre spirituel; et ce changement était trop contraire à la suprématie dont ce dernier ordre s'était fait une habitude pour ne pas être vu par lui avec un sentiment très-vif d'hostilité et de réprobation. L'ordre spirituel ne pouvait d'ailleurs comprendre en aucune façon la transformation qui s'opérait si inopinément dans l'état social. La nécessité manifeste de sa suprématie pendant la phase qui venait de s'écouler, et le point de vue providentiellement exclusif où l'avait placé l'analogie incontestable du sens le plus immédiat avec le sens le plus général de la doctrine du Christ, n'avait établi pendant quinze siècles un si admirable accord entre ses doctrines, son rôle et son organisation, que pour présenter maintenant à son intelligence un fatal écueil. Lui, en effet, avait songé jusqu'alors, soit dans le clergé, soit parmi les laïques, à tenir compte de la durée

et du mode d'accomplissement probables de l'existence de la société, considérée comme phénomène naturel, matériel, et intégralement nécessaire, en cette qualité, à la réalisation des destinées éternelles de l'homme. Cette notion manquant, les doctrines de l'ordre spirituel étaient assurément les seules raisonnables. *Connaître* et peupler la terre, chercher et *connaître* le ciel, tels sont l'alpha et l'oméga, la condition et le but de la vie sociale. Le devoir de *connaître* est donc le premier et le dernier qui pèse sur l'homme, la clef des deux portes de l'éternité. Les opinions des plus célèbres penseurs de l'antiquité, alors que rien ne faisait encore apercevoir l'éclat providentiel de la phase centrale de la vie humanitaire, n'ont été qu'une verbeuse paraphrase de ce fait. Or, toute connaissance vient originairement de la révélation, et la révélation, c'est l'ordre spirituel qui en est dépositaire.

« Outre cela, si, dans les temps primitifs, le dogme de l'unité originelle du genre humain, seule donnée commune à tous les hommes et à tous les peuples, et seul élément de concorde et d'union entre eux, avait suffi pour légitimer la domination de l'ordre sacerdotal, combien, dans les temps modernes, la suprématie de l'ordre spirituel ne devait-elle pas sembler plus légitime encore, lorsque le ciment qu'elle fournissait à l'ordre social ne résultait plus seulement de la notion de cette unité chaque jour moins vivante, mais encore du sentiment d'une unité à venir céleste et éternelle? Le clergé chrétien n'avait su, il est vrai, déduire de ce sentiment qu'une union mystique et contemplative; mais les leçons du passé ne l'autorisaient-elles pas à croire qu'il n'y en avait point d'autre à désirer sur la terre, et pouvait-on nier que le lien politique forgé par l'antique Rome n'eût été qu'une lourde

chaîne, trempée de larmes et de sang?... L'ordre temporel, qui n'avait pas cessé d'être l'ordre militaire, ne semblait-il pas condamné par sa nature à n'avoir jamais d'autres moyens pour rapprocher et associer les hommes que la contrainte et la terreur?

« Et puis, d'où naissaient les circonstances qui venaient mettre en question la légitimité de l'autorité spirituelle? Des bienfaits mêmes de cette autorité. Les croisades, la renaissance et la découverte de l'Amérique, ces faits importants qu'on dirait n'être qu'un seul fait, tant leur liaison est intime, étaient l'incontestable fruit de l'impulsion que le clergé chrétien avait donnée aux peuples occidentaux. Ils expliquaient la mission temporelle de ce clergé; ils étaient son ouvrage et sa gloire. Était-il juste qu'ils aboutissent à renverser son ascendant? Un tel résultat paraissait d'autant plus inadmissible que l'élargis-

sement énorme des limites du monde habité venait d'ouvrir à l'ordre spirituel une carrière apostolique à remplir des siècles et des siècles, et de rendre plus indispensable que jamais l'inculcation profonde du principe de la fraternité de tous les hommes dans les formes constitutives de la société.

« Ces formes cependant étaient activement minées dans leurs appuis essentiels, la féodalité et la papauté, par le progrès envahissant des intérêts commerciaux et de la nouvelle philosophie. Le commerce et l'industrie soulevaient les municipes contre les privilèges de caste, arrachaient les villes au joug moral des châteaux et des couvents, distrayaient les esprits, et les cœurs des habitudes chevaleresques; enfin ils faisaient naître des intérêts de provinces, d'États et de contrées que ne pouvait plus satisfaire l'état social implanté par le moyen âge dans l'Europe

latine : c'était détruire pièce à pièce le régime féodal.

« En même temps, la direction que l'intelligence humaine travaillait à se frayer, sous le double aiguillon du matérialisme qui envahissait les peuples et du naturalisme dont le vaste champ ouvert par les dernières découvertes portait la bannière, était ou peut dire diamétralement opposée aux principes de l'Église. Les théories philosophiques qui en jaillissaient, combinées avec l'impulsion des intérêts individuels et nationaux, fomentaient les schismes ; ce qui mettait l'autorité papale dans une situation semblable à celle de la féodalité.

« Si ces faits, qui portaient si audacieusement atteinte à la position de l'Église, n'étaient pas l'abominable fruit de la haine inextinguible de Satan, que pouvaient-ils être ? Vous savez ma réponse : Ils étaient la preuve du caractère nécessaire de la phase qui venait de commencer ; ils an-

nonçaient l'approche de la maturité de l'état social.

« J'entends dire qu'une telle hypothèse est en contradiction avec la loi et les prophéties du Christ ; mais je m'efforce en vain de comprendre sur quoi l'on se fonde. Loin d'infirmer la loi du Christ, il me semble que cette suite consolante donnée à la souffreteuse enfance de notre espèce en corrobore la vérité profonde et à jamais immensurable par un genre d'arguments qui s'adresse au plus solide soutien de la foi chrétienne, la charité. Vous figurez-vous un prêtre mêlant à l'eau du baptême une malédiction qui la fasse tomber brûlante et vénéneuse sur le front du nouveau-né ? Vous figurez-vous cet apôtre du Dieu d'amour adressant au ciel des vœux exactement contraires à ceux qu'un instinct sacré inspire à tous les parents de l'innocente créature ?... Eh bien ! c'est ce rôle, c'est cet esprit d'une incompréhensible tristesse qu'il faudrait assigner

à l'Église, vis-à-vis du genre humain, si l'Évangile la forçait de condamner la loi naturelle qui pousse celui-ci à croître et à prospérer.

« Mais pourquoi lui attribuerions-nous, autrement que sous le coup d'une fatalité passagère, cette lugubre attitude? L'Évangile ne contiendrait pas un mot capable de nous en dissuader, que l'atmosphère embaumée de tendresse et d'harmonie dans laquelle ses moindres accents résonnent suffirait à le faire. La croix qu'il nous dit d'accepter pour nous, ah! sans aucun doute, c'est bien souvent l'asile et la planche de salut du meilleur de notre âme. Mais que serait la tombe qu'il nous dirait de creuser sous le berceau de nos enfants? Et si, de là, nous revenons au texte de l'Évangile, les paroles et les prédictions les plus significatives accourent à l'appui des tendances de notre cœur et de notre raison. On ne sait quel peut être le sens de

ce fameux *nunc* si longtemps ininterprété et du *sicut in cælo et in terrâ* qui retentit chaque jour à nos oreilles, lorsqu'on refuse de les appliquer à un état futur et consolant de l'humanité sur la terre. On ne peut surtout concevoir en aucune façon cette résurrection de la chair si formellement promise par le Messie. A quand, sous quelle forme, et à quoi bon la résurrection de la chair, si elle n'est pas le fait même de l'époque de plénitude de la vie sociale?

« Ceux qui, de peur d'infirmier l'esprit, avant tout encharistique, de l'Évangile, répugnent à donner une interprétation naturelle à ces prophéties, sont trop peu frappés de ce qu'elles ajoutent de divinité, de complet, de surhumain à la personnalité de Jésus. Sans elles, la mort volontaire du Christ perd, à nos yeux, ce qu'elle a de plus grand et de plus adorable. Sacrifier sa vie pour le salut ou le bonheur de ses semblables est un acte héroï-

que, mais qui ne dépasse nullement la mesure normale des forces de l'homme. Régulus, Léonidas, et tant d'autres héros nourris à l'école du paganisme, l'ont accompli. Il est d'ailleurs vulgaire et journellement répété par le clergé chrétien que ce qui donne un cachet divin au sacrifice du Rédempteur, c'est la vision surnaturelle et l'amour ineffable qui le lui firent accepter. Est-il rien qui donne de plus miraculeuses proportions à cette vision et à cet amour que l'hypothèse d'après laquelle le Christ, embrassant du même regard, et l'avenir céleste de l'humanité, et les destinées terrestres qui doivent l'y conduire, et le temps d'épreuve et de souffrance qu'exige au préalable l'accomplissement de ces destinées; trouvant si chétive et si faible la progéniture d'Adam, au-dessous des paternelles, mais trop colossales promesses de son créateur; ne pouvant enfin ni donner trop de lu-

nière à ses yeux encore tendres, ni livrer sans engrais quelques grains de divine semence aux replis peu profonds de son infertile volonté; donne son propre sang pour réflecteur aux lueurs adoncies de sa parole non moins que pour aliment au cœur faible de son nourrisson? La révélation ne peut être logiquement une voie de salut pour l'homme qu'en lui fournissant le moyen d'acquérir un mérite: l'Église est la première à nous l'enseigner. Or, d'après l'analogie rationnelle que nous voyons régner dans tout l'univers entre l'effet et la cause, il est impossible de ne pas admettre que, de tous les mérites que peut semer dans le cœur de l'homme la révélation, celui qui lui est le plus particulièrement corrélatif, c'est la connaissance. La mission sociale de l'ordre spirituel n'a pas de plus sûre garantie d'avenir que ce fait. Mais, pour que la révélation engendre chez l'homme la con-

naissance, pour que cette connaissance, nécessairement terrestre dans le principe, finisse par devenir céleste, pour qu'il y ait un lien et un moyen de transition entre l'infime condition où le Verbe trouva l'espèce humaine et le radieux séjour dont il lui montra le chemin, il faut des circonstances de durée, d'espace, de forme, de mouvement, en un mot, tout ce que réclame l'effectuation d'un progrès quelconque, il faut, veux-je dire, que la vie terrestre soit pour l'homme un témoignage de l'harmonie universelle, qui est le trône de Dieu, le résumé et le triomphe éternel de ses lois. Il y aurait quelque chose de monstrueusement lugubre à ce que la vie présente de l'homme fût tout à la fois une espèce d'avortement et un enfer préventif. La raison repousse la simultanéité de ces deux choses, et la raison, c'est le respect de la Divinité.

« C'était donc à tort que l'ordre spirituel

regardait comme condamnable, et susceptible d'être vaincu par sa résistance, l'essor matérialiste que venait de prendre l'Europe latine. Cependant, il y avait un point sur lequel cet ordre ne se trompait évidemment pas, c'était celui-ci : que lui seul est en possession d'une pensée et d'une espérance qui puissent devenir communes à tous les hommes, et que l'unité à laquelle il vise est la première, sinon la seule qui soit réalisable entre les nations, outre que le maintien des croyances servant de base à cette unité n'avait fait que devenir plus nécessaire par la conquête d'un nouveau monde.

« Ainsi, d'une part, l'ordre spirituel était infailliblement destiné à perdre la direction effective, pratique, de la société, et de l'autre, le lien qu'il avait mission d'établir entre les hommes par sa foi religieuse devenait plus que jamais indispensable.

« Il semble au premier abord que ces deux faces de la situation soient contradictoires ; mais, avec plus d'attention, on reconnaît que, loin de là, elles s'accordent à merveille. Il est clair, en effet, que plus une influence s'étend, moins elle peut être intime, directe, et qu'il n'y avait qu'un trait de la prévoyance divine à ce que la même force des choses qui assignait à l'ordre spirituel une tâche plus large dans le domaine de l'idée, appelât l'ordre temporel à un rôle plus actif et plus élevé dans le domaine des faits. Il est très-vrai que ce dernier ordre était impropre à établir dans la société une organisation dont l'unité fût la devise ; mais pour quel motif l'ordre spirituel s'attribuait-il, et avec raison, la mission d'entretenir et de répandre le sentiment de cette unité ? N'est-ce point parce qu'elle est une chose essentiellement abstraite, virtuelle, touchant aux profondeurs de l'infini ? Dans les réalités sociales, la no-

tion de l'unité ne jaillit à nos yeux que du fait de la diversité, et ne livre à nos sens que son image, l'union. Or, l'union, chose pratique et réalisable, mais passible de l'insuffisance humaine, dépend de plus en plus, à mesure que les rapports s'activent et se multiplient dans la société, du degré de perfection des formes organiques de celle-ci; et le perfectionnement de ces formes incombe incontestablement à l'instinct répartiteur et classificateur de l'ordre temporel. Quant aux habitudes de violence et de conquête qui avaient rendu autrefois si funeste au repos du monde la prépondérance de cet ordre, nous verrons bientôt quelles circonstances devaient activement les combattre.

« La manière dont l'édifice spirituel fut attaqué par les conséquences de la découverte de l'Amérique répond parfaitement à cette situation réciproque des deux ordres. La féodalité, qui était la plus ac-

tuelle, la plus terrestre et la plus pesamment assise, des deux institutions sur lesquelles reposait la domination de l'Église, était sapée sans trêve ni repos jusqu'au plus bas de ses racines. Nul peuple ne lui faisait grâce. La papauté, moins absolument liée au monde matériel, et surtout moins incapable de progrès, voyait bien se rétrécir de jour en jour le cercle de son autorité; des nations entières la reniaient et l'abandonnaient; mais d'autres nations se portaient à sa défense; d'éloquents voix continuaient de raconter ses bienfaits, et dans la partie du monde qui lui était restée fidèle, le clergé la prenait plus que jamais pour point de ralliement. Chose plus remarquable encore, c'était moins à elle-même qu'à son siège, moins à son symbole qu'à sa discipline qu'on en voulait. Quand on avait quelque acerbe critique à faire d'elle, le nom qu'on aimait à lui donner, c'était celui de *Rome*. C'est

dénomination seule valait un discours. Arrêtons-nous un instant sur cette particularité : elle est singulièrement expressive.

VII

« Quelle métamorphose extraordinaire n'avait pas dû subir le régime traditionnel du monde, pour que, d'un siècle à l'autre, on eût pu faire une parole d'accusation de ce grand nom de Rome, le plus majestueux qu'une bouche humaine puisse prononcer, entre ceux qui appartiennent à la terre!... La grande artère longitudinale de l'ancien monde court transversalement à l'arête dorsale, dans laquelle elle opère une rupture à l'isthme de Suez. C'est de cette arête que dérive pour le monde occidental toute croyance et toute tradition. En avançant vers l'ouest, l'artère dont

il s'agit coupe d'autres arêtes secondaires, et ces nouvelles ruptures sont accusées par des resserrements dont le dernier est le détroit de Gibraltar, et le plus central, celui que forment le cap Bon et la Sicile, entre Carthage et Rome. En cet endroit, la Méditerranée est nettement partagée en deux boucles, et le monde occidental en deux bassins.

« La civilisation naissait dans le bassin dont nous faisons partie, sous le souffle actif de Carthage, et vieillissait dans l'autre avec Tyr et Memphis, quand les compagnons d'Énée fondèrent leur ville à la séparation même des deux régions, et au foyer de leur naissante rivalité. On sait quel parti sut tirer Rome de cette situation, après qu'elle eut détruit Carthage, et avec quel art elle pratiqua en grand le précepte : diviser pour régner, en opposant constamment l'un des deux bassins à l'autre. Là fut le secret de sa puissance.

« Rome ne faisait d'ailleurs en cela que résumer à son profit une loi que le génie de la guerre avait écrite de sa main d'un bout à l'autre de l'histoire de l'humanité, en faisant toujours jaillir les plus grandes choses des plus grands chocs de peuples, des plus vastes antagonismes d'intérêts et d'instincts. Ces chocs et ces contrastes avaient nécessairement lieu sur les lignes de séparation des civilisations et des races; et c'est pour cela que les événements les plus mémorables et les institutions les plus importantes du passé avaient eu pour théâtre quelque une des arêtes qui partagent la terre perpendiculairement à l'équateur.

« L'autorité spirituelle, en héritant du trône des Césars, y avait assis avec elle un principe bien différent du leur; elle ne voulait régner que pour unir. Mais unir, si l'on y réussissait, c'était tarir à sa source la force de l'instrument qu'on prenait en

main ; car c'était inévitablement antéposer le génie du commerce à celui de la guerre, les artères latitudinales aux artères longitudinales et les thalwegs aux crêtes. Rome alors devait cesser d'être le rendez-vous du monde et devenir un désert. Que ferait-on, quand on s'en apercevrait, pour rendre à Rome son antique vertu centralisante ? Rien dont l'effet fatal ne fût de désunir, dans le sens chrétien, pour réunir, dans le sens césarien, c'est-à-dire par la force. La ville de Romulus, en effet, est un des rares points du globe dont les propriétés stratégiques cessent d'exister, si les circonstances ne leur donnent pas une application exclusivement militaire. Heureusement pour la papauté, ce n'était vraiment pas d'unir qu'il s'agissait, au moment où elle se choisit un trône, c'était d'avancer et de franchir l'Océan. Éloquente particularité qu'il fallut précisément, pour atteindre ce résultat, rendre plus nette et plus

formelle que jamais la séparation des deux anneaux méditerranéens ! N'est-ce pas là une vérification de plus de cette annonce, sublime d'intelligence, si elle exprime une fatalité momentanée, mais effrayante de malédiction, si l'on en fait la révélation d'une implacable loi de l'état social : *Je ne suis point venu apporter la paix, mais le glaive ?*

« L'effet de paralysation que l'autorité des papes n'avait manqué de produire sur la position de Rome que parce que l'heure de la tâche à laquelle ils aspiraient n'était pas encore venue, les événements de la fin du moyen âge l'opérèrent. En se répandant sur toute l'étendue latitudinale du globe, aussi bien qu'en prenant pour but de toutes ses combinaisons pratiques, militaires et autres, des intérêts commerciaux, l'activité humaine se créait nécessairement un réseau de fibres systématisé d'une tout autre manière que celui au-

quel elle s'était attachée depuis les temps les plus anciens. Les lignes capitales de ce nouveau système contractaient graduellement, comme je l'ai dit, la direction nord-sud, au lieu de la direction est-ouest, qui était celle de l'axe général de l'ancien réseau. On conçoit de prime abord, quoiqu'il soit impossible de la décrire exactement, tant elle était générale et profonde, la discordance qui dut s'établir, par suite de ce fait, entre le jeu de l'appareil organique de l'ordre spirituel et le mouvement que le monde matériel sentait naître irrésistiblement dans son sein. De là un malaise et un spectacle toujours nouveau de singularités choquantes dont on pouvait à peine soupçonner la première cause, mais dont l'instinct passionné des novateurs se montrait habile à dénoncer l'instrument.

« Cette marche des choses, il faut en convenir, faisait à l'ordre spirituel, — qu'il est temps d'appeler l'Église catholique, — une

situation fatale. On comprend sans peine que, dans la pensée de l'Église, renoncer à Rome, c'eût été renoncer à tout. Son organisation, son prestige, les droits qu'elle croyait avoir encore à la direction de la société, les gages de sa future universalité, tout ce qui faisait sa vie, en un mot, reposait sur le sol de la cité césarienne. Les défenseurs du catholicisme le sentirent à merveille. Ils s'aperçurent à peine du désarroi de la féodalité, ce large appui de la suprématie spirituelle. Ils firent même assez bon marché, quand le temps l'exigea, de la fière attitude des papes. Mais Rome fut l'objet de leur plus vive inquiétude et de leur plus absolu dévouement; elle devint pour eux l'arche sainte, le palladium des promesses du Christ. Vous comprendrez maintenant, mes amis, quel est le nom qui convient à ce reste vivace des milices spirituelles que vous appelez le *parti catholique*, c'est celui de *parti romain*.

« Encore une fois, la tactique de l'Église était une nécessité fatale. A tout prix, il fallait une place à l'emblème de son souverain but, l'unité, quelque éloigné qu'il fût. Il y avait bien un point sur la terre, — et c'était le seul, — qui possédait les qualités spirito-stratégiques si fanssement attribuées à Rome; mais ce point, c'était Jérusalem, en plein territoire musulman; qui pouvait y songer il y a trois siècles!..

« Cependant la résistance de l'Église ne faisait qu'irriter les tendances qui l'alarmaient. Le contact des deux hémisphères mettait incessamment face à face l'homme blanc et l'homme noir, la zone torride et la zone glaciale, les denrées des climats chauds et celles des pays froids. Cette fusion universelle émoussait toutes les préventions extrêmes, élargissait toutes les vues, mariait les intérêts les plus divergents, et faisait en quelque sorte à l'humanité une tradition, une atmosphère et un

tempérament nouveaux. Des besoins incompris et pourtant réels, aidés du progrès des sciences positives, faisaient germer partout le doute et la révolte dans les cœurs. C'était surtout dans le nord de l'Europe que les peuples seconaient avec emportement le joug de la suprématie romaine. Outre que cette contrée était plus éloignée du trône pontifical et moins dominée par son influence, il était arrivé tout naturellement que le courant rétrograde déterminé par la rencontre de l'Amérique s'était plus facilement ouvert passage à travers les mers qui bordent les extrémités australe et septentrionale de l'ancien monde qu'à travers la Méditerranée. Sur ce bassin central, depuis si longtemps habité, bordé et traversé par tant de faits et de choses, mille obstacles s'opposaient au reflux humanitaire. Par le cap de Bonne-Espérance et le passage du Sund, qu'un singulier concours de circonstances

avait pour ainsi dire solidarisés, tout encourageait au contraire les tentatives de la curiosité et de l'amour du gain. Ces diverses causes donnèrent au commerce et à l'esprit philosophique, dans l'Europe septentrionale, un élan qu'ils ne pouvaient avoir dans le voisinage de Rome, et y facilitèrent les progrès du protestantisme, en même temps, il faut bien l'avouer, que celui des lumières et de la civilisation. Le Nord déposséda le Midi de son antique prépondérance. Le Midi subit sa défaite avec un mélange de rancune et d'étonnement qui tourna ses regards vers les peuples naguère barbares par lesquels il se voyait devancé. Les guerres et les traités, les disputes religieuses et les échanges entre-croisèrent les bannières, de la Méditerranée à la Baltique, et de la Baltique aux bords méditerranéens. La vitalité sociale s'épancha de préférence le long des trois grandes artères qui traversent l'Europe, et

dessina de mieux en mieux les trois aspirations religieuses qui leur correspondent, le gallicanisme, le protestantisme et le schisme grec.

« Ne vous semble-t-il pas voir germer, dès ce moment, et se préparer à naître les trois groupes internationaux, occidental, germanique et levantin, que je vous ai décrits en débutant ? Ils résultent bien, comme je vous l'ai indiqué, de la combinaison de deux mouvements : l'un, rétrograde, de l'ouest à l'est ; et l'autre, expansif, vers le nord et vers le sud. A ce dernier mouvement, ce sont bien évidemment les intérêts matériels qui servent de ressorts. Quant au mouvement rétrograde, regardez-y avec attention, vous vous convaincrez que c'est par les besoins et les efforts de l'intelligence humaine qu'il s'effectue plus particulièrement, comme c'est surtout à elle qu'il profite. Depuis les croisades jusqu'à nos jours, les retours des Occidentaux

vers l'Orient ont toujours eu la même destinée : matérielles, les conquêtes qu'ils produisent sont éphémères et démoralisantes ; intellectuelles, elles sont fécondes, et servent à créer des rapports matériels, utiles et durables, entre le Nord et le Midi. Nous allons voir à quelle force appartient la combinaison des deux mouvements.

VIII

« Après que les peuples latins eurent pris possession de l'Amérique, l'ordre spirituel ne fut pas le seul dont le rôle dut changer pour s'adapter aux conditions d'une phase différente ; l'ordre temporel se trouva dans le même cas, et d'une manière encore plus complète, en ce sens qu'il avait à subir maintenant une trans-

formation corrélative à celle que l'autre ordre avait éprouvée dès longtemps par suite du sacrifice de Jésus. Il semble en effet que, sous le souffle du Rédempteur, le principe impulsif ait traversé l'épaisseur des temps, comme la lumière traverse un corps diaphane, et pris sur le principe attractif une avance de quinze siècles.

« La tâche propre de l'ordre temporel consistait à pourvoir à la croissance terrestre de l'humanité. Cette croissance ne s'était point arrêtée au quinzième siècle ; mais elle avait adopté un mode tout nouveau et dans lequel le rôle du commerce, de secondaire qu'il avait été jusque-là, devait, comme nous l'avons vu, acquérir une prépondérance décidée. Toutefois, le commerce ne possédait aucune puissance organique ; pendant qu'il fusionnait, étendait et vivait les sociétés, la guerre seule était propre à les constituer et à les défendre. L'ordre temporel fut ainsi conduit à

se dédoubler en deux éléments très-distincts : l'élément militaire et l'élément industriel.

« Cette distinction avait bien existé dans les temps précédents, mais non pas sous le rapport capital que j'ai en vue ici. Le commerce autrefois avait suivi timidement les sentiers frayés par la guerre, à laquelle il avait prêté sa coopération subalterne dans l'effet d'expansion qu'elle avait à produire, tandis que maintenant c'était lui qui demeurerait principalement et presque uniquement chargé de cet effet. L'élément militaire s'attachait désormais, et devait s'attacher de plus en plus à d'autres fonctions.

« La bifurcation de l'ordre temporel résultait absolument des mêmes causes que l'amoindrissement politique de l'ordre spirituel, savoir : de l'épanouissement accompagné de réaction que la rencontre du nouveau monde avait fait éprouver à

l'espèce humaine, et du matérialisme qui répercutait dans les mœurs cet épanouissement. Or, ces causes ne dépouillaient pas seulement l'ordre spirituel de toute aptitude organisatrice au sein de la société, elles rendaient encore l'organisation de celle-ci incomparablement plus complexe, plus difficile et plus urgente. Il s'ensuivait donc un vide dans l'état social, et ce vide, il n'y avait évidemment que l'élément militaire qui pût le combler. Notez bien que pour cela l'ordre militaire n'avait point à acquérir une aptitude étrangère à sa nature; il n'avait qu'à reconvrer les qualités que le régime féodal lui avait fait perdre; et il devait les reconvrer d'autant plus sûrement qu'elles étaient devenues son arme la plus indispensable et la condition *sine quâ non* d'un rôle fait pour sourire à son ambition.

« En fait, un nouvel ordre, l'ordre industriel ou matériel, venait de prendre

place dans la composition de la société. L'ordre militaire, dégagé par ce fait même de la partie la plus matérielle de ses instincts et de ses fonctions, et contraint, d'un autre côté, de ramasser le sceptre moral que l'ordre spirituel laissait tomber de ses mains, avait pris une position intermédiaire, arbitrale, entre son ancien directeur et sa nouvelle créature, ce qui le rendait à son tour le véritable chef de la société. Conséquemment à ce nouveau rôle, il lui fallait un nom nouveau : il prit celui d'ordre politique, qui se change déjà de nos jours, sous la plume de sérieux penseurs, en celui d'*ordre moral*.

« Comment nier ses droits à cette dénomination, quand on observe la part prépondérante et bienfaisante qui lui a été dévolue dans la formation de la société civile, ce résumé de tous les progrès enregistrés dans les annales du genre humain? Quelques efforts que fassent, chacun

de son côté, l'élément spirituel et l'élément matériel pour arrêter la construction de l'édifice ou en déranger le plan, c'est toujours par la main de l'élément politique que ces efforts sont détournés. Le commerce jette-t-il le désordre dans les formes constitutives du corps social, en soulevant le municipale contre le château, le meuble contre l'immeuble, et le vilain contre le noble : l'ordre politique intervient et termine le différend. Du municipale et du château, il fait le trône; sur le meuble et sur l'immeuble, il pose les modernes bases de la propriété; au noble et au vilain il fait la loi. L'autorité papale cesse-t-elle de réaliser l'unité religieuse qui est le but de son institution, ce qui menace le monde chrétien du plus grave danger, en rompant le lien moral des divers peuples qui le composent : c'est encore l'élément politique qui va remédier au mal, en venant au secours de la civi-

lisation contre les fureurs impitoyables du fanatisme, et en remplaçant la bannière fictive de l'unité par d'efficaces moyens d'union.

« En fait, l'ordre politique prenait ainsi la place que l'ordre spirituel avait vainement ambitionnée. En adoptant l'épithète de spirituel après la venue du Christ, ce dernier ordre s'était attribué en réalité la direction des deux domaines différents qui correspondent aux deux principes dont se compose l'esprit ; c'est ce que nous avons remarqué déjà. L'ordre temporel, au quinzième siècle, s'était vu poussé par la force des choses à prendre à son tour une situation inversement semblable, par la raison toute simple qu'il était dans la nature de la phase qui commençait de revendiquer pour le principe attractif l'ascendant dont la phase précédente avait doté le principe impulsif. Mais alors l'ordre temporel s'était dédoublé en deux or-

dres nouveaux, l'ordre matériel et l'ordre politique; et ce dernier, après cette séparation, ne pouvant pas plus continuer d'être l'organe spécial du principe attractif que devenir celui du principe impulsif, s'était nécessairement rattaché aux deux principes à la fois; ce qui l'avait rendu apte à représenter l'esprit d'une manière plus exacte et plus complète que n'avait jamais pu le faire l'ordre appelé *spirituel*, de telle sorte que c'est vraiment à lui que ce titre eût convenu, si la pensée de la fin dernière de l'homme n'en faisait la propriété virtuelle de l'élément qui est dépositaire né de la révélation et de la tradition chrétienne.

« C'est donc, en définitive, l'ordre politique qui dépossède ce que nous continuerons d'appeler l'ordre spirituel, puisque l'expression est adoptée. Il ne lui laisse de valeur que comme emblème des formes que revêtira l'état social au moment de

s'éteindre. Il est la teinture dans laquelle le cours des choses va trempant le monde pour effacer toutes les marques que l'Église romaine lui avait imprimées. Cette Église ne s'y trompe pas. Elle sent bien que ce ne sont pas les intérêts matériels seuls qui peuvent créer une puissance capable de la remplacer. Elle sait bien que si ces intérêts ont fomenté et déchaîné contre les bases de sa suprématie sociale l'esprit municipal et les innovations religieuses, c'est par le secours plus ou moins formel de l'ordre politique que les révolutions se sont faites et les schismes établis. Aussi, c'est chose remarquable comme l'Église romaine s'attaque à tout ce qui est système, conception synthétique, en dehors de son milieu obligé et de ses vues. Elle n'en veut pas à la matière, mais au *matérialisme*. De là le goût de ses défenseurs actuels pour les expressions *naturalisme*, *rationalisme*, *industrialisme*, etc.,

qu'ils opposent sans cesse à celle de *nature, raison, industrie*. Ce n'est, en effet, qu'en se systématisant, n'importe sous quelles formules, que les éléments sociaux, jadis opprimés par l'autorité spirituelle de Rome, peuvent faire cause commune avec l'ordre politique et lui valoir ce rôle d'arbitre qui fait sa force. Mais le parti romain se trompe étrangement s'il espère, par cette tactique puérile, arrêter la tendance, un peu maniaque d'ailleurs, qui excite ses justes alarmes. Quand une manie commence, il faut se garder de la contrefaire pour la combattre; c'est vouloir guérir un ivrogne par l'odeur du vin.

« Les tacticiens romains ne changeront pas les destinées de l'Église; ils n'aboutiraient qu'à compromettre son existence, si Dieu ne la protégeait par la main même de la puissance qu'elle combat.

« Lorsque, dans le nord de l'Europe, les communions dissidentes eurent en général

obtenu l'appui des pouvoirs politiques, l'Église catholique fut d'autant plus forcément amenée à chercher, dans le midi, un appui du même genre, que le prestige de l'ordre spirituel s'était partout amoindri aux yeux des populations : la tutelle que cet ordre réclamait ne pouvait d'ailleurs que l'amoindrir davantage. Le premier protecteur réel et marquant de l'Église catholique, l'homme qui donna acte au monde de la subalternité sociale léguée par le moyen âge expirant à l'ordre spirituel, fut Charles-Quint. Jusqu'à lui, les pouvoirs temporels, y compris Charlemagne, avaient été pour l'Église des serviteurs et non pas des protecteurs. Il était naturel que la première tutrice de l'Église latine fût l'Espagne. Ce pays avait été, en Europe, la dernière étape de l'activité humaine dans son évolution précédente, se dirigeant vers l'Occident ; il devait être le premier point d'appui de l'évolution actuelle,

dirigée en sens inverse. Des mains de l'Espagne, la tutelle passa à celles de la France, sous le règne de Louis XIII, et y demeura jusqu'à la révolution française. Alors elle fut recueillie, quoique d'une manière assez indécise, par la cour de Vienne. La France la reprit peu de temps après, sous la direction du premier consul, mais à des conditions que le saint-siège n'acceptait évidemment qu'à contre-cœur. Aussi, à chaque difficulté nouvelle, surgissant de sa triste situation, Rome attelle toujours, depuis lors, tourné ses regards vers l'Autriche; et, à l'heure où je vous parle, c'est très-résolument, selon moi, sous la protection de cette puissance qu'elle aspire à se placer. Les événements favoriseront-ils cette tendance de la cour papale? La tutelle de l'Église catholique passera-t-elle de Paris à Vienne, comme elle passa jadis de Madrid à Paris?... Je vais supposer cette question résolue par

l'affirmative, et vous verrez que ce serait ce qui pourrait arriver de pis pour l'autorité papale. •

« Avant tout, faisons une remarque qui ne me paraît point sans intérêt sur le sens de la tendance à laquelle cède en ce moment le saint-siège. S'il se défie, en France, de la société politique, est-ce parce que cette société se refuse à le secourir dans ses embarras intérieurs, ou à lui frayer le chemin dans ses lointaines tentatives? Non certes; mais c'est qu'en France, la société politique acquiert, d'instant en instant, et par la seule force des choses, une importance et une valeur morales qui pèsent à l'œil intelligent, mais fatigué, de la cité séculaire. Il semble qu'elle ait peur de comprendre. L'ascendant de plus en plus irrésistible du pouvoir politique, je veux dire de l'ordre politique (car le mot pouvoir rendrait imparfaitement ma pensée) n'est, en effet, chez les Occidentaux, que

le plus actif des symptômes de la fédération gallo-latine, et fait logiquement suite à l'éclat protecteur des règnes de Charles-Quint, Louis XIII et Louis XIV. Il est, en Occident, le produit du même essor humanitaire qui engendre, dans le Levant, le nationalisme sur lequel nous avons déjà arrêté notre attention. Cet essor n'est nullement anti-catholique, encore moins anti-apostolique, mais il est profondément anti-romain.

« Ces motifs de défiance envers la France sont autant de motifs de confiance envers l'Autriche. L'ascendant moral du pouvoir politique n'est pas à craindre dans ce pays-là : on en conclut que l'appui de sa force matérielle est d'autant plus à rechercher. Ce n'est pas elle qu'on verra encourager le nationalisme des Grecs, des Égyptiens, des Serviens, des Monténégrins et des Moldo-Valaques ; on la verra plutôt écraser celui des Italiens et des Hongrois. Ce n'est pas

elle qu'on verra reconnaître et défendre, au besoin, les libertés civiles des peuples; car liberté civile et indépendance nationale ne sont qu'un. Quelle est donc la nation que les écrivains soi-disant catholiques nous présentent comme la plus profonde adversaire de la France? N'est-ce pas l'Angleterre? Je ne veux pas douter qu'ils en soient convaincus, mais je m'en étonne, quand je songe à la priorité qu'ils prétendent accorder aux principes sur les faits. Se peut-il qu'à leurs yeux, par cela seul que l'Autriche et la France sont également catholiques, tout sujet de dissidence entre elles soit secondaire? Ce serait à croire qu'ils ne sont pas du tout à la question, et cependant, en envisageant les choses sous un autre aspect, on s'aperçoit que leurs chefs y sont parfaitement.

« Les chefs du parti catholique sont, à leur point de vue, de remarquables tacti-

ciens. Supposez réalisée cette substitution dont je vous ai parlé déjà, et qui me paraît avoir été la base stratégique du plan de M. de Metternich depuis environ vingt-cinq ans, de la ligne de Trieste à celle de Marseille comme moyen de correspondance entre les Indes et la Grande-Bretagne. Oubliez ce que je vous ai dit des conséquences de cette substitution, et tenez pour vrai tout ce qu'en imagine le cabinet de Vienne, évidemment d'accord en cela avec l'état-major de la milice d'outre-monts. Dès ce moment, la Prusse s'efface, l'Angleterre tombe plus ou moins sous l'influence de l'Autriche, et le protestantisme est vaincu. La France subit à peu près le sort de la Prusse, et le gallicanisme s'éteint. La grande artère méditerranéenne dont l'établissement fit la fortune de l'antique Rome est bien délaissée en partie, mais juste en les points nécessaires pour que le principal courant

commercial du globe passe à deux pas de la Rome papale sans l'y engager, et mette en ses mains, grâce au dévouement des Hapsbourg, la poignée d'un glaive dont la portée n'a d'égale que la pesanteur. Est-ce tout? Non. Je vous ai fait voir qu'aussitôt ces résultats obtenus par l'Autriche, Constantinople était son immanquable proie. C'est la mort du schisme grec. L'empire d'Orient et l'empire d'Occident renaissent sous une forme idéalement heureuse aux yeux des rêveurs de suprématie spirituelle. Car, dans ce cas, et une fois le gallicanisme enterré, qu'est-ce que l'empire d'Occident? Ce sont, à vrai dire, les États du pape. Les deux empires ne sont que les deux domaines, spirituel et temporel.

« Ce plan, si je ne me trompe, cher docteur, vous sourit beaucoup moins qu'aux rêveurs dont je m'occupe. Remémorez-vous donc toutes les considérations que nous

avons parcourues ce soir sur l'état moral et politique du globe, et vos craintes, si vous en avez conçu, seront calmées. Vous en apercevrez du même coup les graves inconvénients de la protection de l'Autriche pour l'autorité pontificale. S'il est vrai, en effet, que les vues politiques du gouvernement autrichien, contraires aux lois générales qui paraissent régir désormais les sociétés humaines, ne peuvent que se heurter à d'insurmontables obstacles, c'est infailliblement compromettre le caractère de sagesse et de prévoyance du chef du catholicisme que de l'y associer. En s'attachant obstinément à une pensée fautive, que tout traverse et déjoue, le cabinet de Vienne amasse sur sa tête, heure par heure, un discrédit moral qui est son plus grand écueil : le même écueil est bien autrement dangereux encore pour un pouvoir spirituel... Et puis, n'est-il pas évident que, du moment où l'alliance de Rome avec Vienne

sera formelle, si elle ne procure pas à ces deux puissances un triomphe immédiat, elle n'a plus d'autre résultat possible que d'envenimer le protestantisme, en en faisant une nécessité pressante pour Stockholm et Berlin? Enfin, le plan de l'Autriche n'est pas seulement faux, il est encore monstrueux d'absolutisme et d'insouciance de toute individualité nationale. C'est une chimère qui marche, les yeux bandés, la mort dans les mains... Non, il n'est pas possible de voir autre chose qu'un dédale de difficultés et de non-sens dans cette protection autrichienne que rêve l'ultramontanisme pour l'autorité pontificale.

« Mais, d'autre part, il est incontestable que, si le catholicisme a une raison d'être, et vous savez que je la lui accorde très-largement; s'il a, comme je le crois, une mission céleste à remplir sur la terre, une organisation à conserver, un prestige à reconquérir; et si, pour tout cela, le relaus-

sement de la papauté, jusqu'à un niveau supérieur même, sous un certain aspect, à toutes les puissances temporelles existantes, est la plus indispensable des conditions : les préoccupations de l'Église et l'effroi que lui cause le *temporalisme* occidental font mieux que s'expliquer, ils répondent à un besoin d'une portée immense. Eh bien donc, que l'Église sache élever son cœur et ses regards à la hauteur des grandes choses qui l'appellent ; qu'elle quitte cet obscur sentier des affaires de détail, des petites idées et des demi-moyens où ses pieds cherchent péniblement leur place, se heurtent aux épines et n'avancent pas. N'est-ce point parce qu'ils ont compris la tendance géographiquement rétrograde de la vitalité humaine que ses guides recherchent l'appui d'un empire placé à l'orient du nôtre ? Mais ils oublient, ces hommes de triste foi, qu'il y a un progrès social à côté de la transmission géo-

graphique, et que la décadence politique qu'ils pronostiquent implicitement à la France est une négation de ce progrès, une déduction de ce qui fut la loi fatale des temps antéchrétiens; ils font ce que vous faisiez tantôt dans un moment de misanthropie, docteur, ils se plaisent à contempler la terre, se débattant sous le poids d'une irrémissible malédiction. Erreur lugubre! Incrédulité malade! La transmission qu'ils observent est toute spirituelle, et jouit, à ce titre, de la chrétienne vertu de donner à ceux qui n'ont pas sans déposséder personne; c'est une effluve de lumière et de chaleur dont l'abondance ne prouve que la richesse de son foyer.

« Tronve-t-on cependant que ce foyer est trop loin des limites à atteindre, puisque c'est aux antipodes de l'Europe occidentale qu'il s'agit de porter la foi? J'en suis, du premier mot, convaincu. Mais je demande aussitôt si c'est à l'ordre politique ou à

l'ordre spirituel de servir de foyer à l'émission de la foi ; je demande si, en regard d'un demi-grand cercle du globe, la distance est bien grande de Vienne à Paris ; je demande enfin si, pour apostolique que soit l'Autriche, l'Église n'est pas plus apostolique encore... Apostolique ! Eh, sans ce beau titre, grand Dieu ! l'Église catholique n'existerait peut-être plus à cette heure. C'est lui qui fait son salut depuis trois cents ans, et détourne d'elle les conséquences menaçantes de son titre de *romaine*.

« Que le parti catholique comprenne donc la voix de la Providence ; qu'il cesse d'être une occasion de discorde entre les puissances de la terre, au lieu d'être leur table de communion. La place du siège pontifical n'est ni dans le groupe occidental ni dans le groupe germanique ; elle est au sein de ce groupe pivotale dont il semble que Dieu façonne exprès, depuis deux mille ans, les conditions exceptionnelles. Là, au

milieu d'une multitude de croyances et de sectes, toutes arriérées, languissantes, et dont la vue d'un grand événement religieux ébranlerait les préventions et les erreurs ; au cœur même de l'arête dorsale du globe ; presque au point de rencontre de l'artère latitudinale qui doit vivifier la fédération levantine avec l'artère longitudinale qui relie toutes les fédérations entre elles et en forme un chapelet d'autant de grains ; là, dis-je, sur la terre classique des prophéties, des révélations et des miracles, existe une ville, Jérusalem, qui ne vit plus que de souvenirs et d'attente, pendant que son nom résonne en tous les lieux du monde comme synonyme à la fois d'union spirituelle des hommes et de cité de Dieu. S'il existe sur la terre une ville éternelle, ce ne peut être que celle là ; si la Providence s'apprête à rendre au saint-siège, sous une forme nouvelle, plus pure et plus puissante que la première, l'éclat

et la hauteur qui conviennent à sa vaste mission, indubitablement c'est là. Voilà ce que la cour papale comprendra le jour où elle cessera de s'effrayer de tout ce qui est mouvement et lumière.

« Mais, ce jour-là, l'ordre spirituel aura changé d'attitude vis-à-vis de l'ordre politique. Je ne suis pas de ceux qui regardent comme réalisable, du jour au lendemain et sans préparation, l'idée souvent émise aujourd'hui parmi nous et traditionnelle chez quelques populations catholiques de l'Orient, que je viens de vous exprimer. Un concert préalable des pouvoirs politiques est indispensable pour sa mise à exécution. Ces pouvoirs cependant peuvent-ils se concerter, peuvent-ils agir dans le sens de ce projet, si la cour pontificale, aux yeux et aux applaudissements de l'Église, n'en a fait d'abord l'objet de ses vœux et de son espoir?.. Qu'elle se souvienne donc que c'est aux apôtres en

personne qu'il a été dit : *Demandez et vous obtiendrez, frappez et l'on vous ouvrira...*

IX

« Il est temps d'entamer une analyse du même genre à l'égard de ce que nous avons appelé l'*ordre industriel*. Et d'abord, qu'entendre par cette expression ? Si nous le demandons à Charles, il nous répondra que c'est l'*ordre militaire converti à la charité chrétienne, le fer de lance transformé en soc de charrue*. Ce sont là des images ingénieuses, mon cher Charles, mais qui dénotent, à côté d'un sentiment vrai, une conception tout à fait arbitraire et erronée des conditions de la vie sociale. Il y a fort peu de temps, il est vrai, que l'état des idées a fait assez de chemin pour que

ce mot d'ordre industriel puisse être prononcé sans paraître trop étrange, si tant est même que, dans une matière moins conjecturale que celle que nous traitons, il est permis d'appeler un ordre social le monde industriel. Mais cela ne prouve nullement que la chose qui répond à ce mot soit nouvelle parmi les hommes. De tout temps le travail fut une condition fondamentale de la vie, et de tout temps il y eut chez les nations des individus pour y pourvoir, comme il y en eut pour combattre et pour servir les dieux. Si loin que nos regards atteignent dans le passé, nous voyons rivés au travail l'esclave dans les champs, la femme dans la maison, et, à côté de l'un ou de l'autre, tout ce que n'appelaient point le temple et le combat. Ainsi une fois faites ces deux parts : la vie idéale, mythologique, entretenant le sentiment religieux dans la société tout entière, mais n'occupant en permanence

qu'un petit nombre d'individus, et la vie réelle, qui était le fait général et capital, il reste à opérer, dans cette seconde part, une nouvelle répartition d'emplois pour satisfaire à deux besoins également pressants : travailler et combattre. C'était naturellement la partie la plus énergique de la population, physiquement et intellectuellement, qui se chargeait de cette dernière tâche, abandonnant la première aux êtres les moins sûrs ou les moins vigoureux.

« Voilà donc, dès les temps les plus primitifs (l'histoire de l'antique Égypte en fait foi), établis dans la société les germes des trois ordres que je distingue en ce moment : l'ordre spirituel, l'ordre militaire ou politique, et l'ordre industriel. J'entre tout de suite dans les raisons qui vous portent à confondre ensemble ces deux derniers.

« Vous vous dites sans doute que la

source antique de l'élément industriel, laquelle n'était autre chose que l'esclavage, sans en excepter ce qui concerne la femme, a été complètement tarie, en Europe du moins, par la civilisation; qu'à aucune époque, si reculée qu'on la choisisse, l'état militaire ne fut assez absorbant pour empêcher l'individu libre et viril de se mêler aux travaux des champs, des ateliers et du foyer; que si, chez certains peuples constitués d'une manière systématique, la profession des armes fit caste, chez d'autres, plus nombreux et d'une organisation plus normale, les Cincinnatus quittaient la charrue pour défendre leur pays et la reprenaient quand l'ennemi était vaincu; qu'il n'y a par conséquent jamais eu de démarcation tranchée entre l'élément industriel et l'élément militaire, tous deux composant ensemble la famille, c'est-à-dire la base de la société; que l'individu libre et l'esclave, l'homme et la femme,

ont de plus en plus confondu leurs fonctions respectives dans ce milieu général ; enfin que, depuis la décadence de la féodalité jusqu'à nos jours, l'élément industriel n'ayant cessé de grandir au détriment de l'élément militaire, pendant que, sous l'empire des mêmes causes, les derniers vestiges de l'esclavage disparaissaient, il n'est plus possible de donner à ce dernier élément une existence à part, malgré son nouveau titre d'ordre politique, et que la seule tâche spéciale qu'on puisse lui assigner, c'est celle de transmettre à la masse dont il n'est plus qu'une superfétation, c'est-à-dire à la société industrielle, l'organisation savante que six mille ans de tactique et de discipline lui ont value : alors, concluez-vous, l'industrie aura son tour de gloire ; l'ordre industriel existera.

« Je ne m'attacherai pas à relever point par point ce qu'il peut y avoir d'inexact

et de forcé dans ce raisonnement. J'ai une manière bien plus simple et plus probante de le réfuter, c'est d'en sonder sous vos yeux les conséquences.

« Une fois l'élément politique absorbé par l'industrie, ou, en autres termes, une fois l'ordre militaire transformé intégralement en ordre industriel, laissez-vous à l'ordre spirituel son ancien ascendant dans la société? Vous en êtes, je le sais, plus éloigné que personne, et cela parce que, mieux que personne, l'habitude de manier vos principes vous fait comprendre que le maintien de cet ascendant ramènerait d'une manière infaillible le régime féodal, sauf que le coffre fort aurait remplacé le château-fort et le billet à ordre le coup d'épée. Si vous aviez pu avoir du doute sur cette vérité il y a vingt ans, vous n'hésiteriez plus aujourd'hui, je suppose, à la reconnaître; les faits ont dit leur mot. Vous faites donc de l'ordre spirituel, ou,

selon votre langage, intellectuel, l'égal, le pendant de l'ordre industriel. Mais, aussitôt, il vous faut un lien et un moyen d'équilibre entre ces deux éléments si peu faits, de leur nature, pour marcher ensemble et sur le pied de l'égalité. Bref, vous n'avez plus de clergé, et il vous en faut un; car c'est une justice à rendre à votre école, qu'elle a très-bien senti cette nécessité de l'état social. Vous y pourvoyez par une prêtrise de nouvelle espèce, qu'on a peut-être un peu trop tournée en ridicule, mais qui, considérée avec tout le sérieux qu'il vous plaira, n'en présente pas moins, campée sur ses deux sexes et sa loi vivante, une invention passablement originale. Conséquemment à votre dogme de l'égalité de l'esprit et de la chair, et pour assurer l'équilibre entre l'ordre scientifique et l'ordre industriel, les deux sexes jouissent, dans votre sacerdoce, d'une influence égale et également méritée, attendu

que, si l'un est fort, l'autre est faible par compensation. Ici, je vous l'avoue, une question m'embarrasse. Comment l'équilibre sera-t-il maintenu, d'abord, entre le prêtre et la prêtresse, pour l'être, subséquemment, entre la science et l'industrie ? Selon moi, et peut-être un peu, convenez-en, selon vous-même, tant que l'égalité sera le principe, avec la loi vivante pour mode d'application, l'ascendant, que dis-je ? la tyrannie de la femme sera le fait : elle a plus de faiblesse à sa disposition, mon pauvre ami, que l'homme n'a de force. Or, dans cet état de choses qu'est-ce qui se trouve à la tête de la société ? Justement cette antique base de l'élément industriel que vous n'avez eu en vue que d'asseoir plus régulièrement en confondant avec elle l'élément militaire. Elle ne s'est pas régularisée du tout ; elle a quitté sa place et saisi le sceptre auquel vous vouliez la soustraire, pour en faire, contre vous et contre elle-

même, le pire des instruments de mort. Le docteur a eu raison de vous le dire, mon cher Charles, l'égalité de l'intelligence et de la matière, c'est du matérialisme fourvoyé.

« Savez-vous ce qui vous égare? C'est l'erreur commise par le clergé chrétien tout le premier, lorsque, méconnaissant la providentialité du phénomène de la vie terrestre, dans laquelle il y a concours nécessaire de l'esprit et de la chair, il condamna celle-ci d'une manière absolue et confondit tout ce qui constituait le monde en une masse confuse d'éléments réprouvés, qu'il soumit à son joug, sous la dénomination générale de temporel. La distinction, si essentielle à toute bonne organisation sociale, des fonctions viriles aux fonctions féminines, et de l'élément militaire à l'élément proprement matériel, lui échappa. L'erreur est flagrante, et le monde ne cesse de la dénoncer, d'une manière ou

d'une autre, depuis son apparition. Mais, à votre tour, vous tombez, avec beaucoup de gens d'ailleurs, dans une méprise pire encore, quand, poussé par un besoin impatient de réhabilitation, vous prenez tel quel ce temporel informe et l'opposez en masse au spirituel, comme s'il y avait entre eux, je ne dis pas égalité, mais comparaison possible, dans ces conditions. Ce procédé vous jette dans un système de pondération à perte de vue, qui, si vous occupiez, l'espace d'un clin d'œil, le trône de Jupin, ferait régner pour le reste de l'éternité le calme plat dans l'univers. »

— « Mais il me semble que vous y réussiriez à peu près aussi bien que moi, dit Charles, si vous ne démentiez pas à présent les principes que vous avez posés en nous traçant la marche respective de l'ordre militaire et de l'ordre sacerdotal. N'avez-vous pas fait correspondre l'ordre militaire au principe charnel ou attractif,

et l'ordre sacerdotal au principe impulsif ou spirituel ? Il serait difficile de rattacher plus clairement ces deux ordres aux deux domaines que le saint-simonisme a désignés, dans ses théories, sous les noms de science et industrie. Il arrive seulement, et l'on ne sait trop pourquoi, que votre ordre militaire déserte avec armes et bagages le domaine matériel, juste au moment où les palmes bienfaisantes de l'industrie y vont remplacer les sanglants lauriers de la guerre. »

— « Vous oubliez encore et encore une fois le caractère parabolique du phénomène de la vie. L'ordre militaire, observez-vous, correspond au principe charnel. Mais qu'est-ce donc que le principe charnel chez un être non adulte ? C'est l'appétence à la croissance et à l'activité. Évidemment, sous cette forme, le principe charnel n'est pas encore lui-même ; le doublement de l'être n'est pas complet ;

Ève tient encore aux côtes d'Adam. Aussi, durant toute l'enfance de l'humanité, l'ordre militaire et l'ordre sacerdotal, l'instinct de la guerre et la révélation, n'ont-ils eu ensemble qu'un objet et qu'une loi : *Croissez et multipliez, et remplissez la terre.* Une chose très-digne de remarque, à ce propos, c'est que l'ordre militaire fut bien plus constant à exécuter cette loi que l'ordre sacerdotal ne le fut à en conserver le texte. Bien que corrélatif par essence au principe charnel, comme ce principe pourvoyait alors aux premiers besoins du moment, la croissance, sans être mûr pour cette tâche d'un autre âge et réellement charnelle, la possession, on peut dire que l'ordre militaire fut non-seulement plus *spiritualiste* que l'ordre sacerdotal, mais de tout temps chrétien. Dans l'antiquité, lui seul eut le sens de l'Eucharistie, que les prêtres païens défiguraient et profanaient. C'est bien mal et bien étroitement

comprendre l'instinct de la guerre que de le confondre avec aucun des mobiles terrestres qui en diversifient les formes et n'en indiquent pas la source. Son principe a de plus larges bases que la terre. Voyez, pour vous en convaincre, ce qu'il engendre, sur la terre même, de profondeur de calcul, d'activité dévorante, de merveilleuses conceptions; donnez leur vraie portée à cet oubli de tout repos et de tout bien-être, à ce dédain de la vie, qui font du soldat l'égal du penseur le plus profond, l'émule de l'ouvrier le plus laborieux, l'allié du moine et du pèlerin, enseignant au monde le culte du devoir. Alors vous vous expliquerez que Jésus ait pu dire : *Rendez à César ce qui appartient à César*; et vous cesserez de traduire ainsi cette divine parole : *Rendez à Satan ce qui appartient à Satan!*..

« Mais qu'est-ce donc alors que Satan? m'objecterez-vous encore. N'est-il point

vrai que l'Évangile fut surtout un appel à la femme et à l'esclave, c'est-à-dire à la partie matérielle et non militaire de la société, à ce que vous appelez enfin la base antique de l'ordre industriel? N'est-ce pas contre le joug de César qu'il offrit un refuge à cette masse d'êtres dégradés et asservis? » — « Je conviens à peu près de tout cela; mais je vous prie de considérer que la femme, l'esclave et César répondaient chacun à un double fait. La femme désertait de plus en plus le foyer conjugal pour l'immonde sanctuaire du temple païen. L'Évangile l'arracha aux souillures du temple, et s'il ne la rendit pas tout entière au foyer, du moins s'efforça-t-il de ne lui pas laisser d'autre attachement terrestre. L'esclave se trouvait dans un cas analogue; il n'était plus seulement serviteur, travailleur, mais ignoble instrument de plaisir. Le cirque et la ruelle le disputaient aux champs. L'Évangile ne l'affranchit que

pour lui donner place dans la légion, tout en restituant ses sueurs à la terre. César était en même temps le représentant de la force du glaive, et la clef de voûte d'une civilisation qui empoisonnait le genre humain. Il est mille fois clair que c'est uniquement à ce dernier titre que la pensée chrétienne l'attaqua. Quant au glaive, le Christ, cet œil de Dieu, en savait si bien la nécessité providentielle, qu'il mourut pour la démontrer, que dis-je? pour la raviver. Est-ce qu'une victime volontaire et qui pardonne ne justifie pas de fait l'immolateur? Est-ce qu'un sang divin ne purifie pas jusqu'au fer qui le fait couler? Regardez, regardez, Charles; percez le voile qu'étendent devant vos yeux ces contrastes factices de *règne de Dieu* et *règne de César*, *esprit de paix* et *esprit de guerre*; arrivez à l'âme du prodige; admirez cette confraternité tout à la fois logique et miraculeuse de l'agneau sans tache avec ses

bourreaux ; c'est là la voie ; le sens de tout le reste est au bout...

« Ainsi donc, dans la condition de la femme, dans le sort de l'esclave, dans l'empire de César, la loi du Christ n'attaqua qu'une chose, le matérialisme païen. C'est ce matérialisme qu'il appela Satan.

« Cette condamnation partielle suffit, je le sais, pour détruire en entier l'empire de César. Mais pourquoi ? Parce que César, embarrassé dans sa pourpre païenne, se laissa arracher son glaive par les Alaric et les Clovis. Le glaive n'est donc point en cause ; il n'a fait que passer en de plus rudes mains. Cette transition est même ce qui justifie, comme nécessité accidentelle, l'erreur que je reprochais tout à l'heure au clergé.

« Au résumé, qu'est-ce, d'après tout cela, que l'ordre industriel ? C'est la portion de la société commise à la production *matérielle*. J'appuie exprès sur ce dernier

mot. Je tiens à faire acte d'adhésion à l'opinion du docteur sur la possibilité de rattacher la production intellectuelle à l'industrie : on n'y réussirait qu'en la tuant. Ce qu'on vendrait, achèterait, fabriquerait et consommerait sous son nom, ce serait son cadavre.

X

« La production en général est le propre de l'âge viril ; mais, matérielle, elle appartient plus spécialement encore à cet âge, pendant que, d'autre part, elle exige la prédominance du principe charnel et de l'élément féminin. C'est pour cela que l'ordre industriel n'a commencé à avoir une existence distincte, influente, qu'à partir de l'ouverture de la phase actuelle, mettant fin, selon moi, à l'enfance de l'hu-

manité, et qu'après s'être détaché nettement de l'ordre militaire, il s'est d'autant plus féminisé et matérialisé, que ce dernier ordre, appelé à remplacer l'ordre spirituel au gouvernail des destinées sociales, en acquérait des qualités plus viriles.

« L'ordre industriel contraste donc à la fois, par sa nature, et avec l'ordre politique et avec l'ordre spirituel. Son opposition avec ce dernier est la plus tranchée; mais elle est théorique, et disparaît aisément dans les faits; elle vérifie une fois de plus ce mot toujours juste : les extrêmes se touchent. L'opposition de l'ordre industriel avec l'ordre politique est beaucoup moins radicale, et cependant plus effective. Ces deux ordres ne figurent pas des choses sans lien définissable mises côte à côte, comme l'idéal et la réalité, la vie présente et la vie future; ils occupent ensemble le terrain de la réalité, du monde vivant; mais là, ils sont si bien la contre-

partie l'un de l'autre, qu'ils présentent le type de tous les accords et de tous les contrastes qui peuplent les domaines de l'idéal. Ils sont, au foyer de la société, le mâle et la femelle.

« En élargissant un peu cette dernière comparaison, je puis vous présenter, sous une forme facilement saisissable, l'idée que je me fais, pour l'avenir du moins, de la position respective de nos trois ordres sociaux : le spirituel, le politique et l'industriel.

« Le spirituel, c'est le prêtre *à l'autel*. Le politique et l'industriel, c'est le mari et la femme *dans leur maison*. Mais les époux s'approcheront de l'autel, et le prêtre visitera la maison. Lequel des deux époux doit s'agenouiller le premier sur les marches du tabernacle? C'est le mari. Lequel doit accueillir le prêtre sur le seuil du foyer? C'est encore le mari.

« La raison de la première convenance,

c'est que l'homme seul saura voir sur l'autel une pensée et dans le prêtre un prêtre; quant à la femme, elle verra infailliblement, et quoi qu'elle en ait, sur l'autel un drame et dans le prêtre un homme: entre cet homme et elle, entre ses sens et le mystère, la présence de son mari est le seul guide sûr de son intelligence.

« La raison de la seconde convenance est la même, avec un degré de plus d'évidence et d'impériorité. En franchissant le seuil de la maison, le prêtre a mis de côté le formalisme de son caractère; sa qualité d'homme en reparait d'autant. Je ne vais certes pas, je vous le déclare en toute sincérité, jusqu'à partager le sentiment d'une grande partie du public sur l'imminence matérielle du genre de culpabilité dont cette remarque amène l'idée. Mais le public, au fond de sa masse grossière et saugrenue, possède une qualité par laquelle aucun individu ne l'égale, c'est celle de

tout deviner, en corrompant et matérialisant tout. Physiquement, la culpabilité des rapports directs du prêtre avec la femme est un cas exceptionnel et qui n'établit rien. Mais ce n'en est qu'un motif de plus pour que, moralement et intellectuellement, la nocuité de ces rapports soit à peu près infaillible. S'il arrive si souvent que les extrêmes se touchent, c'est qu'ils tendent toujours à se toucher : voilà ce dont le public a le sentiment. Le prêtre admis au foyer d'un ménage n'est plus tout à fait prêtre et peut encore moins être tout à fait homme. Il se féminisera donc, et cela le plus innocemment du monde, au contact des chiffons et des coteries. La femme mettra, je le veux bien, toute la bonne volonté possible à profiter de l'occasion pour se sanctifier, se spiritualiser ; mais cette préoccupation, portée dans les mille riens de son existence, va lui créer une atmosphère d'idéalités ridicules, et la plonger

dans un fétichisme spirituel essentiellement *anticatholique*, quelque souci qu'elle ait d'ailleurs du salut de l'âme de la voisine ou du voisin. Au-dessus de tout cela, le regard du mari a la pesanteur fatigante d'un disque de plomb retenu par un fil qui peut casser. Les fétiches sont inquiets, la causerie édifiante choisit ses heures. Il s'établit ainsi, à l'encontre de cet œil profane, une entente au moins instinctive dont les caractères et les circonstances régleront seuls le diapason.

« Nulle part donc, et sous aucune forme, le prêtre et la femme ne peuvent se trouver immédiatement en rapport sans qu'il en résulte une démoralisation mutuelle que le devoir du mari est d'empêcher. Mais comment peut-il le faire sans être tyran sous son toit, et irrévérencieux dans le temple? Comment fera-t-il sentir son autorité légitime dans chacun de ces deux domaines dont aucun n'est proprement à

lui? Comment surtout les empêchera-t-il de se confondre, de se réfugier l'un dans l'autre, ainsi que cela arriva en 93, par suite de l'oppression qui s'abattit sur le temple, et arrive chaque jour d'une autre manière par le despotisme domestique de maris inintelligents? Il n'a pour cela qu'un moyen, c'est d'être maître des deux seuils et de l'intervalle qui les sépare.» — «Qu'entendez-vous par ces mots?» interrompit le docteur avec la brusquerie ordinaire aux esprits positifs, quand on leur présente quelque idée vague. — Léopold s'arrêta comme embarrassé, puis reprit après un court instant de réflexion : « Votre question est fondée, cher docteur. Je m'aperçois, en effet, que mon allégorie devient inintelligible, et cette particularité est vraiment digne d'attention, à cause de l'intime et palpitante dépendance des deux choses dont l'une me sert à représenter l'autre : le trait capital de chacune d'elles, c'est

leur lien, et c'est celui que je ne puis peindre sans montrer ces deux choses ensemble. Quand je dis, par exemple, qu'il faut que le mari soit maître du seuil du temple et de celui de la maison, comme de l'intervalle qui les sépare, il est peu surprenant que vous ne me compreniez pas ; car le mari ne peut, par un simple effet de sa volonté, entrer en possession d'une telle prérogative. Il faut que les lois, les mœurs et l'organisation sociale la lui donnent. Or, quelle est l'expression et le nerf de tout cela ? C'est l'ordre politique. Nous voici rentrés dans les termes textuels de notre sujet, et par une porte que je vous remercie de m'avoir ouverte, cher docteur : la solidarité profonde que vous m'avez involontairement rappelée, du chef du foyer domestique avec l'ordre politique, et de la constitution de la famille avec celle de la société dans son ensemble, ne fait que me donner plus de confiance

dans la justesse et l'à-propos de ma comparaison. J'achèverai, j'espère, de la rendre exacte à vos yeux, quand nous en serons à rechercher quelles sont, pour notre époque, les formes typiques des États civilisés, c'est-à-dire les vrais principes du gouvernement constitutionnel. Vous verrez alors que le mot *juste-milieu* est fort propre à exprimer autre chose, en matière de gouvernement, qu'un pouvoir sans initiative et sans personnalité, autant vaut dire sans existence. La place que ce mot a généralement assignée jusqu'ici à l'ordre politique dans la société, et de là au pouvoir dans l'ordre politique, qui est non-seulement l'organe central, mais encore le type constitutif de la société; la place que ce mot lui a assignée, dis-je, c'est un milieu entre lui-même et l'un des deux éléments qu'il doit simultanément primer. Vous voyez la conséquence. Si vous prenez à tâche d'occuper toujours le milieu

de la distance qui vous sépare de l'ami Charles, vous finiriez évidemment par vous trouver dans ses bras. Le gouvernement *juste-milieu* n'a pas fait autre chose à l'égard de la portion féminine et mercantile de la société. Le charlatanisme impudent et minaudier qui déprave, en ce moment plus que jamais, l'Europe occidentale est la triste conséquence de ce système. Du reste, il n'y a qu'à y réfléchir pour voir que ce n'est point la pensée d'une situation mitoyenne à créer au pouvoir qui a, par elle-même, égaré l'école doctrinaire et discrédité le mot *juste-milieu*. Loin de là, le prestige impérissable de ce vieil adage : *In mediis sapientia*, est tout le secret de la vogue obtenue pendant longtemps en France par le doctrinarisme. Malheureusement, ceux qui l'appliquaient ne voyaient, et ne pouvaient voir, de leur temps, qu'un côté de la question, une moitié de la sphère sociale. Mais

j'anticipe sur ce que j'aurai à vous exposer plus didactiquement à propos de la constitution spéciale de l'ordre politique : revenons à notre sujet.

XI

« L'ordre industriel, ai-je dit plus haut, est la portion de la société commise à la production matérielle. Pour rattacher son rôle à l'accomplissement des destinées humanitaires, il faut substituer au mot *production* le mot *développement*.

« Ce développement a pour caractère, depuis le commencement de la phase actuelle :

« 1^o Au point de vue géographique, un effet d'expansion particulièrement prononcé dans le sens latitudinal ;

« 2^o Au point de vue social, l'introduc-

tion dans la vie publique d'un bien que l'espèce humaine n'avait pu posséder durant le premier âge, parce qu'il est le fruit et la prérogative essentielle de l'état de raison : c'est la liberté.

« Vous voyez ici, Charles, une nouvelle et convaincante preuve de la *postériorité* naturelle de ce fameux bien, dont vous feriez si sûrement un mal en lui appliquant vos théories. Vous y trouvez encore un argument des plus péremptoirs contre le régime disciplinaire que la confusion de l'ordre politique avec l'ordre industriel aurait pour résultat d'imposer à ce dernier. J'admire, en vérité, la conséquence de vos bonnes intentions pour l'industrie non moins que pour la femme. Vous les voulez libres et honorées; mais l'honneur que vous leur offrez les opprime, et la liberté que vous rêvez pour elles les avilit...

« Quoi qu'il en soit, circulation latitu-

dinale et pratique de la liberté, telles sont les deux choses auxquelles doit viser sans cesse, pour son propre bien et pour le progrès de la société tout entière, l'ordre industriel. Il y a tendu, somme toute, énergiquement pendant ces derniers siècles, mais avec la plus parfaite ignorance et de la nature du but et des voies faites pour y conduire. Comment s'en étonner? Comment la portion essentiellement matérielle du corps social eût-elle vu clair dans un état de choses que l'ordre spirituel, ce cerveau humanitaire, ne comprenait pas lui-même? Cette immense anomalie vitale qu'on appelle le moyen âge, ce traitement violent d'une crise plus violente encore, avait dévoyé tous les instincts humains. Tels qu'ils étaient conçus et organisés respectivement, le spirituel et le temporel étaient des mythes en chair et en os, de véritables monstres. Dans ce milieu confus, l'ordre industriel marchait comme un aveugle

dont les guides ordinaires ont rencontré l'obscurité. Son tact le servait encore mieux que leurs yeux, mais on imagine avec quels écarts. Les classifications existantes entravaient ses pas, il les culbuta sans se demander s'il pouvait en exister de meilleures : ce n'était pas à lui de les remplacer.

« Du reste, la cécité native, l'influence funeste des faits qui pesaient sur lui, et la main de Dieu qui le sauvait et de cette influence et de lui-même, sont également faciles à reconnaître dans l'histoire de sa marche. Comment d'abord tendait-il à la liberté? Par le mépris de l'autorité. Concevez-vous, en principe, rien de plus aveugle?... Cependant, quand on songe à ce qu'était l'autorité édiflée par le moyen âge, on convient que la méprise avait plus d'une excuse. Et puis, qu'arriva-t-il? L'autorité, alors, était si palpablement entre les mains de l'ordre spirituel, que c'est d'abord à

celui-ci que l'ordre industriel s'attaqua. Mais à peine la lutte eut-elle commencé, que le contact de l'élément matériel ou féminin avec l'élément clérical produisit son effet ordinaire ; il déprava les deux parties et les ligua à leur insu contre l'élément mâle, la vraie et légitime autorité. C'est ce qu'attendait la Providence pour tirer celle-ci de son long affaissement. L'ordre spirituel se matérialisa du faite à la base. Au faite, comment eût-il pu défendre le pouvoir qu'on lui disputait ? Il n'en discernait plus que les insignes. A la base, un excès contraire en apparence concourait plus activement encore à faciliter cette dépossession. Un moine exalté se lève pour dénoncer le matérialisme de la cour papale, passe de la dénonciation à la révolte, et finit par s'allier avec le matérialisme du monde pour donner naissance au protestantisme, dont l'origine incestueuse se répercutera jusqu'à nos jours par la mer-

cantilisme abrutissant et le démocratisme rêveur qui enveniment toutes nos plaies.

« Pour produire son effet d'expansion latitudinale, l'ordre industriel procéda plus confusément encore. De toutes les directions dans lesquelles l'attira l'appât du gain, celle de l'Orient fut la plus ardemment suivie. En ceci encore, la force des choses le dominait; mais dans cette force des choses, Dieu avait enveloppé le secret de ses desseins, car, nous l'avons vu, ce furent précisément les obstacles que l'industrie des Occidentaux eut à vaincre pour renouer ses relations avec l'Orient qui amenèrent l'union si précieuse aujourd'hui des deux hémisphères du globe.

« En somme, si l'on rapporte les tendances immédiates auxquelles l'ordre industriel obéissait, à la fin du moyen âge, aux fins qu'il avait à atteindre dans une période de quatre à cinq cents ans, on trouve entre ces fins et ces tendances un

défaut de corrélation dont voici les deux traits capitaux : saper l'autorité pour donner des bases à la liberté, et chercher l'orient pour atteindre le nord et le sud. Ces deux contradictions parallèles sont, à mon avis, extrêmement dignes de remarque, à cause de l'énorme puissance de confusion qu'elles se donnaient mutuellement. Lorsque, après s'être pénétré de l'influence profonde que la nature du sol exerce sur le génie de l'homme, et la direction géographique d'un mouvement expansif sur les aspirations sociales qui l'accompagnent, on vient à considérer que, par ses rapports avec l'Orient, l'élément industriel était nécessairement ramené sur les traces du passé, abreuvé aux sources de la tradition, et sollicité de se donner, lui, la matière, une mission intellectuelle; quand on observe, d'autre part, que le seul sentiment qui lui servît de guide dans cette excursion usurpatrice à travers les

champs de l'histoire et les monuments de l'esprit humain, c'était une répulsion instinctive du principe d'autorité, on se rend merveilleusement compte de l'antiquarisme des derniers siècles, et de l'élan républicain de la révolution française, et des thèses tout à la fois matérialistes et dogmatiques des démocrates de notre temps. Tout cela, au fond, n'a qu'une cause, la mixtion funeste, et malheureusement toujours croissante, des instincts charnels et de l'extatisme, de l'élément clérical et de l'élément féminin. Tout le démocratism est là. On pourrait, il est vrai, dire exactement la même chose de l'ultramontanisme. Quand donc le monde ouvrira-t-il les yeux sur cette confraternité intime et incessante?... Ah! vous avez bien raison, docteur : dès qu'on se met à regarder fixement l'un ou l'autre de ces deux partis, on ne sait bientôt plus lequel on a devant les yeux. Leurs coryphées.

respectifs dansent si bien la même ronde, en se tenant par la main ! Ils dessinent si bien l'évolution logique du moine défroqué au moine qui aspire à reprendre le froc !... Et quand je pense que c'est l'élément viril de la société, l'ordre politique, l'ordre en personne, contre lequel ces deux partis conspirent, même sans le vouloir, dès qu'ils se rapprochent, j'en suis d'autant plus ému, qu'il n'est pas possible à un homme de sens de se faire illusion sur leur importance. Des partis qui datent de quatre cents ans peuvent bien ne représenter que tel ou tel en particulier des maux dont la société est atteinte, mais il faut que ce mal soit exceptionnellement grave, invétéré et dangereux. Quoi qu'il en soit, et heureusement, il y a une règle à tirer de cette connexité nécessaire des intérêts matériels avec la circulation latitudinale, au point de vue géographique, et avec la liberté, au point de vue

social ; c'est que le meilleur moyen de débarrasser l'ordre industriel (et ce n'est rien moins, d'après notre définition, que la masse du peuple) des ferments démocratiques qui le dépravent, consiste à lui faciliter le plus possible le genre de circulation dont il s'agit, en même temps que l'usage libre de ses forces naturelles dans le rayon de son domaine, la production et l'échange. C'est, comme vous voyez, la contre-partie de ce que j'ai indiqué à l'égard de l'ordre spirituel, et qu'on pourrait formuler ainsi : seconder, solliciter même, l'épanchement de cet ordre vers l'Orient, et lui apprendre, à chaque époque, ce qu'il doit à César. Soyez certains, mes amis, que l'application ferme de ces deux règles ferait cesser en peu de temps la promiscuité démoralisante de l'atelier et de l'école, de la maison et de l'autel.

« Nous avons maintenant en mains les données nécessaires pour aborder le pro-

blème de la constitution normale de l'ordre politique, particulièrement dans notre pays.

« En effet, les deux règles que je viens d'énoncer, si évidemment primordiales dans la sphère du gouvernement intérieur de tout État civilisé, coïncident, d'autre part, de la manière la plus parfaite, avec les deux lois génératrices des groupes internationaux, du groupe occidental avant tout autre, savoir : action intellectuelle, politique, juridique, de l'Occident sur l'Orient, et épanchement colonisateur et commercial du Nord vers le Midi. De plus, il est incontestable que la France doit être la nation-type au milieu du groupe occidental, et que son régime intérieur serait vicieux, s'il ne répondait à sa mission extérieure comme l'organisme répond à la fonction. Voilà un cercle de preuves d'où je ne vois pas moyen de sortir autrement que par cette conclusion, que la consti-

tution politique de la France doit nécessairement être

MONARCHIQUE-REPRÉSENTATIVE.

« Quant aux formes organiques de cette constitution... »

Léopold fut arrêté ici par un interlocuteur inattendu. C'était un garçon du café qui nous donnait avis qu'il était plus de minuit. Nous nous levâmes et partîmes.

— « J'aurais été curieux, dit le docteur à Léopold, de voir la tournure de votre gouvernement constitutionnel. »

— « C'est facile, lui fut-il répondu. Revenez ici demain au soir, je satisferai votre curiosité. »

Je me trouvai moi-même le lendemain au rendez-vous. Les idées que j'entendis émettre par Léopold sur le gouvernement intérieur de la France ne sont pas, je

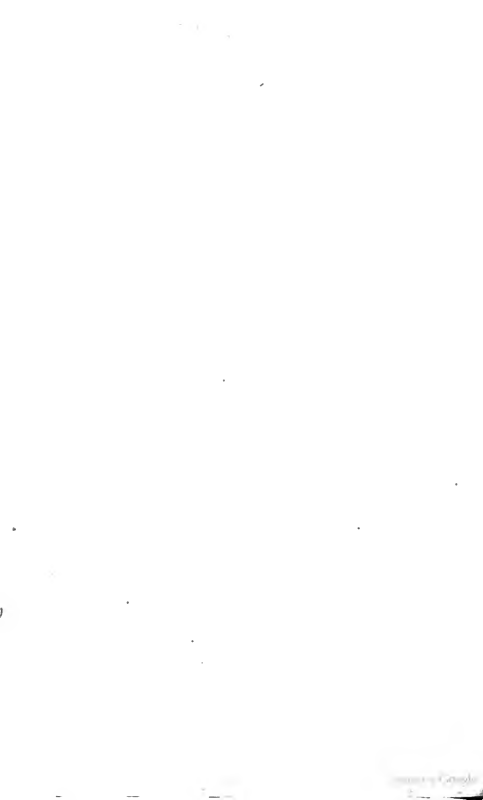
crois, plus indignes de l'attention du lecteur que celles déjà contenues dans ce petit volume. Mais elles m'ont paru de nature à faire l'objet d'une publication à part.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
<u>AVIS DE L'AUTEUR.....</u>	<u>5</u>
<u>CHAPITRE PREMIER.</u>	
<u>DE LA PAIX ET DE SES CONDITIONS.....</u>	<u>7</u>
<u>CHAPITRE DEUXIÈME.</u>	
<u>CONGRÈS GÉNÉRAL ET CONGRÈS PARTIELS OU FÉDÉRATIFS.....</u>	<u>153</u>
<u>CHAPITRE TROISIÈME.</u>	
<u>ATTITUDE QUI CONVIENT A LA FRANCE VIS-A-VIS DE L'AN-</u> <u>GLETERRE.....</u>	<u>291</u>
<u>CHAPITRE QUATRIÈME.</u>	
<u>BASES THÉORIQUES DE LA CONSTITUTION INTÉRIEURE DE LA</u> <u>FRANCE.....</u>	<u>363</u>



X

1

1

1

1

1

1









LIBRARY OF THE

P. CICCIOCCIO

Borgo Vittorio N. 20

ROMA (IS)

Digitized by Google

